

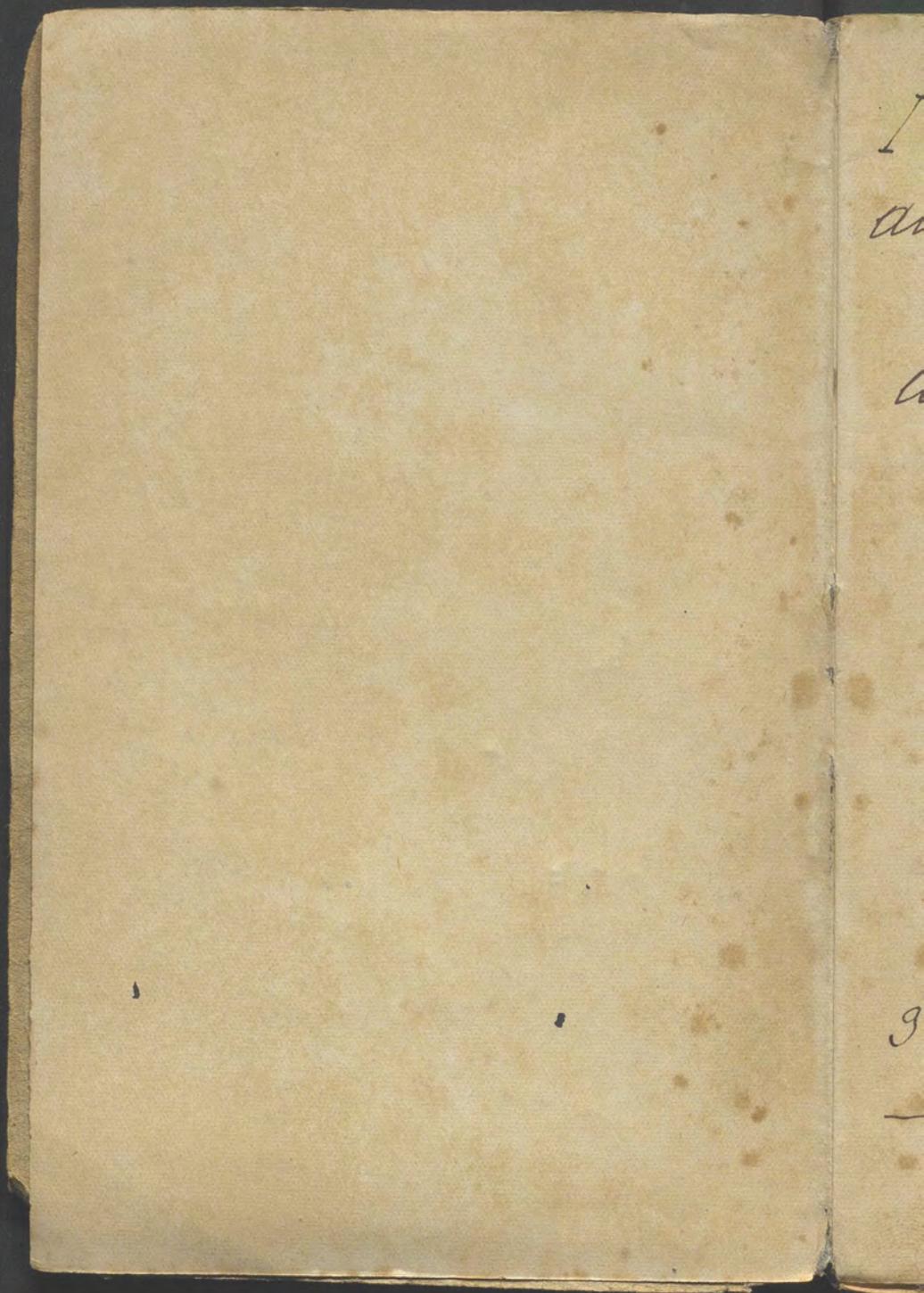
LA
SAUVAGINE

PAR

JOSEPH D'ARBAUD

Hors-textes de J. MARCHAND

LES CAHIERS VERTS
mil neuf cent vingt-neuf



I pèd de Dono Enri Bosco,
au Prouvençau Enri Bosco
lou Poueto
dòu Leberoun

LA SAUVAGINE

LA SÓUVAGINO

Testimoni amistos
de J. d'Arbaud

3 de Janviè de 1931.

DU MÊME AUTEUR

LE LAURIER D'ARLES (poèmes provençaux), *préface de Frédéric Mistral.*

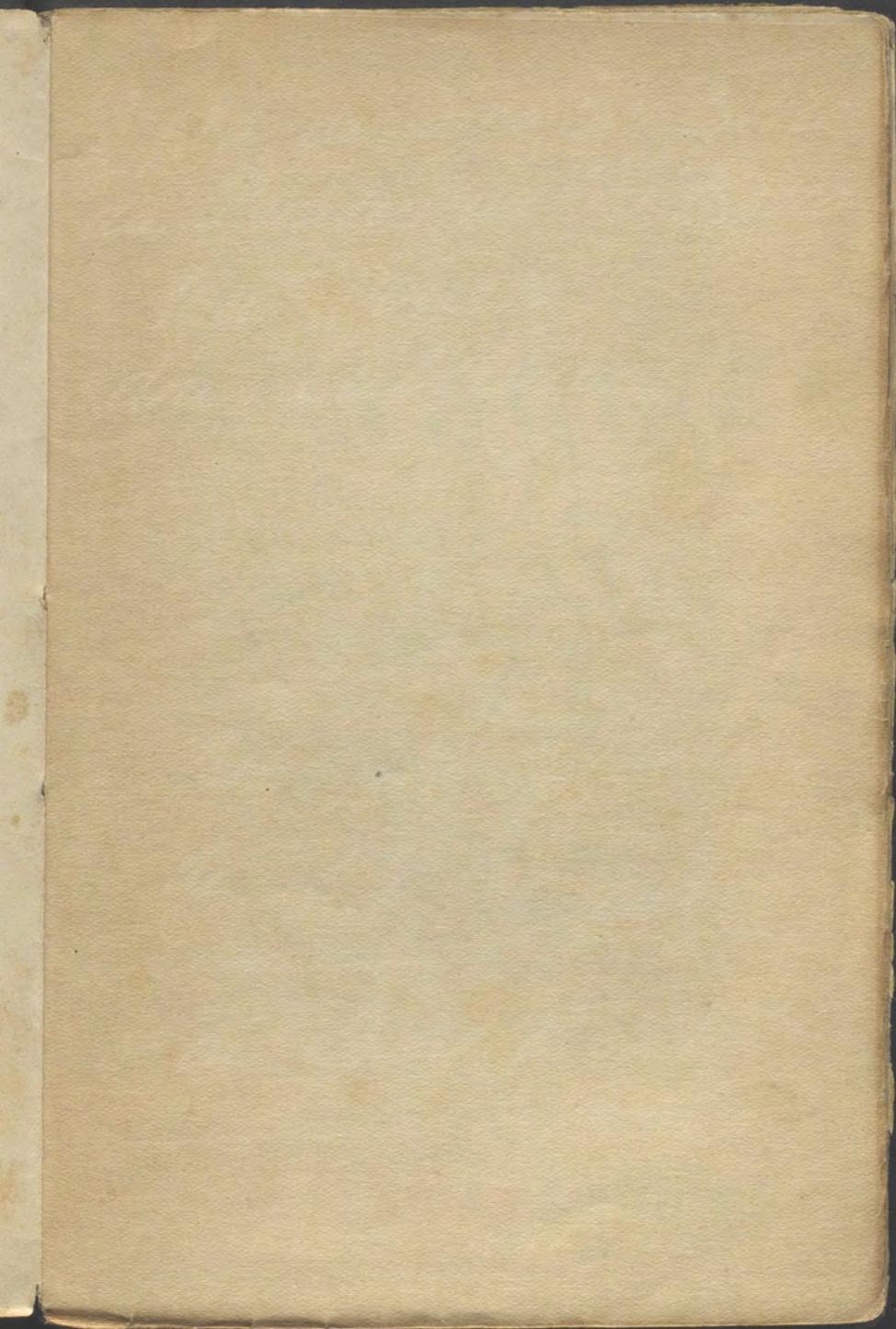
LA VISION DU NORD (poème provençal), *illustré par Henry de Groux.*

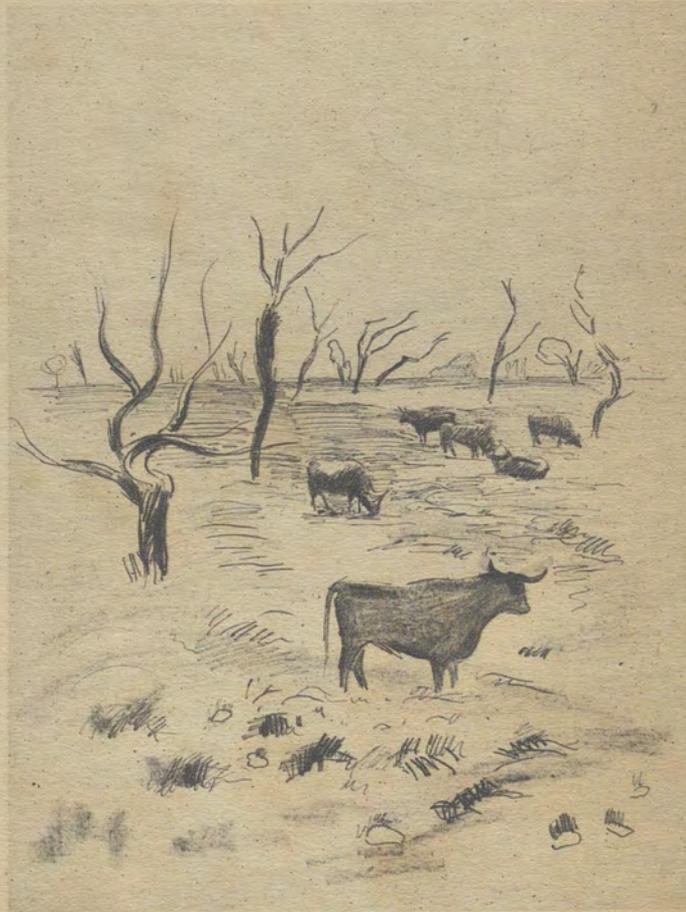
LES RAMEAUX D'AIRAIN (poèmes provençaux).

NOEL GARDIAN (prose provençale), *illustré par Léo Lelé.*

LA CARAQUE (prose provençale) *illustré par Hermann-Paul.*

LA BÊTE DU VACCARÈS (prose provençale), *préface de Charles Maurras.*





BHB
2901

« LES CAHIERS VERTS »

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY

9

LA
SAUVAGINE

LA SÓUVAGINO

PAR

JOSEPH D'ARBAUD

CINQ DESSINS DE
JEAN MARCHAND



PARIS

BERNARD GRASSET

61, rue des Saints-Pères
1929



EXEMPLAIRE DE PRESSE

LXXXII

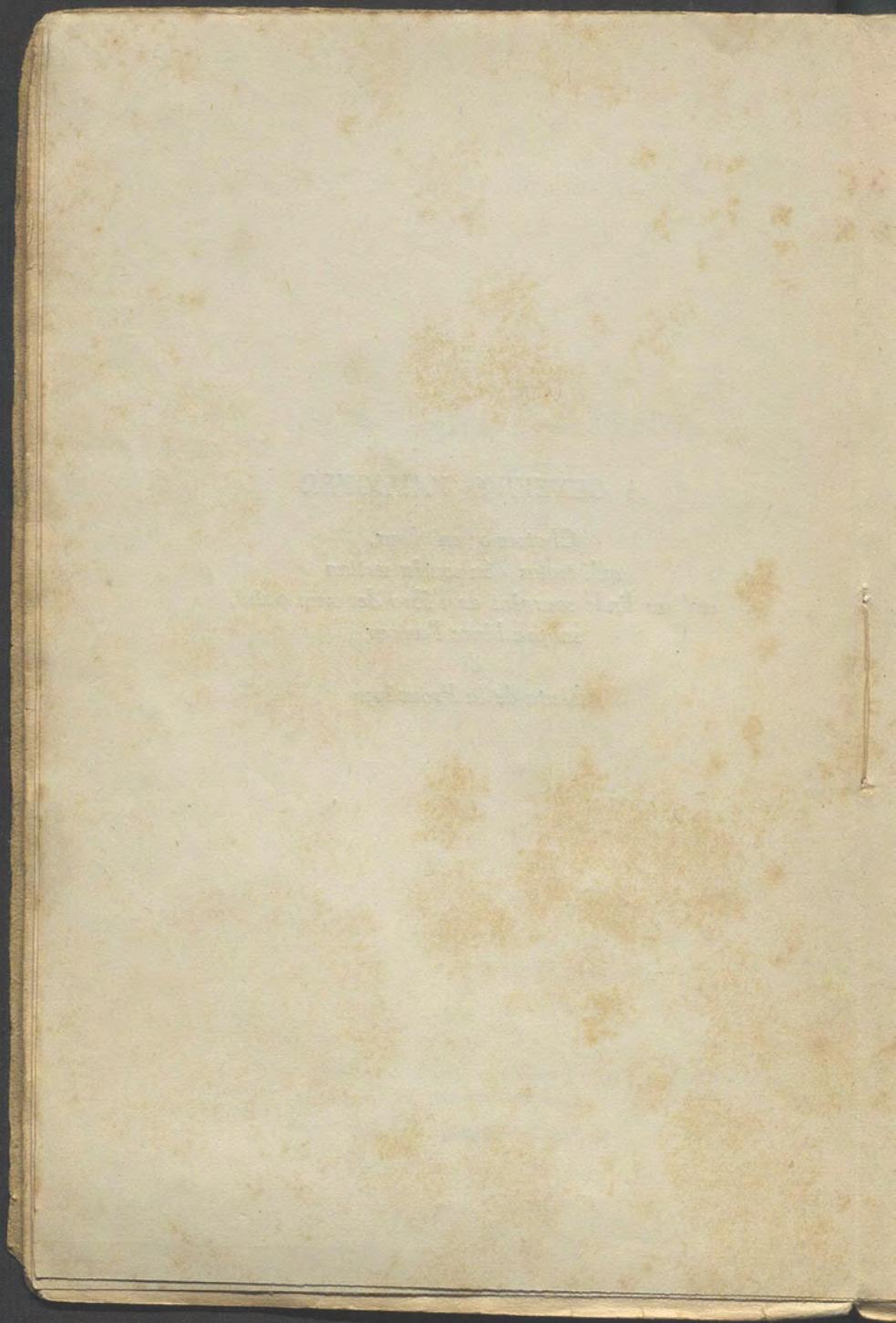
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

Copyright by Bernard Grasset 1929

23579 - 03 - A

A GENEVIVO VAUDOYER

Chatouno en flour,
qu'i trelus dóu soulèu sestian
em' au linde sourgènt de l'óbro de soun paire,
saupra bèure l'amour
di
Bèuta de la Prouvènço



BOUAH-HOU

—
BOUAH-HOU

Fasié un parèu de jour, Ziri l'estournèu s'èro agandi, eilalin, dóu coustat d'Aut emé touto la chourmo, à l'acoustumado, pèr veni, vendemio coumplido, rapuga dins li vigno dóu Bas-Lengadò e di Mas d'Arle. E, tant-lèu pausa uno idèio de l'estirado, s'èro leva dóu mouloun emé quàuqui cambarado (vau bèn mai, pièi, pèr li cassaire) e, s'estènt leissa pourta en bas, eilalin, de-vers lis estang, avié feni pèr li planta tóuti. Mai, dins la darriero vigno monte avien pica, en vesènt parèisse un oumenas que cercavo de cengloun, lis estournèu enaura, en s'aubourant, aguèron bèu à souna : « Ziri, Ziri », Ziri, basto! aguè esquiha. Car, à pichot saut, en arrivant sus la raro, aqui monte li faturo mancon e que naisson li salanc, Ziri s'èro abriva en leissant lis autre e tiravo en bas emai en bas, de-longo, vers un rode, eila, qu'èu sabié. En voulant, prenié sis amiro e recouneissié lou païs : eici, uno roubino (*) aboulido e, alin, uno listo de palun emai, pereçabas, de risiero. E, pus liuen encaro, au mitan di sansouiro (*) rabinado ounte, à rode, flourejo la sau, quàuqui gacholo (*) retorto, qu'à ras dis aigo, uno grosso aubo ramado, en li douminant, s'espandissié.

(*) Voir les notes, page 299.

Depuis deux jours, Ziri l'étourneau était arrivé du Nord avec toute la tribu, comme d'habitude, chaque année, pour venir, à la fin des vendanges, grappiller dans les vignes du Bas-Languedoc et des Mas d'Arles. Et, sitôt un peu reposé de la longue étape, il avait quitté le gros de la troupe, voyageant seulement avec quelques compagnons (c'est bien plus prudent lorsqu'il y a des chasseurs) et, s'étant laissé dériver au sud, du côté des étangs, il avait fini par tous les abandonner. Lorsque dans la dernière vigne visitée, avait paru un gros homme qui cherchait des grappillons et que les étourneaux alertés s'étaient envolés en appelant « Ziri, Ziri », Ziri n'était déjà plus là. Car, parvenu en sautillant, jusqu'à la limite, là où la culture finit pour laisser place à la sansouire salée, Ziri s'était élancé, laissant les autres, se dirigeant au sud, plus au sud encore, vers un certain endroit qu'il savait. Tout en volant, il s'orientait et reconnaissait le pays : là, une roubine abandonnée, plus loin, une liste de marais et, plus loin une rizière. Et, plus loin encore, au milieu des terres brûlées où, par plaques, ressort le sel, quelques gacholes tordues que dominait, au bord d'une eau douce, un peuplier blanc touffu, une aube énorme.

Quiha à la cimo de l'aubras, Ziri, en s'aliscant lou plumage, gai de se vèire rendu, s'espoumpissié. A-n-aquest rode d'aqui, ié disien li Gràndi-Cabano e, chasque an, entre abourda li bèu relarg dóu Miejour, Ziri s'envoulavo pèr ana faire vesito à soun grand coulègo. En bas, au pèd de l'aubre, aro, Ziri regardavo lusi un cuvert de sagno que counaissié proun e, dins sa fino ausido d'estournèu, destriavo, souto vènt, un dindin de sounaio escampihado.

« Soun alin », faguè Ziri.

E gai, tourna, s'envoulè pèr ana pica à la cimo d'uno gacholo e repassa à soun aise li bèstio que, long di basso, prenien soupado, se bandiguè mai, se pausè sus uno outro branco e, countènt, aro, emé soun pichot iue viscard que negrejava, en fasènt la voues menudo, sounè :

— O Bouah-Hou! Bouah-Hou!

— Quau me sono? diguè Bouah-Hou.

Ero un esclapas de tau, negre de-pertout e, qu'adeja, se fasié dins l'age. Lis ome i avien mes lou Lancié à respèt de soun banage, qu'i curso prouvençalo, mounte si cop d'arrambage e sa routino i avien douna de renoum, si broco carnassiero fasien flòri, mai li bèstio, de soun bon noum de biòu, ié disien Bouah-Hou, pèr raport à soun bramage.

— Quau es que me sono? demandè Bouah-Hou em' un biais menèbre, en aubourant sa testasso, vese pas res!

Mai Ziri esquihè en ramant, se ié leissè retomba long de l'esquino e, d'aqui, en sautourlejant, se ié venguè quiha, bèn d'esprès, sus la poucho de la bano gaucho.

Perché à la cime de l'arbre, Ziri, en lissant ses plumes, se trouvait bien content d'être arrivé. Cet endroit s'appelait les Grandes-Cabanes et, chaque année, sitôt abordée la belle terre du Midi, Ziri s'y envolait pour rendre visite au meilleur de ses amis. Au-dessous de lui, au pied de l'arbre, Ziri regardait briller, à présent, un toit de roseaux qu'il connaissait bien et sa fine ouïe d'étourneau distinguait, dans le vent, un fredon de cloches aux pâturages.

« Ils sont là-bas », dit Ziri.

Et, joyeusement, de nouveau, il s'envola pour s'abattre au sommet d'une gachole et examiner à son aise les bêtes éparpillées pour le repas du soir dans les terres basses, s'élança de nouveau, repartit, s'arrêta sur une autre branche et, satisfait, cette fois, son œil noir brillant de malice, de sa petite voix, il appela :

— O Bouah-Hou! Bouah-Hou!

— Qui m'appelle? dit Bouah-Hou.

C'était un très gros taureau, tout noir et déjà d'un certain âge. Les hommes l'appelaient le Lancier, à cause de ses grandes cornes et parce que, dans les courses provençales, où il était célèbre par son intelligence et son courage, ces terribles armes étaient devenues légendaires; mais, les bêtes, de son vrai nom de taureau, l'appelaient Bouah-Hou, pour sa façon spéciale de mugir.

— Qui m'appelle? demanda Bouah-Hou, peu aimablement, en levant sa large tête, je ne vois personne!

Mais Ziri, s'esquivant à tire-d'aile, s'était laissé tomber sur son dos, d'où, en sautillant, il était venu se percher exprès, juste au bout de la corne gauche.

— Couquinot de Ziri, es tu? faguè Bouah-Hou en estirant lou coui e en guinchant pèr espincha lou levèti.

Mai, dins qu'un saut, Ziri cabussè sus lou germe, au mitan di jounc, davans lou gros tau, qu'en boufejan, ié revechinavo amistousamen li plumo.

— Pfóuh! siéu countènt de te vèire, estournelet! As fa bono travessado?

— De-segur, Bouah-Hou, forço bono, maugrat qu'uno rounflado nous ague aganta pèr camin e n'ague amaluga qu'àuquis-un. Mai, enfin, nous veici pèr uno passado dins ti parage. E pèr tu, Bouah-Hou, vai tambèn à toun idèio?

— Pas mau, faguè lou Tau en couvejant e en mandant un cop de ranvers pèr coucha la manjanço encagnado, qu'à nèblo, l'agarrissié. Pas trop mau. Mai, sabes, se fasèn vièi. Iéu que, dins lou round, jamai me poudien leva la coucardo, me l'an agudo tres cop, o, tres cop, aqest an, sus quatre curso qu'ai fa. Sies qu'un pichot estournèu e, nòsti curso, sabe proun que li trèves gaire, mai repasso-te, Ziri, ço que, de-fes, t'ai agu coumta. De jour que i a, lis ome, — nòsti gardian, — nous charrounton dins li vilo. Sian, courrentamen, sièts, qu'emé l'ensounaia (*), pèr trauca davans long dóu camin, acò fait sèt. En chascun di sièts se bouto uno coucardeto — sabes? — bèn sarrado em' uno chasso entre-mitan li dos bano; e après que nous an garda d'embarra qu'àuquis ouro dins un cas escur, nous bandisson dins lou round, chascun noste tour. Lou round, de-que te dirai? es quasimen

— Coquin de Ziri, c'est toi? dit Bouah-Hou en allongeant le cou et en louchant pour apercevoir l'espiègle.

Mais, d'un seul saut, Ziri fut à terre, au milieu des joncs, devant le grand taureau, dont le souffle bruyant rebroussait amicalement ses plumes.

— Pfouh! Je suis content de te voir, petit étourneau! As-tu fait un bon voyage?

— Mais oui, Bouah-Hou, excellent, malgré un certain coup de vent qui nous a pris à mi-route et a éprouvé quelques-uns des nôtres. Mais, enfin, nous voici, pour quelque temps, dans ces parages. Et pour toi, Bouah-Hou, ça va bien?

— Pas mal, fit le taureau en chassant, d'un grand coup de queue sur ses flancs, accompagné d'un revers de corne, une nuée de moustiques qui s'acharnaient à son poil. Pas mal, oui. Mais, tu sais, on se fait vieux. Moi à qui, dans les arènes, jamais on n'arrivait à ravir la cocarde, ils me l'ont eue trois fois, oui, trois fois, cette année, sur quatre courses. Tu es un petit étourneau et, nos courses, je sais bien que tu ne les fréquentes guère, mais rappelle-toi, Ziri, ce que, déjà, je t'ai expliqué. A certains jours, les hommes, — nos propres gardians, — nous emmènent dans les villes. Nous sommes, habituellement, six; avec un bœuf ensonnaillé, le *dountaire* (*), qui montre la route, cela fait sept. A chacun des six combattants, on place une petite cocarde — tu sais? — bien serrée par une ficelle entre les deux cornes; et, après nous avoir tenus enfermés quelques heures dans un compartiment obscur,

coume uno grando terro bèn rasclado, touto redouno, de-fes, enclauso dins de muraio, mounte un fournigüé de mounde soun asseta. Sies libre de courre, coumprènes, mai te pos pas ensauva. E, sout lou mourre, davans li bano, te passon, viéu coume d'uiav, li rasetaire(*) que, pèr te faire carga, t'aquisson. Te vènon : « Hohòu! » Founces, assajes de li croucheta avans que se poscon sauva en sautant li barro. Mai éli, n'an qu'uno idèio e pas mai : groupa la coucardo, qu'alors se ié douno un pres e que lou mounde picon di man, pèr faire vèire qu'acò i agrado. Uno fes, vèses, Ziri, quand, curso coumplido, moun mounen venié d'èstre embarra dins lou cas, entournave toujours sauvo ma coucardo entre li bano e es à moun ounour que lis ome picavon di man. Mai, aquest an, vèses, tres cop li rasetaire me l'an agudo.

Ziri l'estournèu, apensamenti, disié pas rèn, mai Bouah-Hou apoundegüè en derrabant mé sa lengo uno pounadeto de jounc fres :

— S'apren, te l'ai di, que me fau vièi. Mai s'apren, tambèn, qu'à la primo, aquéu pichot sauto-bàrri de Ra-Ha, un marrit ternen, — tè, aquéu boucabèu sournaru que vèses, alin, à cambo gaucho, — m'a, en nous bace-lant, clava dins la cueisso un cop de bano que m'a nousa lou nèr e que, de-longo, me n'en sentirai.

Ziri sabié pas de-que respondre e se sentié gounfle. Sènso bèn coumprendre d'à-founs la grevanço dóu gros tau, n'en prenié si part mai que mai e aurié vougu lou soulaja. Car, fidèu, amavo Bouah-Hou, dempièi

on nous lâche à travers l'arène, à tour de rôle. L'arène, que te dirai-je? c'est comme une grande terre sans herbes, parfois toute ronde, close par des murs sur lesquels une foule d'hommes sont assis. On est libre de courir, tu comprends, mais on ne peut pas s'échapper. Et, sous notre nez, devant nos cornes, passent, rapides et provocants, les raseteurs nos adversaires. Ils crient : « Hoho! » On fonce, on essaie de les accrocher avant qu'ils ne puissent se dérober en sautant une barrière. Mais eux, n'ont qu'une idée : saisir la cocarde, parce qu'on leur donne alors une récompense et que les gens frappent des mains, pour montrer que cela leur fait plaisir. Autrefois, vois-tu, Ziri, quand, ma course faite, le moment venait, pour moi, de rentrer dans l'obscur compartiment, je rapportais toujours ma cocarde intacte entre les deux cornes et c'est en mon honneur que les hommes frappaient des mains. Mais, cette année, vois-tu, trois fois les raseteurs me l'ont arrachée.

Ziri l'étourneau, un peu attristé, ne disait rien, mais Bouah-Hou ajouta, en râflant avec sa langue une poignée de joncs tendres :

— C'est, je t'ai dit, que je me fais vieux. Mais c'est aussi, qu'au printemps, ce petit sauteur de Ra-Ha, un espèce de taurillon de trois ans, — tiens, ce sournois à muffle clair que tu vois, là-bas, sur ma gauche, — m'a, au cours d'une dispute, planté dans la cuisse un coup de corne qui m'a laissé un muscle raide et dont je me ressentirai toujours.

Ziri ne savait que répondre et se sentait le cœur gros.

qu'aquest, un jour, i'avié, de-bon, sauva la vido.

D'aquelo epoco, Ziri, quand se sourtié di vigno, i anavo de treva lou capitau. Se regalavo de boumbi d'uno bèstio à l'autro en sautourlejant sus lis esquino mouvènto, quite, lèu-lèu, à giscla entre vèire veni lou pastre. Mai que mai, i agradavo la bouvino. Ai, lou galant passeja sus lou lis dis esquinasso! E pièi, aqui, entre lou péu, i a de bestiouletto que fai gau de lis aganta, e de li cache encaro mai; e, à sa part, li bièu, countènt de se vèire espesouia, se laisson, pièi, tant bèn faire.

Un jour, Ziri, à cop de voulado, avié pica sus uno manado de bièu sóuvage. Se n'èro pas escalustra. De qu'enchau à-n-un estournèu qu'uno bestiasso fugue un coucardié o un charrin? L'un mé l'autre, goustouso parié, tènont-ti pas la memo manjanço? Autambèn, lou péu escur e viéu, lou biais escarrabiha, l'ive fèr d'aquèsti nouvèu coulègo, l'avien, sus lou cop, embelina e s'èro counèigu em éli, aurias di, coume un pichot èr de famiho. E, tant lèu, lis avié vougu counèisse. En sautant sus l'esquino d'un gros tau que manjavo à soun aise, pan, i avié derraba uno bestiouletto e pièi, pan, uno outro.

— Bièu, coume te dison?

— De qu'es aquel aucèu? venguè la bestiasso. Oi! un estournèu. Bèn, lis ome m'an mes lou Lancié, emai moun bon noum fugue Bouah-Hou. Mai tu, un estournèu, ansin, de-que te pòu faire?

Ziri qu'adeja lardavo soun bè pèr clava uno outro bes-

Sans bien comprendre en entier le chagrin du grand taureau il y prenait une part profonde et aurait bien voulu le dissiper, car, fidèlement, il aimait Bouah-Hou, depuis que celui-ci, un certain jour, lui avait sauvé la vie.

A cette époque-là, Ziri, en sortant des vignes, aimait à se mêler aux troupeaux. Volontiers, il s'amusa à bondir d'une bête à l'autre, en sautillant sur les échines mouvantes, quitte à s'enfuir bien vite à l'approche du berger. Mais, les bœufs, davantage, lui plaisaient. Sur ces longs dos brillants, la bizarre promenade. Et puis, il y a là, dans le poil, de petits insectes qu'il est bon de capturer et meilleur encore de croquer; et, de leur côté, les bœufs, contents de se sentir débarrassés, se laissent, alors, si bien faire.

Un jour, Ziri, de vol en vol, était tombé dans une manade de course. Il ne s'était pas étonné. Qu'importe à un étourneau qu'une grosse bête soit un bœuf de labour ou un taureau de combat? L'un comme l'autre ne nourrit-il pas la plus succulente des vermines? Même, le pelage noir et lustré, l'allure dégagée, l'œil farouche de ces connaissances nouvelles l'avaient séduit et il s'était découvert tout à coup, avec ceux-là, comme un petit air de famille. Et, aussitôt, il était entré en relations. Sautant sur le dos d'un gros taureau qui paissait tranquillement, pan, il avait arraché un insecte et puis, pan, un autre.

— Comment t'appelles-tu, taureau?

— Quel est cet oiseau? dit la grosse bête. Ah! un

tiolo, aubourè lis iue, faguè, sus si cambo, un pichot ressaut e, sènso respondre, s'envoulè sus uno gacholo, en quàuqui pas liuen tout à peno e, aqui, em'un èr de pas faire cas, mai proun mouquet, dins soun founs, se boutè à s'alisca lou plumage. Tout d'uno, ausiguè la voues grèvo de Bouah-Hou:

— Estournèu, à iéu, lèu, zóu, un cassaire!

Sènso bataia, Ziri se bandiguè e venguè pica sus la doursado, dóu tèms qu'un cassaire, en se sourtènt di sagno de la palun, s'avançavo plan-plan de la manado.

— Tèn bon sus iéu, au mens, davalèsses pas, roundinè Bouah-Hou.

Ziri courreguè, sautourlejè, pièi, en fin de comte, se venguè quiha just sus l'entre-mitan di bano.

— Sacro casso, disié lou cassaire, i a pas rèn, rèn de rèn : ai fa blanco. S'au mens aquéu pudis d'estournèu se chanjavo, ié largariéu proun ma ploumbado. L'estournèu amarejo, dise pas; mai, pamens, à l'estoufado, emé quàuquis ólivo di negro alentour, tant se manjo. Te lou vau faire voula.

E se boutè à crida, en fasènt coume li gardian : « Hòu! Hohòu! Oi! » pèr que lou bièu se chanjèsse. Mai, tout en cridant, espinchavo la gacholo e sa voues, uno idèio, s'enraquissié. Bouah-Hou, lou mourre dins li jounc, seguissié en manjant siau e boufavo en chasco mourdudo, coume se de rèn n'en fuguèsse. Soulamen, plan-planeto, à l'estournèu ié venié :

— Laisso courre e, coume que vire, tèn bon sus moun esquino o ma tèsto.

étourneau. Eh bien, les hommes m'appellent le Lancier, quoique mon vrai nom soit Bouah-Hou. Mais, toi, un étourneau, qu'est-ce que cela peut te faire?

Ziri qui pointait son bec pour piquer un autre insecte, leva les yeux, fit, sur place, un petit saut et, sans répondre, s'envola sur une gachole à quelques pas à peine, où, d'un air assez détaché, mais, vexé, en réalité, il se mit à lisser ses plumes. Soudain, il entendit la voix sourde de Bouah-Hou.

— Étourneau, sur moi, vite, viens vite, tout de suite un chasseur!

Ziri, sans hésiter, plongea et retomba sur la large échine, tandis qu'un chasseur, sorti du marais entre les roseaux, s'avancait lentement vers la manade.

— Reste sur moi, au moins, ne descends pas, gronda Bouah-Hou.

Ziri courut, sautilla, puis, finalement, vint se poser juste entre les cornes.

— Sacrée chasse, disait le chasseur, il n'y a rien, rien du tout : bredouille! Si, au moins, ce sale étourneau se posait ailleurs, je lui lâcherais bien mon coup de fusil. Un étourneau, c'est amer; mais, en sauce brune, avec quelques olives noires autour, tout de même, ça se mange. Je vais le faire envoler.

Et il se mit à crier, comme il l'avait entendu faire aux gardians : « Ho! Hoho! Oï! » afin que le taureau changeât de place. Mais, tout en criant, il regardait la gachole et sa voix tremblait un peu. Bouah-Hou, le mufle dans les joncs, continuait à paître tranquille en soufflant à chaque bouchée, comme si de

Quand l'ome veguè qu'en ié cridant lou biòu brandavo pas mai qu'uno vacasso d'estable, se pensè d'avé trouva un autre biais. Se courbè, acampè un moutihoun, un pichot tros de sansouiro espetado de la calour e, en cridant mai, tant-que : « Ho-hòu! » lou bandiguè sus lou mourre dóu bioulas.

Mai Bouah-Hou se destournè pas de manja e de tira lou jounquet, coume se n'aguèsse res agu à soun entour.

Alors, lou cassaire se donè de vanc, agantè uno souco d'aubre seco que se pourrissié entre dos engano (*) e, en se sarrant de quàuqui cambado, la bandiguè sus li bano de Bouah-Hou.

Mai, pèr aquesto, dins qu'un cop, lou bioulas s'èro quiha :

— Tèn bon, Ziri!

E, sènso se leva dóu rode, mé dous cop de bato, s'es-poussè de pèr darrié uno palado de terro, en mandant mé li narro un « Pfoùh! » que n'en venguè blanc lou cassaire. Aquest, en cubant lou carré que ié falié pèr aganta la gacholo, faguè signe de se lança : pauro retirado. Lou biòu boumbiguè : « Tèn bon, Ziri! » ié coupè d'acourchi en largant un espetaculous cop de « Bouah-Hou! » e lou cassaire casseja, emé lou bioulas i braio, aguè just lou tèms de cabussa dins l'aigo nitouso e la bolo de la roubino e se ié tenguè d'amaga uno passado, d'aqui que lou tau negre, en carrejant Ziri sus l'esquino, se vouguèsse es-carta plan-plan, en derrabant d'aqui, d'eila, quàuqui mourdudo. L'estournèu èro proun sauva. Ziri e Bouah-

rien n'était. Il se contentait de dire à l'étourneau doucement :

— Laisse faire et, quoi qu'il arrive, reste sur mon dos ou sur ma tête.

Quand l'homme vit que le taureau ne bougeait pas plus à ses appels que n'eût fait quelque grosse vache laitière, il pensa avoir trouvé un autre moyen. Il se baissa, ramassa une petite motte de terre sèche, un morceau de sansouire craquelée par la chaleur et, en répétant bien fort : « Hoho ! » il la lança sur le mufle de la bête.

Mais Bouah-Hou continua à manger et à arracher de petits joncs, comme s'il n'y avait eu personne.

Alors, le chasseur s'enhardit, saisit une souche d'arbre mort qui pourrissait entre deux salicornes et s'approchant de plusieurs pas, la lança sur les cornes de Bouah-Hou.

Mais, cette fois, d'un seul coup, le taureau s'était redressé.

— Tiens-toi, Ziri!

Et, sans se déplacer, en deux coups de sabots, il lança derrière lui une grosse pelletée de terre, en jetant des naseaux un « Pfouh ! » qui fit blémir le chasseur. Celui-ci, mesurant des yeux la distance qui le séparait de la gachole, fit mine de s'élancer : vain refuge. Le taureau bondit : « Tiens-toi, Ziri ! » lui coupa la retraite en poussant un formidable « Bouah-Hou ! » et le chasseur chassé, avec l'ennemi aux trousses, eut juste le temps de plonger dans l'eau trouble et la vase de la roubine, où il resta tapi un long moment jusqu'à ce que

Hou s'èron afreira e, chasque an, quouro, acarreira pèr sa lèi, l'estournèu passavo en Prouvènço, à l'autounado, mancavo pas de cerca Bouah-Hou e ié fasié gau de se veni quiha entre si bano e de charra à soun aise e amistosamen em'èu.

Acò d'aqui, dins éu, l'aucèu se lou repassavo, après s'èstre parla mé soun ami, pamens, de lou vèire ansin, lou carcagnavo e noun sabié de-que ié respondre mai. Autambèn, l'errour davalavo, la niue s'avancavo; s'entendé, alin, lou crid di gardian qu'arrambavon :

— Hòu! Ho-hòu! Oi!

Alors Ziri ié venguè au biòu :

— Bouah-Hou, escouto. Sara moun plan de passa eici qu'auqui jour. A-niue, m'anarai coucha dins lou gros rousèu de la palun, o, tant se pòu, dins la ramo de l'au-bras que fai ombro à la cabanò (*) di gardian. A deman, que se veirèn mai.

E prenguè soun vanc pèr cerca couchado.

le taureau noir, emportant Ziri sur son dos, daignât paisiblement s'éloigner, en arrachant, de-ci, de-là, quelques bouchées. L'étourneau était bien sauvé. Ziri et Bouah-Hou étaient devenus de grands amis et, chaque année, lorsque ramené par les lois de la tribu, l'étourneau passait en Provence à l'automne, il ne manquait pas de chercher Bouah-Hou et sa plus grande joie était de venir se percher entre ses cornes et de causer longuement et affectueusement avec lui.

Voilà, ce qu'en lui-même, évoquait l'oiseau après avoir entendu son ami, mais sa tristesse le touchait fort et il ne savait que lui répondre. Le crépuscule, d'ailleurs, descendait, la nuit était proche; on entendait, de loin, la voix des gardians qui rassemblaient le bétail :

— Ho! Hoho! Oi!

Alors, Ziri dit au taureau :

— Bouah-Hou, écoute. Je compte passer ici quelques jours. Ce soir, je coucherai dans les grands roseaux du marais, ou, peut-être, dans le feuillage de cet arbre qui ombrage la cabane des gardians. A demain; nous nous reverrons.

Et il prit son vol pour chercher un gîte.

*
* *

Sus la branco, amoundaut, de l'aubre, mounte, en fin de qomte, s'èro acata, Ziri l'estournèu noun dourmié. Proumié, que pensavo à la tristour de Bouah-Hou e cercavo un biais pèr ié leva; e pièi, lou trin que ié venié, eiçabas, de la cabano, n'i aurié agu proun pèr lou teni reviha.

La femo dóu baile (*), — valènt-à-dire aquéu qu'es en tèsto di gardian, — alestissié la taulo, boulegavo la ter-raio, trempavo la soupo pèr lis ome que, tant-lèu, anavon rintra.

Gaire après, aquésti s'agandiguèron. Ziri ausiguè, à-dèrèng, lou trepa viéu e sourd di chivau sus la sansouiro, pièi li cavalie, qu'en s'aplantant, sautavon au sòu e, tant-lèu, lou pas di mounturo bandido que s'entournavon. Un fanau s'atubè. La porto de la cabano, en badant, dins l'escur bandiguè soun enlusido e, sus lou cop, tóuti s'assetèron e se groupèron à manja. En partènt, se parlavo gaire. Mai lou tin-tin di cuié sus li sieto empachavo Ziri de plega parpello.

— Uno bravo idèio, ansin, qu'ai agu, de me veni coucha eici, dins éu se disié. D'aqui qu'aquéu mounde agon soupa, es de crèire que dourmirai gaire. Mai aro fait trop escur pèr me cerca un autre rode e me tira liuen.

*
* *

Sur une haute branche de l'arbre, où, en fin de compte, il s'était blotti, Ziri l'étourneau ne dormait pas. D'abord, il pensait à la tristesse de Bouah-Hou et cherchait ce qu'il pourrait faire pour le consoler ; ensuite, le bruit qui montait vers lui de la cabane eût suffi à le tenir éveillé.

La femme du baile — c'est-à-dire du chef des gardians — préparait la table, remuait la vaisselle, trempait la soupe pour les hommes qui allaient, aussitôt, rentrer.

Au bout de peu d'instant, ceux-ci arrivèrent. Ziri entendit, successivement, le piétinement alerte et sourd des chevaux sur la terre souple, puis les cavaliers qui, en s'arrêtant, sautaient à terre et, peu après, le pas des montures délivrées qui s'éloignaient. Une lanterne s'alluma. La porte de la cabane, grande ouverte, illumina l'ombre et, sitôt après, tous s'assirent et se mirent à manger. D'abord, ils ne parlaient guère. Mais le tintement des cuillères sur les assiettes empêchait Ziri de fermer l'œil.

— Drôle d'idée, que j'ai eue de coucher ici, se disait-il en lui-même. Tant que ces gens-là n'auront pas soupé, il est à croire que je ne dormirai guère. Mais il fait trop noir pour chercher une autre place et aller plus loin.

E, soumes, en prenènt soun mau coume venié, esperè, tout en remenant, que lou trin calèsse.

— *Li tèms soun bèu, diguè uno voues d'ome.*

— *Basto que tèngon!*

— *Se lou se se mantèn ansin e que li baisso se nègon pas, li bèstio auran bon ivernage.*

— *O, o, faguè uno voues coumandanto e rusto, que Ziri, justamen, se la refigurè la dóu baile, tambèn, la sesoun es aqui. Li bèstio, d'aquest moumen, soun gaiardo, nous fau entreva di carnage (*). S'aquest an avèn pas tant fa de curso, mandaren un pau mai de bèstio au coutèu. Acò tapara acò. Lou bouchié sara eici dins un parèu de jour. T'avisaras de metre un chivau dedins, pèr ié faire vèire li bèstio.*

Se diguè rèn mai d'uno passado. Ziri ausiguè lou coui d'uno boutiño que turtavo un vèire e lou gargoui de quauco-rèn que vuejavon e pièi la memo voues venguè mai :

— *A prepaus, se, pèr cas, ère pas aqui, sènso coumta li bèstio que i ai proumes, que s'oublide pas de ié faire vèire lou Lancié. Vau pas la peno de lou mai garda. Es un biòu que se fai dins l'age e, qu'en curso, s'aparo plus. Autambèn, lou cop de bano qu'a cassa dins la cueisso, aquest printèms, lou fai panardeja e se n'en sentira touto la vido. Pèr dessus lou marcat, dounara un mou-loun de car, qu'es uno esclapo de bèstio.*

Mai, mistoulino, uno voues d'enfant fusè, menudo e doulènto.

Et, résigné, prenant son mal en patience, il attendit, tout en rêvassant, que le vacarme eût cessé.

— Il fait de beaux temps, dit une voix d'homme.

— Baste qu'ils durent!

— S'ils se tiennent au sec ainsi et que les lieux bas ne s'inondent pas, les bêtes auront un bon hivernage.

— Oui, oui, fit une voix autoritaire et rude, que Ziri supposa être justement celle du baile, tout de même, la saison est là. Les bêtes sont actuellement très grasses, il faut donc penser aux lots de carnage. Si, cette année, nous avons fait moins de courses, nous enverrons un peu plus de viande au couteau. Ça fera la balance. Le boucher viendra dans deux jours. Tu penseras à mettre un cheval dedans, pour lui faire visiter les bêtes.

Il y eut un certain silence. Ziri perçut le choc d'un goulot contre un verre et le bruit d'un liquide qu'on versait, après quoi, la même voix reprit encore :

— A propos, si, pour une raison ou une autre, je n'étais pas là, outre les bêtes que j'ai déjà désignées, qu'on n'oublie pas de lui faire voir le Lancier. Inutile de le garder. C'est un taureau qui commence à se faire vieux et ne défend plus sa cocarde. D'ailleurs, le coup de corne qu'il reçut dans la cuisse, ce printemps, l'a rendu à demi-boîteux et il s'en ressentira toute la vie. De plus, il rendra, de viande, un bon poids, car c'est une forte bête.

Mais une petite voix, une voix d'enfant s'éleva désolée et fraîche.

— Tu veux faire tuer le Lancier? Tu veux le faire tuer, papa? Je ne veux pas, moi, il est trop beau. Et

— Me couta, Ziri, mai galejes?

— Vos faire tua lou Lancié? Lou vos faire tua, Pa? Vole pas, iéu, qu'es trop bèu. E pièi, l'ai vist courre, l'an passa en Arle, lou cop que s'es embarra sènso que ié pousquèsson leva la coucardo. E pièi, quand manjo, que ié passe davans e que ié parle, me fai : « Pfóuh! » emé si marrits uias, mai me counèis e n'ai ges de pòu. E pièi...

— E pièi, la grosso voues coupè, acò es proun barja. Maire, vai coucha aquéu pichot tòti e que tout lou mounde s'empaie!

La porto se barrè mai. Ziri n'ausiguè plus que lou resson amourti d'un ploura d'enfant que, tant-lèu calavo, dóu tèms que, dins l'aubre, li mouissalo fasièn zinzin e que, de-pertout, s'entendié, long di baïssò, barjaca la sóuvagino.

Mai l'estournèu dourmiguè pas gaire e, à pouncho d'aubo, s'envoulè de-vers Bouah-Hou. Ié sauté dessus, ié faguè bonjour, bequè, pan, uno bestiouletò e pièi, pan, uno autro, mai ié diguè rèn, qu'uno vièio cavalo, proun intranto, ié virejavo à l'entour, tout en ciselant lou germe emé si dentasso. Mai quouro, pas pèr pas, Bouah-Hou se fuguè escarta, Ziri se venguè planta, tant ras que pousquè, de soun auriho.

— Bouah-Hou, aviso-te bèn de ço que te vole dire. Te fague pas peno de me crèire mot pèr mot que tu, m'as sauva e, à la vido, à la mort, sièu toun bon coulègo. Ai coucha, aquesto niue, sus lou grand aubras que fai ombro à la cabano di gardian. Entre éli se soun parla. Ai tout ausi. Escouto : an tira lou plan de te couta.

puis, je l'ai vu courir l'an passé à Arles, quand il est rentré sans qu'on ait pu lui arracher sa cocarde. Et puis, quand il mange, que je passe devant lui et que je lui parle, il me fait : « Pfouh ! » avec de gros yeux méchants, mais il me connaît bien et je n'ai pas peur. Et puis...

— Et puis, coupa la grosse voix, assez discuté. Mère, couche ce petit imbécile et tout le monde à la paille !

La porte, aussitôt, se referma. Ziri n'entendit plus qu'un bruit assourdi de pleurs d'enfant qui bientôt cessèrent, tandis que, dans l'arbre, les moustiques faisaient zinzin et que, de tous côtés, on entendait, dans les lieux bas, caqueter les canards sauvages.

L'étourneau ne reposa guère et, au lever du jour, il s'envola vers Bouah-Hou. Il sauta sur lui, lui souhaita le bonjour, picora, pan, un insecte et puis, pan, un autre, mais il ne dit rien, parce qu'une vieille jument, fort indiscreète, restait là à tournailler, tout en ciselant, de ses longues dents, l'herbe rase. Mais, lorsqu'à pas lents, Bouah-Hou s'en fut écarté, Ziri vint se poster le plus près qu'il put, de son oreille.

— Bouah-Hou, fais bien attention à ce que je vais te dire. Il faut que tu me croies mot pour mot, car, tu m'as sauvé et, à la vie, à la mort, je suis ton meilleur ami. J'ai couché, cette nuit, sur le grand arbre qui ombrage la cabane des gardians. Ils ont parlé. J'ai tout entendu. Ecoute : ils ont décidé de te tuer.

— Me tuer ? Ziri, tu plaisantes ?

— Ils veulent te tuer, te dis-je. Il faut aviser, car le

— Te volon couta, iéu te dise. Sian just de tèm, se fau entriga. Se vai tria li carnage e, passa deman, — acò, sabes tu de-que vòu dire? — se fara veni lou bouchié.

A-n-aquest mot de « bouchié », Bouah-Hou, mai di dur fuguèsse, s'arrestè round de trissa soun erbo e coumencè de trempeleja sus si cambasso.

— Te trevires pas, diguè Ziri; tu m'as apara, fau tambèn que iéu t'apare. Mai, es en coundicioun que m'escoutes. Siéu qu'un estournèu, pamens ai tira moun plan, que n'ai rèn dourmi de la niuechado. Veici dounc ço qu'auras de faire...

E, lou meme vèspre, en avènt mena soun trin, tout lou jour, à l'acoustumado, en avènt batu, begu e chauma emé lis autre, quand venguè l'ouro que s'ausisson li proumiè rampèu di gardian qu'acampon si bèstio avans la niue, Bouah-Hou emé Ziri l'estournèu que ié voulevavo davans, s'enfusè dins la palun entre la sagno. Se n'en sourtiguè qu'àuquis ouro après, quand lis ome fuguèron coucha, s'assadolè touto la niue e s'emboursè mai dins lou fourni avans que lou jour blanquejèsse. S'amaté dins un rode moui qu'eu couneissié, enviroina de gargato qu'un bièu se n'en sourtié tout bèu-just, mai mounte un gardian mé sa mounturo aurien pas pouscu abari. E, mai d'uno ourado après l'aubo, Ziri que tenié d'à-ment, quiha au mitan dóu sagnas, veguè un roudelet que s'avançavo, à chivau, de la manado.

— Au mens bouleguèsses pas, vau espincha alin de-que, viro.

temps presse. On va faire les lots de carnage et, après-demain, — sais-tu ce que cela veut dire? — on fera venir le boucher.

A ce mot de « boucher », Bouah-Hou, tout courageux qu'il était, s'arrêta net de mâcher son herbe et se mit à trembler sur ses fortes jambes.

— N'aie pas peur, dit Ziri, tu m'as sauvé, il faut que je te sauve aussi. Mais, c'est à condition que tu m'écoutes. Tout étourneau que je sois, j'ai réfléchi, cette nuit, car j'ai peu dormi. Voici donc ce qu'il te faut faire...

Et, le soir même, après s'être comporté, tout le jour, à son ordinaire, après avoir brouté, bu et ruminé avec les autres, quand vint l'heure où les premiers cris des gardians retentissent, pour grouper les bêtes avant la nuit, Bouah-Hou, accompagné de Ziri l'étourneau qui voletait devant lui, se glissa dans le marais, entre les roseaux. Il en ressortit quelques heures plus tard, lorsque les hommes furent endormis, mangea tant qu'il put la nuit entière et rentra dans le fourré bien avant le lever du jour. Il se tapit dans un endroit vaseux qu'il connaissait, entouré de fonds mouvants d'où un tau-reau ne se sortait qu'avec peine mais sur lesquels un cavalier et sa monture, n'eussent pu se hasarder. Et plus d'une heure après l'aurore, Ziri qui surveillait, juché parmi les roseaux, vit un groupe de cavaliers s'approcher de la manade.

— Surtout ne bouge pas, je vais observer de près ce qui se passe.

Il vit les cavaliers circuler parmi les bêtes et se les

Veguè li cavalié que passavon dins li bèstio e dis un is autre, en charrant, se li fasièn vèire. Aquéu que li repassavo èro un jouvenas, gaiard e roujas, em'uno casqueto e uno longo blodo que, pèr se pas entrepacha à chivau, se l'èro enviroinado e nousado is anco.

— Aquéu, de-segur, es lou bouchié, se pensè Ziri.

Parlavon, mai, en estènt liuen, l'estournèu entendié pas tout. Pamens, à la fin, coumprenguè, bèn clar, lou parla dóu baile.

— Encaro n'i a un, disié, que fenira la banasto. N'en sarès countènt, de-segur, qu'es un tros de bèstio. Mai mounte sara? Lou vese pas. O Rascaian, lou Lancié, mounte es? L'avies proun, pamens, emé lis autre, aièr devèspre, quand as arramba?

Un parlamen se tenguè e n'en sourtiguè qu'à Rascaian ié semblavo proun qu'èro segur d'avé vist lou biòu la vèio en rambant lis autre, mai que, pièi, estènt que lou biòu jamai s'enanavo au dóumage, pèr pau que se cerquèsse, se devié trouva eisa.

Li cavalié, tant-lèu, s'escampihèron, trafeguèron lou fourni, repassèron tout lou bon de la palun, mai s'entournèron, sot coume de panié, en rèñ avènt encapa.

— Que tout s'acampel coumandè lou baile.

Tout s'acampè, li bèstio se menèron, bèn au large, sus la sansouiro e, aquí, fuguè eisa de li recounèisse e de li recounta uno à cha uno, lou Lancié aguè esquiha. Lou baile renegavo :

— Sacro pourcarié de bèstio! Tant, dirias, que l'avie

désigner, tout en causant. L'homme à qui on les montrait était un garçon robuste et rouge, coiffé d'une casquette et vêtu d'une longue blouse que, pour ne pas gêner ses évolutions, il avait enroulée et fixée à sa ceinture.

— C'est sûrement le boucher, pensa Ziri.

On discutait, mais à cause de la distance, l'étourneau n'entendait pas tout. Cependant, à la fin, il distingua nettement la voix du baile.

— Il y en a encore un, disait-il, qui parfera bien le lot. Vous en serez content, j'en suis sûr, car c'est une belle bête. Mais où est-il? Je ne le vois pas. O Rascaillan, où est le Lancier? Tu l'avais bien, cependant avec les autres, hier soir, quand tu les a rassemblés?

Une explication suivit, d'où il résulta qu'il semblait bien à Rascaillan être à peu près sûr de l'avoir vu la veille lorsqu'il avait rassemblé les autres, mais que d'ailleurs, le taureau n'allant jamais en maraude, on le trouverait aisément pour peu qu'on voulût le chercher.

Les cavaliers, aussitôt, se dispersèrent, fouillèrent les fourrés de tamaris, battirent les parties praticables du marais, mais revinrent l'oreille basse, sans avoir rien découvert.

— Réunissez tout! ordonna le baile.

On réunit tout, on mena les bêtes, bien au net, sur la terre nue et là, aisément, on les reconnut et on les compta une à une, le Lancier avait disparu. Le baile jurait :

— Sacrée sale bête! On dirait qu'elle l'a senti. C'est malheureux. Un grand carcan comme ça aurait fait un

nifla. Es malerous. Un grand drapèu ansin, aurié fa un mouloun de viando. Mai en esperant, perdra gaire. Lou crouchetaren mai au printèms.

Pamens, en pas destouscant lou Lancié, lou carnage fuguè tria(*), envirouna pèr li chivau, abriva au bouvau e embarca, sènso què Bouah-Hou se fuguèsse asarda foro de soun jas.

E, l'endeman, à l'ouro que li proumié crid di gardian s'ausisson, quand s'arrambo li bèstio escampihado dins lou courrènt de la niue, Bouah-Hou sènso que se n'avisèsson, venguè mai s'enmescla dins la manado. E acò faguè, qu'aquéu vèspre d'aquí, en se boutant la tèsto sout l'alo, Ziri, quiha sus l'aubre, ausiguè, dins la cabano, la grosso voues que disié :

— Es pas un asard, qu'aièr se fugue pas vist lou Lancié. L'animau, sabe ni moute, ni coume, aura pica dins quauco gargato, que s'es agandi fangous de-pertout, emé lou péu empasta de nito seco. Se crèi pas, segur, que, d'un pau mai en s'emplajant, a pamens, sauva sa vido.

Passa quàuqui jour, Ziri que sa lèi, tourna, lou sounavo, anè saluda soun ami, sautourlejè tout de long de soun esquino, apouchè soun bè, un cop de mai, i banasso de Bouah-Hou e, en i avènt fa, amistous, sis adessias, en alejant, s'abrivè mai dóu coustat di grand vignasso.

bon tas de viande. Il ne perdra rien pour attendre. Nous le repincerons au printemps.

Toutefois, comme le Lancier restait introuvable, le convoi de boucherie fut trié, encerclé par les chevaux, dirigé au galop vers le corral et embarqué, sans que Bouah-Hou se fût risqué hors de sa cachette.

Et, le lendemain, à l'heure où les premiers cris des gardians se font entendre pour ramasser les bêtes éparpillées dans le courant de la nuit, Bouah-Hou, sans que nul ne s'en aperçût, revint se glisser dans la manade. Ce qui fit que, ce soir-là, en remettant la tête sous son aile, Ziri, perché sur l'arbre, entendit la grosse voix qui disait dans la cabane :

— Ce n'est pas étonnant, qu'hier nous n'ayons pas vu le Lancier. L'animal, je ne sais où, ni comment, a dû se laisser choir dans quelque abîme (*), car, il est revenu tout vaseux et le poil encroûté de fange sèche. Il ne se doute pas qu'en manquant de s'enliser, il s'est, tout de même, sauvé la vie.

Quelques jours après, Ziri que la loi de sa tribu rappelait, alla saluer son ami, sautilla tout le long de son échine, aiguïsa, une fois encore, son bec sur les cornes de Bouah-Hou, et, après lui avoir fait de tendres adieux, d'un vol pressé, repartit vers la zone des grandes vignes.

*
* *

De tèms, tourna-mai, s'èro escoula e l'ivèr venié sus sa fin. Bouah-Hou, pèr la sesoun, s'encapavo fres e superbe. Lou péu encaro rouwihous, s'enanavo, gaiard, en narrejtant, mé li bano sus lou coutet, en niflant l'oudour dóu nouvèu e touto oudour qu'un tau sóuvage pòu nifla dins l'èr de la primo. Tant, de-fes, en lou lancejtant, un quauco-rèn de segrenous ié gisclavo dins la memento, mai se sentié gai, pamens, e quàsi enchuscla dóu premeirage. D'à-cha-pau, dins lou verd de la palun, lou rousèu desfourelavo; sout la bourro seco d'ivèr, i chivau coume à la bouvino, travaïavo lou péu viéu; e, jour pèr jour se creïssien li souleiado.

Un matin, Bouah-Hou, afeciouna, fasié vèntre d'erbo fino, d'aquéu germe sanguinous que s'arrapo à la sablo dis auturo, quouro, pèr sòu, une oumbrino ié venguè flouqueja davans e s'aplantè sus lou cop. Mai lou germe èro tant goustous, que se vouguè pas destourna e just boufejë mé si narro :

— Pfóuhl uno gabieto!

Mai, tant-lèu, un marrit pessu de plumo escuro ié venguè pica davans lou nas.

— Ziri... Me trompe pas? Es tu, acò? Tu?

— O, es iéu.

*
* *
*

Le temps, de nouveau, avait passé et l'hiver tirait sur sa fin. Bouah-Hou, pour la saison, se trouvait fort et superbe. Sous son gros poil encore terne, il s'en allait, robuste, les naseaux ouverts, couchant les cornes sur l'encolure, en flairant l'odeur des pousses nouvelles et toutes les odeurs qu'un taureau sauvage renifle dans l'air du printemps. Parfois, à travers son cerveau, avec un éclair de malaise, passaient quelques souvenirs inquiétants, mais il se sentait heureux et, comme enivré par l'herbe nouvelle. Peu à peu, les marais reverdissaient, couverts de jeunes roseaux ; sous la morte toison d'hiver, un poil vif naissait aux chevaux comme aux bêtes de bouvine ; et chaque jour faisait plus longue la présence du soleil.

Un matin, Bouah-Hou savourait un bon déjeuner d'herbe fine, de cette herbe nerveuse et tendre qui pousse sur les tertres sablonneux, quand, devant lui, sur le sol, une ombre légère vint flotter et s'arrêter tout à coup. Mais l'herbe était si savoureuse, qu'il ne daigna pas se déranger et souffla seulement des naseaux :

— Pfouh ! une mouette.

Mais aussitôt, une petite masse de plumes sombres, vint s'abattre devant son museau.

— D'aquesto sesoun? È que vènes faire?

— Vène, diguè Ziri, pèr te sauva. La lèi de ma cioun, l'ai mespresado...

Ziri l'estournèu courbè la tèsto.

— L'ai mespresado. Ai leissa enana lis autre. E, tout l'ivèr, apereici, ai coucha au sagnas de la palun, que lou gèu avié rabama touto la ramo dóu gros aubre. Ai deraba la vido coume ai pouscu. S'ai fa ensemblant de parti, se t'ai pas di que restave, es cregnènço que vouguèsses pas. D'aro en la, te teniéu d'à-ment. Tant que te vesiéu, vesti de bourro, emé li costo arrapado, ère pas pèr tira soucit. Mai aro, Bouah-Hou, l'erbo es drudo, trisses emé goust e, vos que te digue? Tè, proufites...

— Segur, diguè Bouah-Hou, à la primo, acò es la lèi...

— O, diguè Ziri, mai l'aubre, tourna, a carga ramado e, saupras que, dins la cabano, aièr, se parlavo mai de tu. Tournen au pica de la daio, pamens tèn-te siau, ai resta que pèr t'ajuda.

E quouro Ziri sachè, soulide, que lou bouchié anavo veni pèr recounèisse e mena li carnage, Bouah-Hou, à l'ouro que li gardian rampèlon en arrambant li bèstio avans la niue, Bouah-Hou s'enfusè dins la palun, entre la sagnasso. E, d'ourado après la primo-aubo, quand de cavalié arroudela se fuguèron sarra de la manado, que touto la manado fuguè acampado e que, bèn au large, sus la sansouiro, aguèron tout recouneigu e recoumta, lou baile s'avisè que lou Lancié, tourna-mai, mancavo.

— Ziri... Je me trompe? C'est toi, toi?

— Oui, moi.

— En cette saison? Et que viens-tu faire?

— Je viens, dit Ziri, pour te sauver. La loi de ma tribu, je l'ai transgressée...

Ziri l'étourneau baissa la tête.

— Je l'ai transgressée, j'ai laissé partir les autres. Et, tout l'hiver, par ici, j'ai dormi dans les roseaux du marais, car la gelée avait brûlé toutes les feuilles du grand arbre. J'ai vécu comme j'ai pu. Si j'ai feint de partir, si je t'ai caché ma présence, c'est que je craignais que tu n'y eusses pas consenti. De temps à autre, sur toi, je veillais. Tant que je t'ai vu, vêtu de longs poils par-dessus tes côtes encore maigres, je ne pouvais pas être inquiet. Mais, à présent, Bouah-Hou, l'herbe est abondante, tu manges avec appétit et veux-tu que je te dise? Tiens, tu engraisse...

— Bien sûr, dit Bouah-Hou, au printemps, telle est la loi...

— Oui, dit Ziri, mais l'arbre, à présent, a repris ses feuilles, j'ai couché dans ses branches et, sache-le bien : dans la cabane, hier, il était question de toi. Le péril de nouveau approche, mais, va, sois tranquille, je suis resté uniquement pour t'aider.

Et lorsque Ziri fut certain que le boucher allait revenir pour examiner et emmener les lots de carnage, Bouah-Hou, à l'heure où les cris des gardians retentissent pour grouper le bétail avant la nuit, Bouah-Hou se glissa dans le marais, entre les roseaux. Et quelques heures après l'aurore, quand un groupe de cavaliers

— Aquelo bèstio, diguè, se garço de iéu. De la vido de mi jour, jamai boulego e s'un cop lou bouchié vèn pèr li carnage, es just aquéu jour que s'esvalis.

Mai quouro, l'endeman, desvistè Bouah-Hou que manjavo à soun aise au bon soulèu emé si bato ermous-tousido e soun ventras empasta de fango seco, lou baile, de l'estounamen, tant-lèu s'estoufavo.

— Aquelo empego, e bravamen mai que me lou pense! bramavo. Vène un pau eiça, Rascaian, que, desegur, en liò, n'avies vist la memo. Noun-soulamen aquéu pedas esquiho quand lou bouchié vèn, mai just aquéli jour d'aqui, dous cop pèr an, m'entèdes, s'emplajo. E fai dous cop qu'ansin s'es sauva la vido. Farié pas mies, se lou voulié faire esprès.

Bouah-Hou, dóu tèms, espinchavo un pau de-galis e, plan-plan, mastegavo d'erbo en se dounant un biais nèsci, tant que poudié.

Mai de-vèspre, quiha sus soun aubre, Ziri l'estournèu, en chaurihant, n'en perdeguè pas uno dóu tarabast qu'estrementiguè la cabano.

— Paire, disié l'enfant, aquest cop, lou Lancié, vole que lou gardes. Es trop bèu. E pièi, l'ai vist courre, l'an passa en Arle, quand s'es embarra sènso que lou pous-quèsson descoucarda.

— Tu, rebequè lou Paire, me vas faire lou plesi...

— E es verai, pièi, cridavo, aquest cop, la Maire, es verai, a resoun, aquéu pichot. As pas crento de couta, pèr qu'auqui liéuro de car, uno bèstio qu'a fa noste ou-

se fût approché de la manade, quand toute la manade fut réunie et que, bien au net, sur la terre nue, on eût tout reconnu et tout compté, le baile constata encore que le Lancier avait disparu.

— Cette bête, cria-t-il, se fiche de moi ! Jamais, au grand jamais, elle ne bouge et, si le boucher vient pour les carnages, c'est juste alors qu'elle disparaît.

Mais, quand le lendemain, il découvrit Bouah-Hou, broutant paisiblement au soleil, avec ses sabots tout vaseux et son gros corps encroûté de fange sèche, le baile, de surprise, manqua suffoquer.

— Celle-là est encore plus forte que je ne croyais ! criait-il. Viens donc par ici, Rascaïllan, car tu n'as jamais vu la pareille. Non seulement cette rosse disparaît quand vient le boucher, mais, juste ces jours-là, deux fois par an, tu entends, elle s'enlise. Et deux fois, déjà, ça lui a sauvé la vie. Elle ne ferait pas mieux, si elle le faisait exprès.

Bouah-Hou, pendant ce temps-là, regardait un peu de travers et, placide, mâchait son herbe en se donnant l'air le plus indifférent qu'il pouvait.

Mais le soir, perché sur son arbre, Ziri l'étourneau, le cou tendu, ne perdit pas un mot de la grande scène qui bouleversa la cabane :

— Père, disait l'enfant, le Lancier, je veux, cette fois, que tu le gardes. Il est trop beau. Et puis, je l'ai vu courir, l'an passé à Arles, quand il est rentré sans qu'on ait pu lui arracher la cocarde.

— Toi, répliqua le Père, tu vas me faire le plaisir...

— Et c'est vrai, après tout, criait cette fois la Mère,

nour? E, de-bon, s'acò, à-n-aquel enfant, ié fai tant peno...

— Tu, rebequè lou Paire, me faras lou plesi...

— E, es verai, en fin de comte, cridavo aquest cop lou Rascaian, vous demande, pièi, sus uno manado de tres cènt bèstio, quant pòu leva d'erbo un biòu de mai o de mens. Dous cop s'es sauva la pèu; fau qu'un cop de mai se la sauve?

— Paire, venguè mai lou pichot, quand ai agu lou pres, à l'escolo, m'as proumes de me baia ço que bon m'agradarié, He bèn, tè, es lou Lancié que m'agrado. Quand manjo, sus la manado, que ié passe davans, que ié parle, me fai « Pfóuh ! » emé si marrits uias, mai sabe que me counèis e n'ai ges de pòu. E pièi...

— E pièi, basto! diguè la grosso voues. Tóuti voulès lou Lancié, voulès tóuti que se garde? Se gardara. Quand proumete quicon, lou tène. Pichot, vai cerca ma pipo.

— Es ansin, en recouneissènço, qu'ajuda pèr un drou-loun, au tau Bouah-Hou, di lou Lancié, Ziri l'estournèu sauvè la vido.

c'est vrai, il a raison ce petit. Tu n'as pas honte, de faire tuer, pour quelques kilos de viande, une bête qui a été notre honneur? Et si, à cet enfant, ça lui fait vraiment tant de peine...

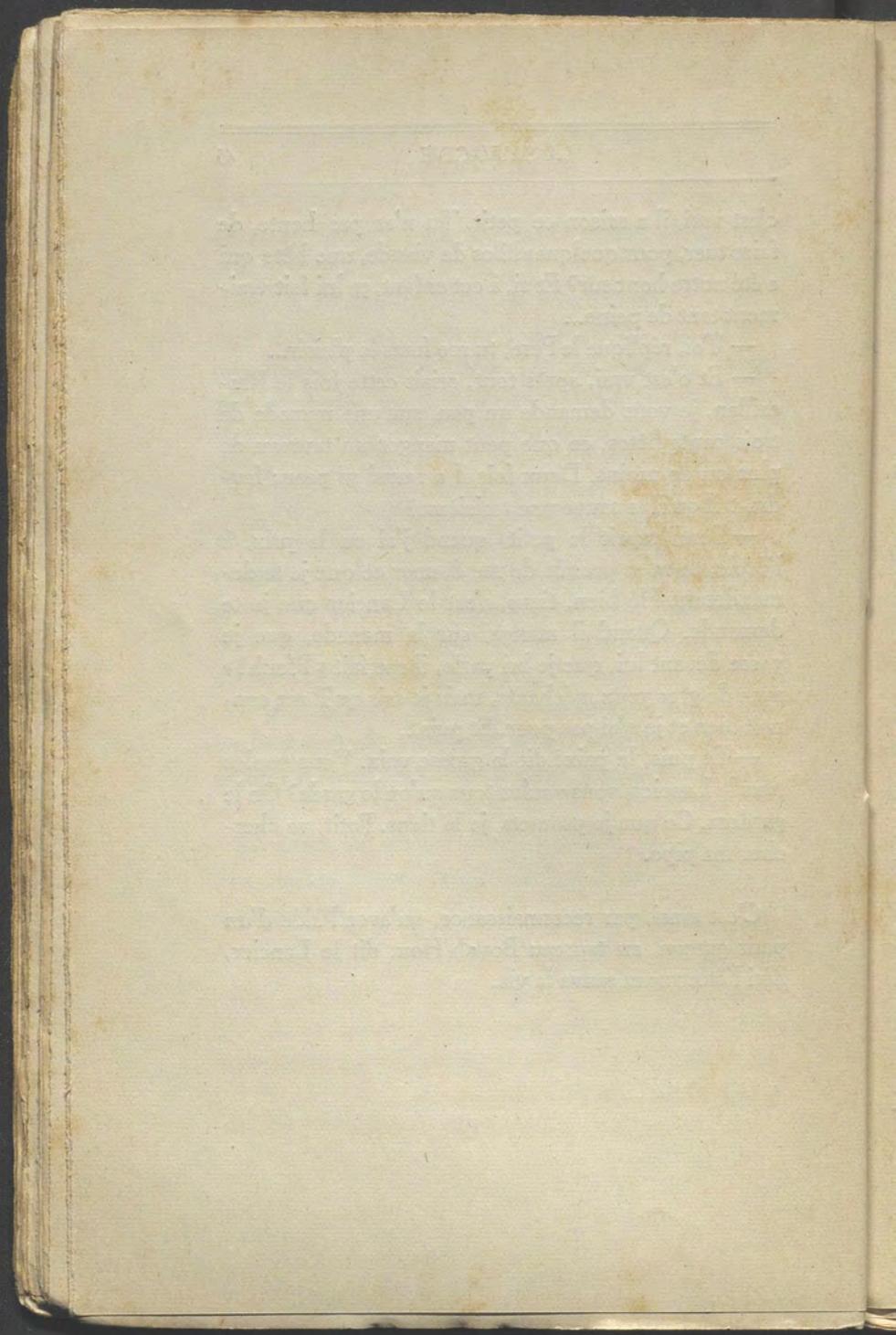
— Toi, répliqua le Père, tu me feras le plaisir...

— Et c'est vrai, après tout, criait cette fois le Rascaillan, je vous demande un peu, sur une manade de trois cents bêtes, ce que peut manger un taureau de plus ou de moins. Deux fois il a sauvé sa peau; faudra-t-il qu'il la sauve une troisième?

— Père, reprit le petit, quand j'ai eu le prix, à l'école, tu m'as promis de me donner ce que je te demanderais. Hé bien, tiens, c'est le Lancier que je te demande. Quand il mange, sur la manade, que je passe devant lui, que je lui parle, il me fait « Pfouh! » avec de gros yeux méchants, mais je sais qu'il me connaît bien et je n'ai pas peur. Et puis...

— Et puis, la paix! dit la grosse voix. Vous voulez tous le Lancier, vous voulez tous qu'on le garde? On le gardera. Ce que je promets, je le tiens. Petit, va chercher ma pipe.

C'est ainsi, par reconnaissance, qu'avec l'aide d'un petit garçon, au taureau Bouah-Hou, dit le Lancier, Ziri l'étourneau sauva la vie.



LES NIDS DE BUSES

LI NIS DE RÙSSIO

Coume, en ramant, passavo bas, just sus la Palun de l'Espitau, pèr ana beca de meissounenco dins li claus d'engano de Caban, lou Courli ausiguè uno voues grèvo que se lagnavo.

— Me lis auran rauba, o, me lis auran rauba, tourna-mai, mi bèus enfant! De pichot, que soun bè neïssènt, jour pèr jour s'afermissié e que coumençavon de carga si plumo! Me lis auran chapla, quete espetacle!

Ero Mouah lou galejoun que, dins l'entre-mesclun di sagno, davans soun nis cura, plouravo ansin.

— E quau lis a rauba? demandè, tant-lèu en s'arresant, lou Courli em'uno voues pietadouso.

— E quau voulès que fugue, franc di Rússia? respoudeguè Mouah emé l'aisse d'un que, fugue pèr bèn, se vèi destourna de sa grevanço. Que reboulimen de vido! Ai, qu'es marrit de nisa ras, ansin, d'aquéli saunaire!

— E vous, pèr de-que ié nisas? faguè, bartavèu, lou Courli.

— Pèr de-que ié nise, respoudeguè Mouah, pèr de-que ié nise? Pèr de-que la palun, pèr bon dre, es nostro e, lou mai, o, lou mai, que nosto lèi lou coumando. La

Comme il passait bas à tire-d'aile, juste au-dessus du Marais de l'Hôpital pour aller manger des colimaçons d'été dans les salicornes de Caban, le Courlis entendit une voix rauque qui se lamentait.

— Ils me les auront volés, oui, ils me les auront volés cette fois encore, mes beaux enfants! Des petits dont le bec tendre s'affermissait tous les jours et dont commençaient à pointer les plumes! Ils me les auront dévorés, quelle infamie!

C'était Mouah le héron, qui, du milieu des grands roseaux emmêlés, pleurait ainsi devant son nid vide.

— Et qui vous les a pris? demanda, en s'arrêtant aussitôt, le Courlis, d'une voix compatissante.

— Et qui voulez-vous que ce soit, sinon les Buses? répondit Mouah avec l'aigreur de ceux que, même amicalement, on importune au milieu d'un affreux chagrin. Ah, comme notre vie est dure! Ah, que c'est malheureux de nicher à côté de tels assassins!

— Et pourquoi y nichez-vous donc? demanda étourdiment le Courlis.

— Pourquoi j'y niche, répondit Mouah, pourquoi j'y niche? Mais, parce que le marais, en bonne justice, nous appartient et surtout, et avant tout, parce que

seguissen, nautre, nosto lèi. Tóuti podon pas dire ansin.

— Es pèr iéu que mandas aquelo? demandè lou Courli un pau mouquet. Pamens, vous lou poudès crèire...

— Noun, es pas pèr vous, istas siau. E pièi vous demande, de-bon, de-qu'acò me poudrié enchaure? Es pas pèr vous; mai pèr aquélis arsouio, aquéli voulur de tiro-sang, qu'entre me saupre escarta, m'an leva mi bèu pichot!

Aqui, dins soun ploura, lou paure Mouah ranfourcè e lou Courli, en pas se sentènt de l'assoula, calè pèr res-peta soun malur. Mai, tau coume un qu'en-dedins d'éu, de fres, vèn d'èstre bourroula pèr un gros cop de malastre, lou Mouah, tant lèu, d'esperèu, se boutè mai à gença.

— Es pas juste, de-bon, noun, acò es pas juste! E moute èro, soun dre, vous lou demande, franc d'aquéu di falibustié, di manjo-innocènt e di bregand, pèr qu'aquelo rapino se venguèsse ansin planta dins lou nostre? A pas, pièi, toujours vira d'aquéu biais; èro nostro, la palun, rèn que nostro. Ié passavian proun, à noste entour, qu'àuqui canard e qu'àuqui sarcello : es de meno, acò, forço manso e sis idu, dirai, vous fan coun-gousta. Mai dempièi que lou mounde es esta mounde e que i a de palun dins la Camargo emé de sagnas pèr ié nisa, aquesto revenié à nosto nacioun emai en res autre. E acò se menè ansin, fin qu'au jour...

notre loi l'ordonne. Nous l'observons notre loi, nous autres. Tout le monde ne peut pas en dire autant.

— C'est pour moi que vous insinuez cela? demanda le Courlis un peu piqué. Cependant, je vous assure...

— Non, ce n'est pas pour vous, soyez donc tranquille. Et, je me demande, d'ailleurs, véritablement, ce que cela pourrait bien me faire. Ce n'est pas pour vous; mais pour ces voyous, ces voleurs, ces buveurs de sang qui ont profité de mon absence et m'ont enlevé mes beaux petits!

Ici, les pleurs du pauvre Mouah redoublèrent et le Courlis, impuissant à le consoler, se tut pour respecter sa douleur. Mais comme il arrive à ceux dont l'être tout entier se trouve ébranlé par le choc récent d'une grande perte, le Mouah, aussitôt, de lui-même se reprit à se lamenter.

— Ce n'est pas juste, véritablement, ce n'est pas juste! Et de quel droit, je vous le demande, sinon du droit des écumeurs, des mangeurs d'enfants et des bandits, ces rapaces sont-ils venus s'implanter dans notre domaine? Car il n'en a pas été toujours ainsi; le marais était à nous, rien qu'à nous. Nous y tolérions bien, à nos côtés, quelques canards et quelques sarcelles : c'est une population inoffensive et leurs œufs, d'ailleurs, ont un goût exquis. Mais depuis que le monde est monde et qu'il y a des marais dans la Camargue avec de grands roseaux où l'on peut nicher, celui-ci appartenait à notre tribu et à personne autre. Et cela dura jusqu'au jour...

— *Fin qu'au jour?... questiounè, barjacaire, lou Courli.*

— *Mai noun, vai, en fin de comte, lou Mouah rebequè, vau pas la peno que vous debane aquéu conte. Vous farié ni fre ni caud. E pièi, dins un malur ansin, ai proun soucit pèr rèn mai pensa : ai! mi bèu pichot, mi bèu pichot!*

— *E, m'escusarès, coume vai que sa maire èro pas aqui pèr lis apara, dóu tèms que vòstis afaire vous tenien deforo?*

— *Vai, diguè, que mai assourni, lou Galejoun, vai qu'aquéli pàuris enfant tant-lèu nascu, la maire, tambèn, a passa pèr orto. Siéu quàsi segur qu'aquéli Rüssio pudènto l'auran encapado au nis emai estrifado. Pièi, an espera à soun aise, — fai escor! — que li pichot fuguèsson proun fa e gaiard à sa counvenènço. Quéti crime bas! Que devourimen de-longo. Es que, sènte proun qu'un moumen o l'autre, iéu tambèn, ié passarai.*

— *Ansin disias, ié revenguè lou Courli en oublidant si meïssounenco, — qu'es un aucèu curious e destimbourla e lou sanclame dóu jour, se saup, lou passo en coursejant soun oumbrino, — ansin disias que la palun, rèn qu'à vautre, antan, Mouah, vous revenié e qu'ansin se menè fin qu'au jour...*

— *De bon; se menè ansin fin qu'au jour de maladi-cioun que s'encaperian embanasta e vendu pèr lou traitige entrigous d'un dis enemi de ma noblo meno.*

Cregnènço, un cop mai, de roumpre lou fiéu, lou Courli

— Jusqu'au jour?... demanda assez indiscretement le Courlis.

— Mais non, en somme, répondit le Mouah, ce n'est pas la peine que je vous confie cette histoire. Elle ne vous intéresserait pas. Et puis, dans un tel malheur, j'ai bien trop de chagrin pour penser à autre chose : ah ! mes beaux petits, mes beaux petits !

— Et, pardonnez-moi, comment leur mère n'était-elle pas là pour les défendre, tandis que vos affaires vous retenaient au dehors ?

— C'est, dit le Héron d'une voix plus sombre, que depuis la naissance des pauvres enfants, leur mère, elle-même, a disparu. Je suis à peu près certain que ces Buses infâmes l'auront surprise à son nid et dévorée. Et, ensuite, elles ont attendu avec une affreuse patience que les petits soient assez grands et se trouvent à leur convenance. Quels ignobles crimes ! Quelle perpétuelle angoisse ! Car je sens bien qu'un moment ou l'autre, moi aussi, j'y passerai.

— Alors vous disiez, insista le Courlis oubliant ses colimaçons, — car c'est un oiseau curieux et écervelé, qui passe, comme on sait, la journée entière à courir après son ombre, — vous disiez donc que le marais, à vous seuls, Mouah, autrefois appartenait et qu'il en fut ainsi jusqu'au jour...

— Véritablement ; il en fut ainsi jusqu'au jour maudit où nous nous trouvâmes trahis et livrés par les perfides machinations d'un ennemi de ma noble race.

Craignant de rompre une fois encore le fil de l'his-

diguè rên e tant soulamen, pèr respèt, afeciouna, n'aguè proun de branda la tèsto.

— O, d'un enemi, seguiguè lou Galejoun e, lou mai, d'un enemi mingouloun e bas : la Granouio.

— La Granouio!

— Tau que vous lou dise, afourtiguè, encagna, lou Galejoun. Sèmblo, quasimen, pas de crèire e, pamens, es tau. Avenguè i a proun tèms, segur, e vuei encaro n'en pourten, n'en pourtaren belèu de-longo, la cargo que nous aclapo. Adounc, dóu tèms que, soulet e sènso part, bailejavian la palun, un vèspre que i a, un di nostre s'encapè qu'aguè pas soupa. Belèu, pèr cassa, venié trop dins l'age? Belèu se sentié amalauti o maca? Tant lou creiriéu que, d'aquelo epoco, se saup, la casso èro pas tant auroujo e aboundavo mai qu'à l'ouro d'aro. Coume que n'en vague, lou jour demenissié, la niue, de pau à pau, s'acampavo e lou Galejoun en se sentènt lou vèntre cura, sentié tambèn s'esvali touto sa voio.

— Ha, venié, tant coume me countentarié la plus pauro casso; au mens pèr se pas jaire sènso avé tasta!

E, au moumen que disié eiçò, just davans si pèd, desvistè uno granouio. La Granouio, un pichot manja! Mai, emé la fam bataias gaire e, em' uno becado, lèu-lèu la groupè!

— Kékéké! Kékéké! me tuièsses pas! quilavo la Granouio que s'encapavo crouchetado, noun pèr lou

toire, le Courlis garda le silence et se contenta de hocher la tête d'un air déferent et pénétré.

— Oui, d'un ennemi, poursuivit le Héron et, qui plus est, d'un ennemi infime et ignoble : la Grenouille.

— La Grenouille!

— Comme je vous le dis, affirma le Héron avec véhémence. Voilà qui paraît presque incroyable et, cependant, c'est ainsi. Cela se passait il y a bien longtemps déjà et, aujourd'hui encore, nous en subissons, nous en subirons peut-être toujours, les cruelles et incalculables conséquences. Donc, à l'époque où seuls et sans partage, nous régnions sur le marais, un certain soir, l'un des nôtres se trouva n'avoir pas soupé. Se faisait-il trop vieux pour la chasse? Était-il malade ou blessé? Volontiers, j'incline à le croire, car, dans ce temps-là, c'est notoire, le gibier était moins farouche et plus abondant qu'aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, le jour baissait, la nuit s'avavançait peu à peu et le Héron, en se sentant l'estomac creux, sentait aussi s'en aller tout son courage.

— Ah! se disait-il, comme je me contenterais de la plus maigre des proies; au moins, pour ne pas me gêner sans avoir un peu mangé!

Et au moment où il se disait cela, justement, presque à ses pieds, il aperçut une grenouille. La Grenouille, un pauvre morceau! Mais la faim ne calcule pas et, d'un coup de bec, précipitamment, il s'en saisit.

— Kékéké! Kékéké! ne me tue pas! criait la Grenouille qui s'était trouvée pincée, non par le milieu du

mitan, coume èro lou plan dóu Galejoun, — qu'encaro vau mai clava part pèr part, — mai just agantado pèr un pèd e qu'arpatejavo, espavourdido, à la pouncho d'aquéu becas. Kékéké! Galejoun, perdouno. Pèr toun vèntre de qu'es, uno granouio? Laisso-me enana, pèr gràci. Agues pieta. Se me bandisses, vai, perdras pas rèn. Te farai vèire de bèllis escarpo grasseto que baton mounte iéu sabe e, tu soulet li pescaras e li tastaras a toun idèio!

Faudrié pas èstre Galejoun, o jamai avé cassa, pèr pas saupre quant vau lou proumetre d'uno granouio quand l'avès à pouncho de bè e que se vèi à mand d'èstre engoulido. La luno jouvo que banejo sus l'estang o lou cop de flamen que viro entre nivo, tant, d'aquéu moumen, pèr vous pica à l'amo, vous li proumetrié; mai un cop que l'aurès bandido, sara just e just, e nimai ni mens, qu'uno granouio à la vèlo. Lou vièi Galejoun lou sabié proun e, mai que dins soun idèio ié faguèsse gau de tasta quauco bello escarpo grasseto, èro pas proun nèsci pèr lacha e, tout au contro, retenié tant que poudié, en s'entrigant, pèr l'engouli, de la faire veni au rode. L'aguè quichado trop fort, o l'autro, en se vesènt perdudo, desvariado, se lancè de tout soun vanc? Res lou pòu dire. Lou tout es qu'au meme moumen, quauco-rèn, subran, s'ausiguè peta e, dóu tèms que lou Galejoun restavo planta coume un sause, emé, dins lou bè, uno cambo de granouio que fringouïavo, elo, en picant dins la palun, plòu! cabussè e s'esvaliguè de davans sa visto.

— Uno granouio, es pas gaire, remièutejè, despichous,

corps, comme le Héron aurait dû faire, — encore est-il préférable d'embrocher la proie de part en part, — mais juste saisie par une patte et qui gigotait, épouvantée, à la pointe du robuste bec. Kékéké! Héron, épargne-moi. Pour ta faim, qu'est une grenouille? Laisse-moi aller, je t'en prie. Sois généreux. Si tu me délivres, tu n'y perdras rien. Je te ferai voir de belles carpes bien grasses qui s'abritent dans un endroit que je sais et tu pourras, toi seul, les pêcher et les savourer tout à ton aise!

Il faudrait n'être pas héron, ou n'avoir jamais chassé, pour ignorer ce que valent les promesses d'une grenouille qu'on tient au bout de son bec et qui se voit sur le point d'être croquée. La lune nouvelle qui monte derrière l'étang, ou le vol de flamants qui passe dans les nuages, à ce moment-là, aussi bien, pour vous attendrir le cœur, elle vous les promettrait; mais lorsque vous l'aurez lâchée, ce sera sans erreur, ni plus ni moins, juste une grenouille de fichue. Le vieux Héron n'en pouvait douter et, tout tenté qu'il fût, cependant, à l'idée de savourer quelque belle carpe grasse, il n'avait aucunement l'imprudence de céder, retenant la Grenouille, au contraire, tant qu'il pouvait et tâchant, pour l'avalier, de lui faire prendre une position plus favorable. Serra-t-il trop vivement ou l'autre, se sentant perdue, fit-elle un effort plus désespéré? Nul ne peut le dire. Mais toujours est-il que, dans le même instant, quelque chose, tout à coup, vint à casser et, tandis que le Héron restait planté là, stupide, avec, au bec, une patte de grenouille qui bougeait encore, la fugitive

lou Galejoun, mai uno cambo de granouio, es quasi pas rên.

E, tristas, empassè aquesto brenigo. Fuguè bèn fourça de n'en proun avé pèr sa soupado. Soun mal-adouba i ameritavo pas mai. Devié coumprendre après, pièi, à-n-éu em' à touto nosto meno, quant, de-bon, nous n'en coustarié.

La Granouio, adounc, avié cabussa, countènto de sauva la pèu, mai gounflo dóu verin e devourido d'uno envejo folo de se revenja, que sa cambo derrabado la fasié proun rebouli, — tant, dison, que ié rebuto, — emai se sentié endecado de-pertout. Fin qu'au jour d'après, touto la niue, se tenguè dins l'aigo en plen pèr un pau se reveni. E, lou jour d'après, lèu lèu, s'agandiguè, chin-chan, au nis de la Serp que lou traou, d'acatoun, badavo, elo lou sabié, au mitan d'uno grosso mato de jounc, long d'un carreiroun de vaco, darrié lou bouvau de l'Estournèu. Mai estènt que li serp soun glouto de la Granouio, aquesto, pèr en-cas, se tenguè just quihado sus lou levadoun de la roubino e, d'aquí, se boutè, pièi, à souna :

— Hòu! Lou Boufaire!

Lou Boufaire es un faus-noun que li bèstio an mes à la Serp, sufis qu'entre que bisco, arrèsto pas de boufa.

La Serp s'avancè à la chut-chut, sourtiguè soun nas pounchu entre lou jouncas e, tant-lèu nifla lou frescun de la Granouio, se boutè à lengueja.

— Quau me sono?

retombant dans le marais, plouf! plongea et disparut à sa vue.

— Une grenouille, c'est peu de chose, murmura le Héron désappointé, mais une patte de grenouille, ce n'est presque rien du tout.

Et, tristement, il avala cette bribe. Force lui fut de s'en contenter, ce soir-là. C'est tout ce que méritait sa maladresse. Il devait apprendre plus tard ce qu'aux siens, comme à lui-même, elle allait coûter en réalité.

La Grenouille, donc, avait plongé, contente d'avoir la vie sauve, mais gonflée de fureur et ivre d'un immense désir de se venger, car sa patte arrachée la faisait souffrir cruellement, — on dit bien que ça leur repousse, — et elle se sentait meurtrie par tout le reste du corps. Jusqu'au lendemain, toute la nuit, elle resta plongée dans l'eau pour se délasser un peu. Et, dès le lendemain, elle se rendit, en clopinant, à la demeure du Serpent, dont la porte secrète venait s'ouvrir, elle le savait, au milieu d'une grosse touffe de joncs, plantée, sur le bord d'une piste à vaches, tout près du corral de l'Étourneau. Mais, comme les serpents sont très friands de grenouilles, celle-ci se tint prudemment campée au bord du talus de la roubine et, de ce poste se prit à hêler :

— Ho! Le Souffleur!

Le Souffleur est un surnom que les animaux donnent au Serpent, parce qu'il ne cesse de souffler, dès qu'on le met en colère.

Le Serpent parut sans aucun bruit, passa son nez pointu entre les tiges des joncs et, dès qu'il sentit

— Es iéu, la Granouio. Mai arrèsto-te de lengueja e me claves pas ti iue dessus em'un èr de me voulé pivela. Vène pèr te rèndre un gros service. D'eiçò se vos proufi-cha, me fau faire, sèns bataia, lou sant sarramen di Serp, jura que me manjaras pas, que me bandiras pas à ti pichot, que me rebalaras pas dins toun trau e iéu, franc d'acò, cabusse tout d'un tèms dins la roubino, te dirai pas ço que sabe e, souleto, tu n'en patiras.

— Bèn, ié diguè la Serp, lurado e sournarudo coume se saup, proumié, fai-mè provo de quauco-rèn, qu'eici vènes pas pèr me vendre o me jouga quauque pède-de-porc.

— Espincho, n'ai rèñ qu'uno cambo, diguè la Granouio, l'autro es dins lou vèntre d'un galejoun. Vène, pèr me revenja, t'ensigna lou biais de quicha touto aquelo nacioun di Mouah qu'escarnisson de-longo ta raço e de ié vira contro, pèr grosso part, la guerro encagnado que te fan li Rússia. Mai, fau que jures.

Estènt, qu'antan, uno russio i avié fa peta soun ome e que, tourna-mai, li galejoun i avien estrassa en plen uno nisado, la Serp faguè soun sant sarramen e la Granouio s'avancè, que jamai s'es agu vist qu'un animau ague renega lou sarramen de sa meno.

— Lou necite, la Granouio à la Serp diguè, es qu'arresounes la Rússia.

— Que iéu l'arresoune? Mai galejes; elo me voudra manja.

— Bèn, te pararas em,élo, comme iéu me siéu parado emé tu. As pas besoun, pamens, que te n'aprenгон.

l'odeur fraîche de la Grenouille, se mit à faire, aussitôt, aller sa langue.

— Qui m'appelle?

— C'est moi, la Grenouille! Mais cesse de faire aller ta langue et ne me fixe pas des yeux avec l'intention de me fasciner. Je viens pour te rendre un grand service. Si tu veux en profiter, il faut me faire, sans hésiter, le serment sacré des Serpents, jurer que tu ne me mangeras pas, que tu ne me donneras pas à tes petits, que tu ne me traîneras pas dans ton repaire, faute de quoi, je saute sur-le-champ dans la roubine, je ne te dirai pas ce que je sais et c'est toi seul qui en pâtiras.

— Hé bien, dit le Serpent, sournois et rusé comme on sait de reste, prouve-moi d'abord par quelque chose que tu ne viens pas me trahir ou me jouer quelque tour de ta façon.

— Regarde, je n'ai qu'une jambe, dit la Grenouille, la gauche est dans l'estomac d'un héron. Je viens, pour me venger, te donner le moyen d'opprimer toute la tribu des Mouah qui décime ceux de ta race et de détourner en partie, sur eux, la guerre cruelle que te font les Buses. Mais jure.

Comme, autrefois, une buse avait mangé sa première femme et que, plus récemment, des hérons lui avaient détruit une nichée tout entière, le Serpent fit le serment sacré et la Grenouille s'approcha, car il est sans exemple qu'un animal ait violé le serment de son espèce.

— Ce qu'il faut, dit la Grenouille au Serpent, c'est que tu parles à la Buse.

Adounc, arresounaras la Rússia e ié diras : « Alin, dins la grand palun de l'Espitau, li Galejoun, à moulon, à nison; se ié regardon coume dins lou siéu e dison de-per-tout que, pèr sa lèi, ié revèn tout aquéu terriare. Vous vendrié pas à-comte, vautre, li Rússia, de vous ié tanca ras, à voste aise, dins lou sagnas, en dessus dis aigo e dis abime, mounte ges de cassaire vous pòu coucha e de ié nisa à vosto idèio? Sènsou fourça, trouvarias à vosto poutado uno biasso aboundouso e toujours lèsto. I a tambèn, lou sabe, dins la palun, proun canard emai proun sarcello. Mai me refigure, lou mai, qu'un bon galejounet bèn moufle e bèn gras, quand coumenço de carga si plumo, o pièi un pau plus tard, quand se sort dóu nis, grèu e desgaubia, mais tant-lèu gaiard coume un paire, fai pèr vautre un meïour manja qu'un marrit tros de serpatas o la car mourvelouso d'uno granouio. E aqui, pèr vous alassa, ges d'espero, ges de voulado nimai, de peno. Coume lou pescaire dins sa servo, aurias que de pesca dins voste galejounié. » Es acò que te fau dire à la Rússia e se ié dises bèn coume fau, la Rússia t'escoutara. E s'un cop, aquéu bon counsèu, elo lou pratico, en chasque galejoun chapla, nous fara gau en tóuti dous, qu'un de nòstis enemi i ague passa e, tant que la nacioun di Rússia se veira de galejoun davans e ié picara, i enchaure gaire, tu o ti gènt, de vous acassa.

La Granouio calè e sus lou cop, cabussè, plòul dins la roubino e, en ramant emé si tres cambo, lèu-lèu, agantè mai la palun.

— Que je lui parle? Tu plaisantes; mais elle voudra me manger.

— Hé bien, tu te garderas avec elle, comme je me suis, moi-même, gardée avec toi. Tu n'as pas besoin, pourtant, qu'on t'enseigne la prudence! Donc, tu parleras à la Buse et tu lui diras : « Là-bas, dans le grand marais de l'Hôpital, les Hérons nichent par centaines; ils se considèrent comme chez eux et proclament que, de par leur loi, ce territoire, exclusivement, leur appartient. N'auriez-vous pas avantage, vous les Buses, à vous installer tout près d'eux, bien tranquilles, dans le fourré de roseaux, au-dessus des eaux et des vases molles où aucun chasseur ne peut vous atteindre et y faire vos nids à votre guise? Sans effort aucun, vous trouveriez sur place une proie abondante et toujours prête. Il y a, je le sais, dans le marais, pas mal de canards et de sarcelles. Mais j'imagine, surtout, qu'un bon petit héron bien tendre et bien gras, lorsqu'il commence à prendre ses plumes ou, un peu plus tard, quand il sort du nid, pesant et pataud, mais déjà formé comme père et mère, constitue pour vous un meilleur morceau qu'un mauvais tronçon de serpent ou la chair gluante d'une grenouille. Et là, pas d'affût lassant, pas de vol, pas de fatigue. Comme le pêcheur dans son vivier, vous n'auriez qu'à pêcher dans cette réserve ». Voilà ce qu'il faut dire à la Buse et, si tu le dis bien, la Buse t'écouterà. Et quand elle aura mis ce bon conseil en pratique, à chaque héron dévoré, nous pourrons nous réjouir qu'un de nos ennemis communs ait péri et tant que la tribu des Buses aura des hérons à déguster

A coumta d'aqui, la Serp se braquè, tóuti li jour, sus sa porto, en nasejant, pèr teni d'à-ment l'en-bas e l'amount entre li jounc de la mato. E, un bèu matin, en vesènt, bèn de liuen, veni la Rùssio que roudejavo en l'èr en radant e rebalavo pèr sòu soun oumbrasso, s'alounguè davans la mato e se tenguè aqui bèn estirado au sou-lèu.

Quand ié venguè passa en dessus : « Tè, uno serp, » diguè la Rùssio. E se bandiguè, l'agantè emé sis arpo e la carrejè pèr la manja à la cimo d'uno gacholo.

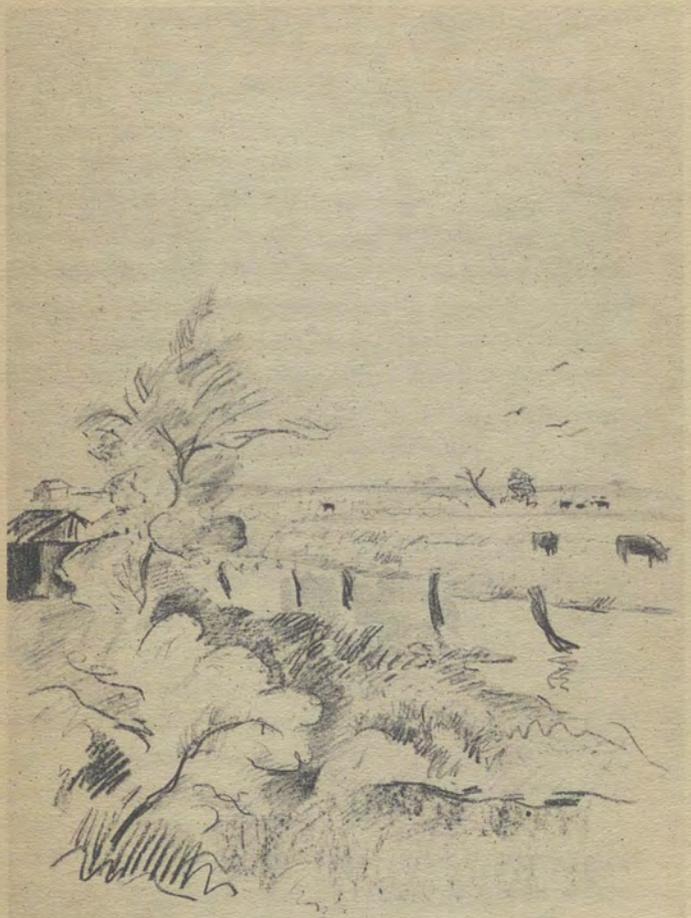
Mai la Serp avié soun idèio. Sènso se boulega o se fringouia pèr se desfaire, s'èro leissado auboura en fasènt co morto, la tèsto en bas, emai, de-pertout, flaco e pecouletto. Entre se pausa sus l'aubre, en vesènt eiçò, la Rùssio diguè :

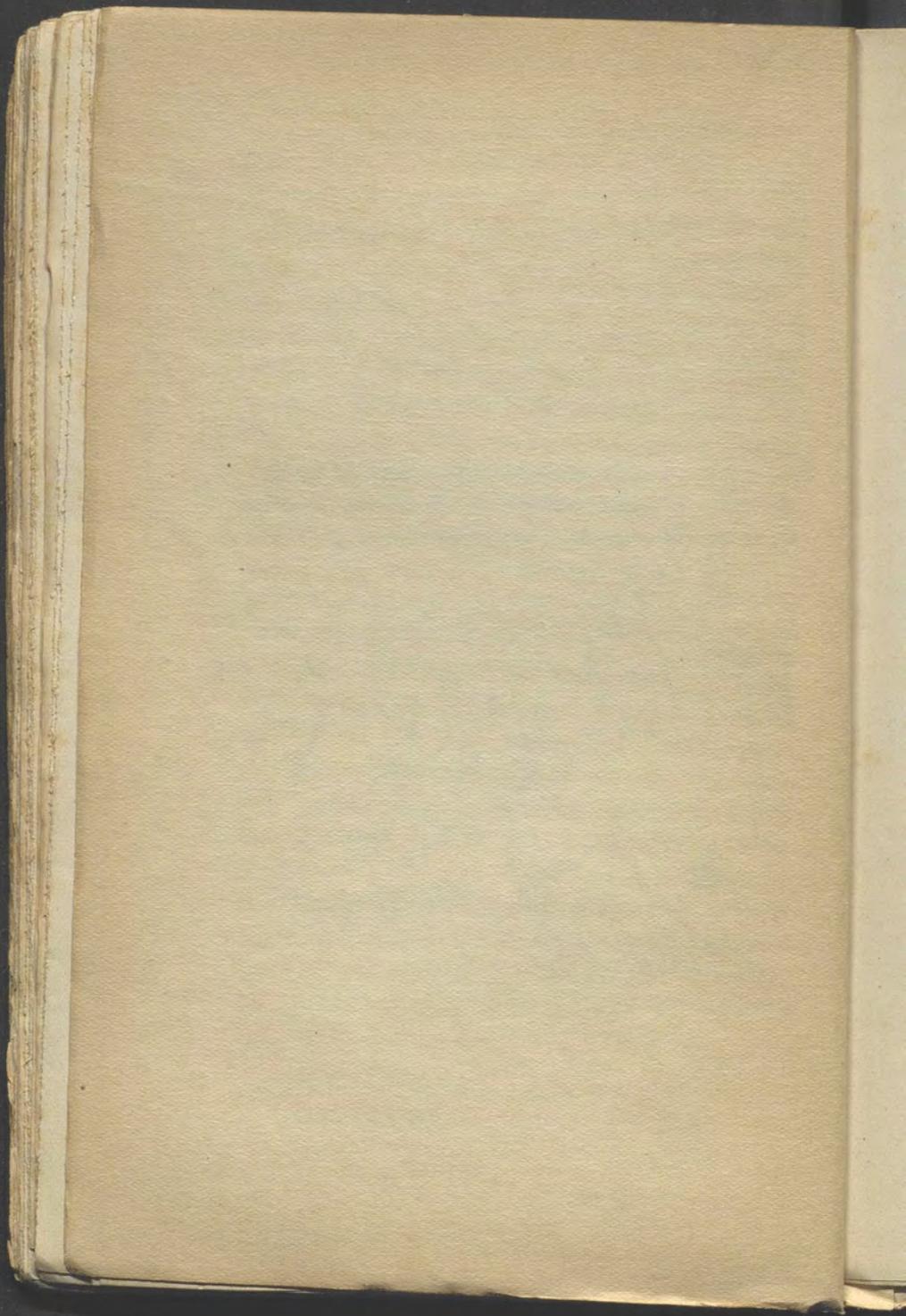
— Crese qu'aurai fa uno pauro casso. Segur qu'aquele serp es morto. Emai, tant dirias qu'a uno óudour. Faudrié bèn avé de fam pèr se groupa à-n-aquele carougnado.

E bandiguè mai la Serp. Mai aquesto se leissè esquiha lèu-lèu tout de-long de l'aubre e s'enfusè vitamen dins uno traucarié de lapin, qu'au pèd ié badavo. Quand se coumprenguè en terro sauvo, sourtiguè lou mourre e sounè à plen de voues :

— Hòu, la Rùssio!

— Quau me sono?





sur place, elle ne se souciera guère, toi ou les tiens, de vous pourchasser.

La Grenouille se tut et, au même instant, elle sauta, plouf! dans la roubine et, en ramant avec ses trois pattes, regagna bien vite le marais.

A partir de là, le Serpent se tint tous les jours sur sa porte, le nez droit, surveillant la plaine et le ciel, entre les tiges des joncs. Et, un beau matin, voyant, de très loin, venir la Buse qui rôdait en l'air et planait, en laissant traîner sur le sol son ombre lourde, il s'étendit devant la touffe et resta bien immobile au soleil.

Quand elle passa au-dessus : « Tiens, un serpent », dit la Buse. Et elle s'abattit, le saisit dans ses griffes et l'emporta pour le manger, au sommet d'une gachole.

Mais le Serpent avait son idée. Sans s'agiter, sans se tortiller pour se défendre, il s'était laissé enlever, la queue molle, la tête en bas, avec tout son corps inerte et flasque. Aussitôt qu'elle fut sur l'arbre, en voyant cela, la Buse dit :

— Je crois que j'ai fait une triste chasse. Pour sûr, ce serpent est déjà mort. On dirait, même, qu'il sent un peu. Il faudrait avoir bien faim pour s'attaquer à cette charogne.

Et elle lâcha le Serpent. Mais celui-ci se laissa glisser vivement tout le long de l'arbre et se faufila bien vite dans un terrier de lapin qui s'ouvrait au pied. Quand il se sentit en sûreté, il sortit à demi la tête et héla le plus fort qu'il put :

— Ho, la Buse!

La Rùssio, en escarcaiant sis iue, beissavo lou bè e espinchavo pèr sòu, mai noun vesié rèn.

— Es iéu, la Serp! Cerquèsses plus de m'aganta mai pèr m'engouli. Vène pèr te rèndre un gros service. D'eiçò se vos prouficha, me fau faire, sèns bataia, lou sant sarramen di Rùssio, jura que me manjaras pas, que me dou-naras pas à ti pichot, que me carrejaras pas dins toun nis e iéu, franc d'acò, tant-lèu m'entrauque dins terro, te dirai pas ço que sabe e, souleto, n'en patiras.

— Bèn, diguè la Rùssio, finocho e precaucionado bèn mai que l'an vougue dire, bèn, fai-me provo de quauco-rèn que tu me vènes pas vèndre o jouga quauque pèd-de-porc.

— Ames la casso requisto? Ames li galejounet? Vène t'ensigna lou biais, sèns peno, de n'en manja à plen de mourre. Mai, fau que jures.

Estènt que la Rùssio estimavo forço la car di galejounet, faguè lou sant sarramen e la Serp se i avancè, que jamai s'es agu vist qu'un animau ague renega lou sarramen de sa meno.

— Aro, diguè, escouto bèn tout ço que te vole dire. Alin, dins la grand palun de l'Espitau, li Galejoun, à mouloun, ié nison; se ié regardon coume dins lou siéu e dison de-pertout que, pèr sa lèi, ié revèn tout aquéu ter-raire. Vous vendrié pas à-comte vautre, li Rùssio, de vous i ana tanca ras, à voste aise, dins lou sagnas, en-dessus dis aigo e dis abime, moute ges de cassaire vous pòu coucha e de ié nisa à vosto idèio? Sèns fourça, trou-

— Qui m'appelle?

La Buse baissait bien le bec en écarquillant les yeux et examinait le sol sous elle, mais n'apercevait rien.

— C'est moi, le Serpent! Ne cherche plus à me prendre et à m'avalier. Je viens pour te rendre un grand service. Si tu veux en profiter, il faut me faire, sans hésiter, le serment sacré des Buses, jurer que tu ne me mangeras pas, que tu ne me livreras pas à tes petits, que tu ne m'emporteras pas dans ton nid, faute de quoi je disparaîs sur-le-champ sous terre, je ne te dirai pas ce que je sais et c'est toi seule qui en pâtiras.

— Hé bien, dit la Buse, méfiante et fine bien plus qu'on n'en fait courir le bruit, hé bien, prouve-moi d'abord par quelque chose que tu ne viens pas me trahir ou me jouer quelque vilain tour de ta façon.

— Aimes-tu le gibier de choix? Aimes-tu les jeunes hérons? Je viens te fournir le moyen, sans rien exiger en échange et sans nulle peine pour toi, d'en manger tant que tu voudras. Mais jure.

Comme la Buse appréciait beaucoup la chair des petits hérons, elle fit le serment sacré et le Serpent s'approcha, car il est sans exemple qu'un animal ait violé le serment de son espèce.

— Maintenant, dit-il, écoute bien tout ce que je vais te dire. Là-bas, dans le grand marais de l'Hôpital, les Hérons nichent par centaines; ils se considèrent comme chez eux et proclament que, de par leur loi, ce territoire, exclusivement, leur appartient. N'auriez-vous pas avantage, vous, les Buses, à vous installer tout près d'eux, bien tranquilles, dans le fourré de

varias, à vosto poutado, uno biasso aboundouso e toujours lèsto. I a, tambèn, lou sabe, dins la palun, proun canard emai proun sarcello. Mai me refigure, lou mai, qu'un bon galejounet bèn moufle e bèn gras, quand coumènço de carga si plumo, o pièi un pau plus tard, quand se sort d'ou nis, grèu e desgaubia, mai deja gaiard coume un paire, fai, pèr vautre, un meiour manja qu'un marrit tros de serpatas o la car mourvelouso d'uno granouio. E aqui, pèr vous alassa, ges d'espero, ges de voulado e, nimai, de peno. Coume lou pescaire dins sa servo, aurias que de pesca dins voste galejounié.

E la Serp s'enanè e, pfui! s'enfusè mai dins la mato.

Aquéu plan carnassié, ai las, aduguè lèu tout lou mau qu'avié d'adurre. D'à-cha-pau, plan-plan, à la chut-chut, li Rússia s'espandiguèron dins la palun. De-per-tout, à soun aise, s'establiguèron.

En partènt, fau dire, res de nautre se n'aviserian. Segur, d'aquelo epoco, qu'auquís iou e qu'auqui pichot, tant s'esvalissien pèr mistèri. Segur qu'en pleno palun se vesié, mai souvènt qu'antan, pica quaucuno d'aquèlis orri bestiasso. Mai jamai s'erian flata que res nous agarriguèsse e pièi, de causo ansin, de-longo, mai o mens se n'èro vist. Esglaria coumprenguerian noste mau que lou jour moute un di nostre, en adusènt lou manja de sa nisado, s'embrounquè, bè contro bè, à-n-un d'aquéli moustras, agrouva tambèn sus sis iou. Coume faire pèr contro-ista, pèr s'apara?

roseaux, au-dessus des eaux et des vases molles où aucun chasseur ne peut vous atteindre et y faire vos nids à votre guise? Sans effort aucun, vous trouveriez sur place une proie abondante et toujours prête. Il y a, je le sais, dans le marais, pas mal de canards et de sarcelles. Mais j'imagine, surtout, qu'un bon petit héron bien tendre et bien gras, lorsqu'il commence à prendre ses plumes ou, un peu plus tard, quand il sort du nid, pesant et pataud, mais déjà formé comme père et mère, constitue pour vous un meilleur morceau qu'un mauvais tronçon de serpent ou la chair gluante d'une grenouille. Et là, pas d'affût lassant, pas de vol, pas de fatigue. Comme le pêcheur dans son vivier, vous n'auriez qu'à pêcher dans cette réserve.

Et le Serpent s'en alla et, pfuit! il se faufila dans sa touffe.

Ce plan sanguinaire, hélas, produisit bientôt les conséquences qu'il devait produire. Peu à peu, sournoisement, sans bruit, les Buses envahirent le marais. Ça et là, tranquilles, elles s'installèrent.

Au début, il faut bien le dire, nul de nous ne s'en aperçut. Sans doute, dès cette époque, quelques-uns de nos petits ou de nos œufs, mystérieusement, disparaissaient. Sans doute, au milieu du marais, voyait-on, plus fréquemment que jadis, s'abattre quelque une de ces abominables bêtes. Mais nous n'avions jamais prétendu être à l'abri de toute violence et des faits semblables, de tout temps, plus ou moins, s'étaient produits. Nous ne comprîmes la vérité dans toute son

Coume faire, pèr foro-bandi d'acabaire ansin? De tant de plan que s'adoubèron, se n'en veguè ges de poussible. S'ana planta outro part? Mai, monte? Rèn aurié empacha li Rùssio de nous segui pèr nous secuta e pièi, erian mantengu pèr nosto lèi. De pau à pau, se fauguè soumettre. Sèns n'èstre counsènt, segur, supourterian, fourça, uno pouscioun malastrouso que se fai, jour pèr jour plus marrido, que, bèn abrigado dins lou nostre, arribado emé nòsti car, de-que sier? li Rùssio crèisson. Sian, aro, escarni. Fasèn d'iòu, abarissen de pichot, lou mai, pèr quau? pèr li Rùssio que lis estrifon. Dóu verin d'uno granouio pardo, dóu traitun d'uno laido serp, la libro nacioun di Mouah se vèi quichado, se vèi soumesso au trin lou mai bas e lou mai catiéu que i ague, a vira l'esclau e, dirias, lou troupèu d'aquelo orro rapinaio.

— En fin de comte, diguè lou Courli qu'avié escouta aquest raconte, forço mai atenciouna qu'à soun biaï, en fin de comte, vòsti secutaire renjèron soun plan em'uno routino, uno couquinarié qu'es pas de dire. La Granouio, elo, s'es revenjado, la Serp s'es enrigado de faire entrebatre si dous enemi...

— E nautre sian soulet pagaire! partiguè lou Mouah en se desgounflant. Mi pichot!... Mi pàuri pichot!...

— E, li Canard emé li Sarcello, dins acò, coume n'a vira?

— Bèn, li Canard, — que, coume vous disiéu, sis iòu vous fan coungousta e que si pichot, entre espeli, semblo que vous foundon à la bouco — li Rùssio, tambèn,

épouvante que le jour où, l'un des nôtres rapportant le repas de sa famille, se trompa de nid et se trouva bec à bec avec un de ces monstres accroupi lui-même sur ses œufs. Comment résister, comment nous défendre? Comment expulser un pareil envahisseur? Tous les projets proposés furent reconnus irréalisables. Aller s'installer ailleurs? Mais où? Rien n'eût empêché nos persécuteurs de nous suivre et puis, nous étions tenus par notre loi. Peu à peu, nous nous résignâmes. Sans l'accepter, certes, nous subîmes par force une situation cruelle qui empire de jour en jour car, installées en sécurité dans notre bien, nourries de nos dépouilles, il ne faut pas le dissimuler, les Buses augmentent en nombre. Nous sommes, maintenant, décimés. Nous pondons, nous élevons nos petits, le plus souvent, pour qui? pour les Buses qui les dévorent. Par la rancune d'une grenouille boiteuse, par la perfidie d'un misérable serpent, la libre tribu des Mouah se voit asservie, se voit soumise aux conditions les plus humiliantes et les plus dures, est devenue l'esclave et comme le troupeau de ces ignobles rapaces.

— En somme, dit le Courlis qui avait écouté cette histoire avec une attention soutenue dont il fait rarement preuve, en somme, le plan de vos ennemis fut tramé avec une bien scélérates et bien profonde habileté. La Grenouille, elle, s'est trouvée vengée, le Serpent a réussi à mettre ses deux ennemis aux prises...

— Et nous restons les seules victimes! éclata le Mouah en sanglotant. Mes petits!... Mes pauvres petits!...

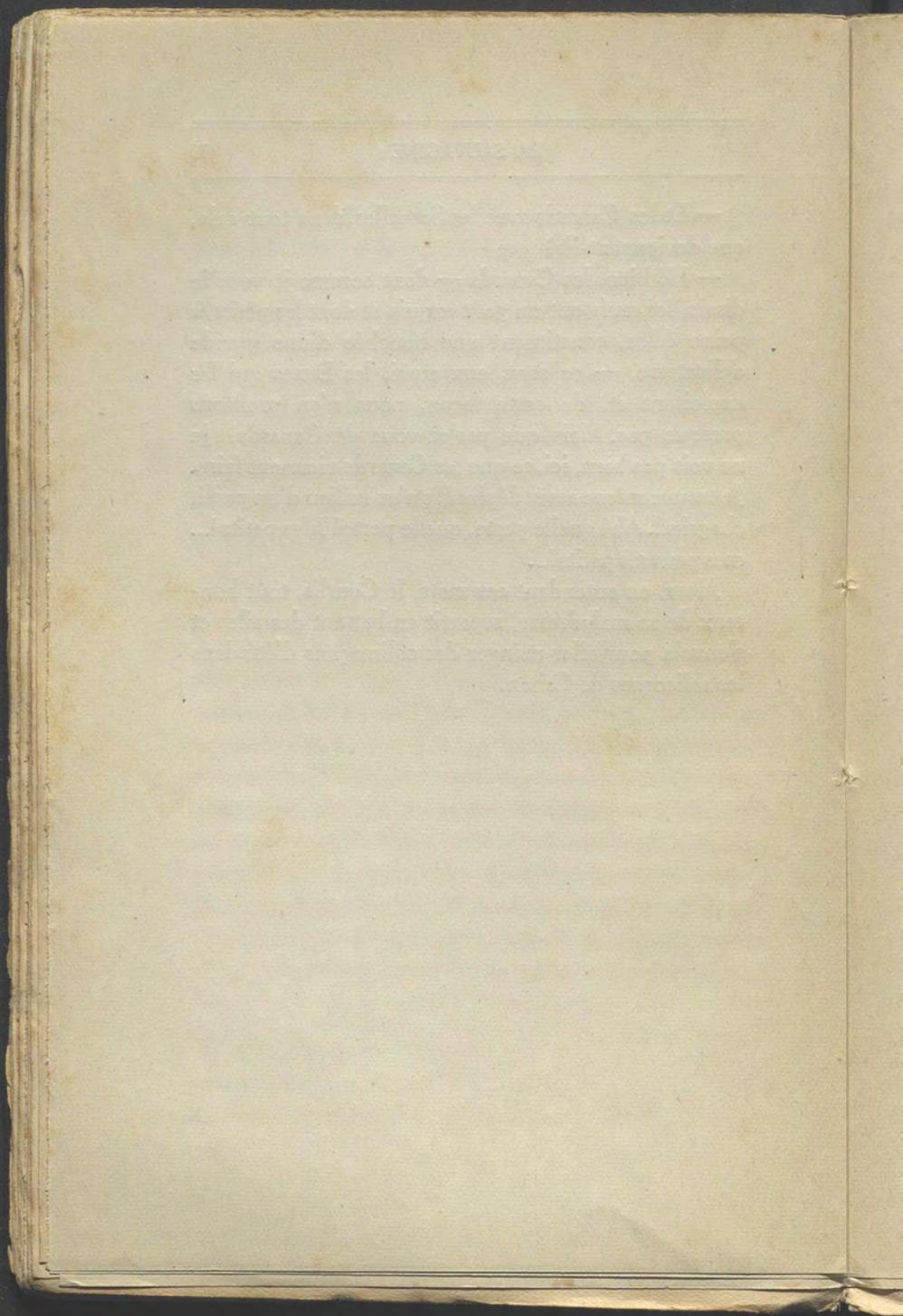
n'en fan si freto e, d'aquéu biaís, quasimen n'en jouissen pas. Mai de-que parlas di Canard? Vese pas bèn, eici de-que li Canard ié vènon faire. Emai sèmblo proun descounvenènt qu'au mitan d'un malur parié... Ai! que mau-parado! Mi pichot!... Mi pàuri pichot!...

Alors, en ausènt acò d'aquí, lou Couvli, vergounous d'avé manca, s'aubourè en ramant e s'envoulè pèr ana beca de meissounenco dins li claus d'engano de Caban.

— Et les Canards avec les Sarcelles, dans tout cela, que deviennent-ils?

— Hé bien, les Canards — dont, comme je vous le disais, les œufs ont un goût exquis et dont les petits, à peine éclos, constituent une bouchée d'une grande délicatesse, — ce sont, eux aussi, les Buses qui les exploitent et, de cette façon, nous n'en profitons presque pas. Mais que parlez-vous de Canards? Je ne vois pas bien, ici, ce que les Canards viennent faire. Je trouve même assez déplacé, qu'au milieu d'un pareil chagrin... Ah! quelle perte, quelle perte! Mes petits!... mes pauvres petits!...

Alors, en entendant ces mots, le Courlis, tout honteux de sa maladresse, repartit en battant des ailes et s'envola pour aller manger des colimaçons d'été dans les salicornes de Caban.



LE SECRET DES ANGUILLES

—

LOU SECRÈT DIS ANGUIELO ()*

Soun bon noum èro Kélélé, mai li cavalié i avien mes l'American. Ero un animau dis ahissable.

Uno colo de cow-boy, en se fasènt vèire i païs d'enforo, l'avien adu, poulin, en Anglo-Terro e, d'alín, en quicon mai; e pièi, li chivau que soubravon de la tournado s'èron plaça, pèr feni, alentour dóu Mas-Tibert, en soute d'Arle e, d'à-cha-pau, tèsto pèr tèsto, lis avien chabi dins l'encountrado.

Kélélé, pèr un bèn pichot pessu de sòu, s'èro mena sus la manado di Pouncho. Lis àutri chivau, rèn que de camargue, lou poudien pas vèire.

Brutau e sournaru, quand s'encapavo, — dins l'escur, lou mai, — à poutado d'uno autro bèstio, sabié, pèr pau que virèsse dóu siéu, i empega, sènso s'asarda, un bon cop de bato dins li costo, un bon cop de dènt sus lou coui o lou rougnoun. Mai d'acò, sus la manado, res noun pòu rèn dire : en chascun sa pèu, lou dre es lou dre.

Acabaire e glout, quouro, pèr païs, à-n-un rode mai amoureux o pas tant freta que lis autre, vesié batre un poulin o quauco bèstio mesquino, se despachavo de la

Son vrai nom était Kélélé, mais les cavaliers l'appelaient l'Américain. C'était une insupportable bête.

Une bande de cow-boys, venus s'exhiber à l'étranger, l'avaient amené, poulain, en Angleterre et, de là, encore ailleurs; et plus tard, les chevaux restants de la tournée avaient fini par être cantonnés dans les environs du Mas-Thibert, au sud d'Arles et, peu à peu, vendus en détail dans le pays.

Kélélé, pour très peu d'argent, avait été conduit sur la manade des Pointes. Les autres chevaux, tous camargues, le détestaient.

Sournois et brutal, quand il se trouvait, — dans l'obscurité, surtout, — à portée d'une autre bête, il savait, pour peu qu'il eût d'avantage, lui décocher, sans rien risquer, un bon coup de sabot entre les côtes, un bon coup de dents sur les reins ou le garrot. Mais, à cela, sur une manade, nul ne peut redire : chacun pour sa peau, le droit est le droit.

Profiteur et goulu, lorsqu'à travers pays, sur une place d'herbe plus savoureuse ou moins pelée que les autres il voyait brouter un poulain ou quelque animal plus faible que lui, il s'empressait de le poursuivre et

courseja e de la faire parti : mai, d'acò, sus la manado, res noun pòu rên dire.

Tout au contro, quouro, de tant liuen fuguêsse, vesié lou grignoun que fourbiavo de soun coustat, en fasènt souleia si dènt, emé lis auriho plegado, éu, capoun, se levavo de davans. Mai, d'acò, res noun pòu rên dire; lou dre es lou dre, en chascun sa pèu.

Es pas d'acò que, sus la manado, ahissien l'American. S'en tóuti, Kélélé venié en òdi, èro pèr soun aisse de naturo, la croio que s'èro acampa sus soun merite e un biaïs pudènt de mespresa de-longo tout ço que remarcavo sus lou païs.

Passa un long tèms de secaresso, s'un bon ruscle de chavano, que mai viólènt en avènt tarda, à la fin, crebavo, entanto que, pèr sansouiro, de-pertout, gisclavo, que lou tron retrounavo, que li poulinet, trempe coume li gàrri di roubino, espóussavon, desvaria, sis auriho e que l'aigo, i co di cavalo, rajavo coume uno font, se quauque chivau, gai de se senti l'esquino fresco, soulamen disié : « Lou bon pluejas! »

— Me fasès rire, eici, tè, emé vòsti pluejo, bramavo l'American. Au nostre, quand plòu, n'es pas quàuquut baïso que, plan-plan, se nègon; es de Vigueirat emé de Rose que davalon di mountagno, en carrejant d'aubre, d'oustau emé de troupèu. E tèn un pau mai d'uno ourado.

D'àutri cop, au gros de l'estiéu, un d'aquéli jour de grasihado que miejour fai espeta li sansouiro, esbèu li

de l'en chasser : mais, à cela, sur une manade, nul ne peut redire.

Par contre, lorsque même de loin, il apercevait l'éta-
lon, la mâchoire à l'air et les oreilles allongées sur la
crinière, dès qu'il le voyait obliquer de son côté, lâche-
ment il se mettait à l'abri. Mais à cela nul ne peut
redire, le droit est le droit, chacun pour sa peau.

Ce n'est pas cela que, dans la manade, on reprochait
à l'Américain. Ce qui rendait Kélélé odieux à tous,
c'était son aigreur de caractère, l'extraordinaire opi-
nion qu'il s'était formée de ses mérites et une façon
blessante de rabaisser continuellement ce qu'il obser-
vait dans le pays.

Après une longue sécheresse, une bonne pluie
d'orage, plus violente d'avoir hésité longtemps, à la fin
crevait-elle, tandis que la sansouire, de toute part,
ruisselait, que le tonnerre tonnait, que les poulains,
trempés comme des rats de roubine, secouaient, épou-
vantés, leurs oreilles et que l'eau, des queues des
cavales, coulait comme d'un robinet, si quelque cheval,
content de se sentir l'échine fraîche, simplement disait :
« La bonne pluie ! »

— Vous me faites rire, ici, avec votre pluie, s'écriait
l'Américain. Chez nous, quand il pleut, ce ne sont pas
quelques bas-fonds qui, paisiblement, s'inondent ; ce
sont des torrents, des fleuves qui descendent de la mon-
tagne, en emportant les arbres, les maisons, avec les
troupeaux. Et ça dure un peu plus d'une heure.

D'autres fois, au plein de l'été, par une de ces jour-
nées torrides où midi crevasse la plaine grise, sèche

trau de palun e fai dansa la Vièio long dis estang, s'enlourdido de la toufour, emai lasso, uno bravo cavalo, tout en assajant d'abriga soun poulin mé soun oumbrino, remiéutejavo : « Vuei, qué calourasso! »

— Emé vòsti calour, rebecavo l'American, eici, tè, me fasès rire. Quand disèn que fai caud, au nostre, es li pèiro que se refèndon e l'erbo di païs de biòu que s'atubo souleto e crèmo. Acò es un pau mai qu'un mirage.

Lis ome, nimai, poudien pas senti l'American. Ges d'animau tant ahissable pèr lou maneja e mai ragagnous, catihous pèr lou garni, e pigre pèr lou rebala quand s'adusié en dèstre. E quand se mountavo, de-fes, tant fasié soun proun pèr se desbranda, coume dison li cavalié de Camargo, valènt-à-dire de s'espoussa emé de saut e d'encabrado pèr embandi l'ome, mai jamai n'avié res planta, franc d'un moussurot espoumpi de croio, qu'èro vengu de la vilo emé de cambiero flamo-novo e un foulardas rouge à soun coui. Acò i empachavo pas de se n'en crèire e quouro vesié un chivau, mounta de fres, que fasié quàuquis estampèu en courpouirant dins si cenglo :

— Acò, de saut? cridavo en endihant pèr mespres. Emé vòsti saut, tè, me fasès rire. Au nostre, un chivau, quand se desbrando, fai flouqueja amoundaut soun cavalié, franc qu'aqueu s'agante mies, éu soulet, que tóuti li gardian, ensèn, de vosto Camargo.

Aqueu vèspre d'aqui, en s'anant abéura, coume la manado gasavo la pouncho dóu Landre, uno grosso an-

les trous de marais et fait danser les mirages autour des étangs, si, ivre de chaleur et lasse, une bonne jument, tâchant d'abriter son poulain de lait à sa propre ombre, murmurait : « Quelle chaleur, aujourd'hui ! »

— Avec votre chaleur, répliquait l'Américain, ici, vous me faites rire. Quand on dit qu'il fait chaud, chez nous, ce sont les pierres qui se fendent et l'herbe des pays à bœufs qui prend feu toute seule et flambe. Ça, c'est autre chose qu'un mirage.

Les hommes, non plus, ne pouvaient souffrir l'Américain. Pas d'animal plus désagréable à manier et plus quinteux, chatouilleux à seller et pénible à remorquer lorsqu'on le menait à la corde. Et quand on le montait, de temps en temps, il faisait son possible pour se « desbrander », comme disent les cavaliers de Camargue. c'est-à-dire se défendre à coups de sauts-de-mouton et de cabrades pour se débarrasser du gardian, mais jamais il n'avait débarqué personne, sauf un petit jeune homme pourri de prétentions, qui était venu de la ville avec des jambières neuves et un foulard rouge autour du cou. Pourtant sa vanité n'en était pas rabaissée et, lorsqu'il voyait un cheval monté depuis peu, faire quelques défenses en se tendant dans ses sangles :

— Ça des sauts ? s'écriait-il en hennissant de mépris. Avec vos sauts, ici, vous me faites rire. Chez nous, quand un cheval se « desbrande », il envoie un peu haut son cavalier, sauf que celui-ci ne soit meilleur, à lui seul, que tous les gardians réunis de votre Camargue.

Ce soir-là, comme pour aller s'abreuver, la manade

guielo, destournado, fusè e esquihè dins la bolo, entre li cambo de Kélélé, just davans si bato.

— De-qu'es aquelo meno ansin, de serp d'aigo? s'escriè l'American en fasènt la bèbo. Se poudra jèu plus camina sènso cauciga, ansin, d'aquéli pudentarié.

— Uno serp d'aigo, acò? Vous prenès uno anguielo pèr uno serp d'aigo? respoundeguè, pouñchudo, la grosso Nouno, uno cavalo que venié darrié e qu'avié vist, mai que bèn, giscla lou pougau.

— Me fasès rire, tè, mé vòstis anguielo, rebequè Kélélé à l'acoustumado; mai, aquest cop, lou prepaus s'esperdeguè dins lou tarabast que menavon li cavalo emé si bato, en burlant dins l'aigo e la fango.

Pamens l'Anguielo avié proun ausi e lis anguielo, se saup, soun rejouncho, mai, tambèn, mousqueto emai venjativo. Vejeici que, l'endeman, dóu tèms que li bèstio escampihado fasièn, à soun aise, long de l'estang, Nouno, en s'avançant sus l'orle pèr tira mé si dènt uno mourdudo que ié fasié gau dins lou verd d'un boutarèu, veguè l'Anguielo que l'esperavo.

— Bonjour, Nouno, acò vai coume voulès? Voste pichot es gaiard? L'erbo, ansin, es bono?

— Gramaci, respoundeguè Nouno e vous, tambèn, avès l'aigo de l'estang, d'aquest tèms, fresco à vosto idèio?

Entre acaba li coumplimen, l'Anguielo en virant sa tèsto verdalo e en serpatejant sus plaço, faguè signe à la

traversait la pointe extrême de l'Étang du Landre, une grosse anguille, surprise, fusa et fila dans la vase, entre les jambes de Kélélé, juste devant ses sabots.

— Quelle est cette espèce de serpent d'eau? s'écria l'Américain, en faisant une lippe dégoûtée, on ne pourra bientôt plus marcher sans mettre le pied sur une de ces dégoûtantes bêtes.

— Un serpent d'eau, ça? Vous prenez une anguille pour un serpent d'eau? répondit aigrement la grosse Nouné, une jument qui venait derrière et avait fort bien vu glisser l'animal.

— Vous me faites rire, avec vos anguilles, répliqua Kélélé à son habitude; mais le reste, pour cette fois, se perdit dans le fracas que faisaient les juments avec leurs pieds, en pataugeant dans l'eau et la vase.

Cependant, l'Anguille avait fort bien entendu et les anguilles, comme on sait, sont réservées, mais susceptibles et rancunières. Voilà que, le lendemain, tandis que les bêtes, éparpillées à leur guise, paissaient tout près de l'étang, Nouné en s'approchant du bord pour tirer avec les dents une bouchée qui la tentait dans une touffe de roseaux bien fraîche, vit l'Anguille qui l'attendait.

— Bonjour, Nouné, tout va comme vous voulez? Votre petit se porte bien? L'herbe est bonne?

— Merci, répondit Nouné, et vous-même, trouvez-vous l'eau de l'étang, en ce moment, fraîche à votre goût?

Ces politesses une fois faites, l'Anguille en tournant sa tête verdâtre et en serpentant sur place, fit signe à la

cavalo que ié voulié parla nas à nas e Nouno, tant que pousquè, se sarrè.

— Voudrias pas, — sabe que sias tant serviciablo, — me douna un entre-signe?

— Mai, de tout segur, diguè Nouno.

— Bèn, me sauprias pas à dire de-qu'es aquéu pedas de chivau gris, linge dóu pitre emai cambu, em'uno testasso ansin e un long parèu d'aurihasso?

— Hòu, diguè Nouno en bebejant, de-segur, lou crese, acò es Kélélé, lou chivau d'Americo.

— N'es dounc pas di vostre? s'entrevè l'Anguielo. Ma fisto, me l'imaginave proun.

— Noun, diguè Nouno, es pas, de-founs, un camargue. Mai, autambèn, aro, es di nostre, que se i es empega la marco à fiò(*) e s'es enmanada emé nous-autre.

— Es un groussieras, afourtiguè l'Anguielo, aièr, m'a fa passa pèr uno serp d'aigo. Qué malavenènço! Qué nescige!

— L'ai proun ausi, diguè la grosso Nouno, qu'ère ras e i ai deja ribla soun clavèu. Eici pièi, res pòu vèire aquel espetacle.

Fau dire que, dins lou founs, la grosso Nouno avié pres lou chivau en ahiranço, dóu jour qu'aquest avié manda à l'enfant de la cavalo, lou pichot Tihhi-hi, uno reguignado que lou poulin, d'un pau mai, n'en restavo amaluga pèr la vido. En se repassant aquéu tort, apoundeguè:

— Ié mancavo d'èstre un mau-parlant, qu'es un brutalas e un manèfle.

jument qu'elle désirait lui parler de près et Nouné, tant qu'elle le put, se rapprocha.

— Voudriez-vous, — je vous sais très obligeante, — me donner un renseignement?

— Mais certainement, dit Nouné.

— Hé bien, pourriez-vous me dire quelle est cette bringue de cheval gris, mince du poitrail et monté sur pattes, avec une longue tête osseuse et des oreilles démesurées?

— Ah, dit Nouné avec dédain, je le crois bien, certes, c'est Kélélé, le cheval d'Amérique.

— Il n'est donc pas des vôtres? s'enquît l'Anguille. Ma foi, je le pensais bien.

— Non, dit Nouné, ce n'est, en rien, un camargue. Mais, de fait, il est maintenant des nôtres, puisqu'il porte la marque à feu et fait partie de notre manade.

— C'est un grossier personnage, déclara l'Anguille, hier, il m'a traitée de serpent d'eau. Quelle incivilité! Quelle ignorance!

— Je l'ai fort bien entendu, dit la grosse Nouné, car j'étais là et j'ai déjà relevé cette insolence. Ici, d'ailleurs, personne ne peut souffrir ce ridicule animal.

Il faut dire, qu'en réalité, la grosse Nouné avait, contre l'Américain, une rancune particulière, depuis que celui-ci avait administré au fils de la jument, le eune Tihi-hi, une ruade dont le poulain avait manqué rester estropié pour la vie. En se rappelant ce grief, elle ajouta :

— Il ne lui manquait plus que d'être grossier car c'est un brutal et un hypocrite.

— *Se m'ajudavias, venguè plan l'Anguielo en braçant vers Nouno, sus l'aigo, soun mourre lis e pounchu, ié poudrian jouga un èr que, belèu tant l'assouplirié.*

— *Countas sus iéu, digùè Nouno, ansin, de-que fau faire?*

— *Hòu, à vosto part, pas gaire, respoundeguè l'Anguielo, chalado, en se bidoursant, aurès, e pas mai, que de passa eici, un cop o l'autre, pèr vous assabenta e vous ensignarai, pièi, ço que sara mestié de dire e coume vous faudra faire voste plan. Fisas-vous de iéu pèr quant au rèsto.*

E l'Anguielo emé Nouno se dounèron lou bon-vèspre, pièi se quitèron, uno pèr s'entourna au siéu, au founs de l'estang, l'autro pèr aganta, avans niue, lis àutri bèstio que, d'aquesto ouro, s'encapavon proun escartado.

*
* *

Passa qu'auqui jour, en roudejant alentour dóu Landre, Kélélé ausiguè, sus l'aigo, dos anguielo, qu'en l'espinchant, babihavon:

— *Noun, de-segur es pas d'eici, uno venié.*

— *Que si, respoundié l'autro, mai vèses pas que, sus sa cueisso, a la marco de la manado?*

— *A la marco, que lou pelot en l'achetant, i a empega, mai siéu seguro qu'es un estrangié.*

— Si vous m'y aidiez, murmura l'Anguille, en dardant vers Nouné, au-dessus de l'eau, son museau lisse et pointu, nous pourrions lui donner une leçon qui rabattrait peut-être un peu son caquet.

— Comptez sur moi, dit Nouné, que faut-il donc faire?

— Oh, en ce qui vous concerne, pas grand'chose, répondit l'Anguille en serpentant d'aise, vous n'aurez, simplement, qu'à passer ici de temps à autre, pour vous tenir au courant et je vous indiquerai plus tard le peu qu'il vous faudra dire et comment vous devrez agir. Fiez-vous à moi pour le reste.

Et l'Anguille et Nouné se souhaitèrent le bonsoir, puis elles se séparèrent, l'une pour regagner sa demeure, au fond de l'étang, l'autre pour rejoindre, avant la nuit, le reste, un peu éloigné, maintenant, de la manade.

*
* *

Quelques jours plus tard, en rôdant autour du Landre, Kélélé entendit, au-dessus de l'eau, deux anguilles qui, en le considérant, chuchotaient :

— Non, certainement il n'est pas d'ici, disait l'une.

— Mais si, répondait l'autre, mais si, ne vois-tu pas qu'il porte à la cuisse la marque de l'élevage?

— Il porte la marque, parce que le maître qui l'a

— *Qué flame chivau!*

— *Em'un coui tant souple!*

— *De cambo tant linjo!*

— *Dèu èstre un American.*

— *Fai pas doute. Segur que n'ai forço vist, de chivau d'aquelo meno, mai de tant bèn renja, jamai!*

— *De-bon, diguè Kélélé que s'espoumpissié e que li cambo i anavon, de-bon, siéu American. Mai coume avès fa pèr lou coumprendre?*

— *Vai, respoudegue l'Anguielo, qu'alín, liuen, bèn liuen, de chivau de vosto meno, n'ai vist à cènt e à milo. Mai, m'escusarès, s'èici fau que mute, qu'acò s'endevèn em un secrèt counsequènt.*

— *O, diguè l'autro anguielo, counsequènt, segur.*

— *Ansin, se n'en pòu pas mai dire? demandè lou chivau que, dóu goust de n'en saupre, coummeçavo de bar-bela.*

— *Se pòu pas, respoudegue l'anguielo que, proumié, avié parla, se quaucun m'entendié, riscariéu trop L'autre vèspre, en gasant, pas bèn liuen d'èici, d'un pau mai caucigavias uno anguielo, — uno bravo pèco! — que, se devino, me n'en vòu à mort e que, ni quant vau ni quant costo, me vendrié. Me farié pas peno de crèire que, d'aquest moumen, nous espincho. Un d'aquesti jour, trouverai un biais pèr l'endourmi e prouvable, alors, s'aquest afaire, coume tant se pòu, d'un biais o de l'autre, vous pretoco, vous n'en poudrai debana un pau pus long.*

acquis la lui a imposée, mais je suis certaine qu'il est étranger.

— Quel magnifique cheval!

— La souple encolure!

— Les fines jambes!

— Ça doit être un Américain.

— Sans aucun doute. J'en ai certes vu beaucoup, de chevaux de cette race, mais de si bien que lui, jamais!

— En effet, dit Kélélé qui se rengorgeait et ne tenait plus en place, je suis Américain, en effet. Mais comment pouvez-vous le distinguer?

— C'est, répondit l'Anguille, qu'ailleurs, loin, bien loin, j'ai vu déjà de vos frères de race par centaines et par milliers. Mais, excusez-moi si je dois me taire, car ceci touche à un important secret.

— Oui, dit l'autre anguille, très important.

— N'en pouvez-vous donc dire davantage? demanda le cheval dont l'indiscrète curiosité se trouvait, maintenant, très éveillée.

— C'est impossible, répondit la première anguille, je courrais un risque trop grave si on m'entendait. L'autre soir, vous avez, en passant dans l'eau, non loin d'ici, manqué d'écraser une anguille — une pécore! — qui se trouve être, justement, ma plus mortelle ennemie et qui, sans hésiter, me dénoncerait. J'ai tout lieu de croire, qu'en cet instant même, elle nous épie. Un de ces jours, je tâcherai de tromper sa surveillance et, sans doute alors, si ce sujet, comme il est possible, par quelque côté, vous intéresse, je pourrai vous en dire un peu plus long.

E lis dos anguielo, en cabussant tóuti dos au cop, à la chut-chut, dins l'aigo de l'estang, s'esvaliguèron.

Passa quàuqui jour, Kélélé — coume avié pas manca, cop pèr cop, de lou faire, dempièi que s'èron parla, — Kélélé tournè mai e intrè dins la bouco de l'estang à miejo-cambo, sus l'escampo de tira, à pouncho de brego, quàuqui jounc que butavon entre dos aigo. E, tant-lèu intra, ausiguè la voues mistoulino de l'Anguielo.

— Hòu, hòu, vène eiça! Es iéu. Fai à toun aise, en manjant, dóu tèms que parle, e escouto bèn ma resoun. Atenciouno-te e perdeguèsses pas lou fiéu, qu'autramen encaparies pas ço que fau, proumié, que t'esclargigue.

Lou chivau seguiguè en manjant, tout en menant, pèr trissa, lou pus pichot trin que poudié, en tenènt sa tèsto bèn ras de l'aigo, pèr mies ausi l'Anguielo.

— Escouto. Te sies, tu, jamai entriga de saupre mounte lis anguielo fan si pichot? Li vaco e li cavalo, li vèses proun. Vèses lis aucèu de la palun, li galejoun, li fouco emé li sarcello, quand mounon si nis pèr couva. Sies pas sènso saupre que li pèis fan d'idou — aquéli que lis an estudia, te dirien lou rode — e, de-segur qu'as agu vist lis escarpo dóu Rose quand intron à la palun emai i rou-bino pèr eissega. Mai, lis anguielo? Entrèvo-te; res, ape-reiçi, jamai lis a vist tounba sis idou, nimai espeli si couvado. E, pamens, nautre fasèn nèblo, talamen que, dins tóuti lis aigo de la terro, de-pertout, nosto nacioun s'espandis. Ié sies?

— Fai tira, fai tira, diguè Kélélé.

Et les deux anguilles, d'une seule plongée silencieuse, disparurent dans l'eau de l'étang.

Quelques jours plus tard, Kélélé, — comme il n'avait pas manqué régulièrement de le faire depuis cette conversation, — Kélélé revint et entra dans la pointe de l'étang jusqu'à mi-jambes, sous prétexte de saisir, en allongeant les babines, quelques joncs qui pointaient à la surface de l'eau. Et, à peine entré, il entendit la petite voix de l'Anguille :

— Hep, hep, par ici ! C'est moi. Continue tranquillement à brouter, tandis que je parle et écoute bien ce que je t'explique. Fais attention et suis-moi de près, sans quoi tu ne comprendrais pas ce qu'il faut, tout d'abord, que je te fasse comprendre.

Le cheval continua à manger, faisant, avec ses dents, le moins de bruit qu'il pouvait, et tenant sa tête tout près de l'eau, pour mieux entendre l'Anguille.

— Ecoute. T'es-tu jamais demandé, toi, où les anguilles font leurs petits ? Les vaches et les juments, tu les vois bien. Tu vois les oiseaux des marais, hérons, foulques et sarcelles, construire leur nid pour couvrir. Tu n'ignores pas que les poissons pondent — ceux qui les connaissent savent bien où, — et tu as certainement aperçu les carpes du Rhône entrer dans les marais et les roubines pour frayer. Mais les anguilles ? Renseigne-toi ; personne ici, jamais, ne les a vu pondre et n'a vu éclore leurs petits. Et pourtant, nous sommes nombreuses, si nombreuses que, dans toutes les eaux du monde, notre immense peuple est installé. Tu me suis ?

— Bèn, s'as, de-bon, de teni ta lengo, te lou vau dire, iéu mounte anan tounba nòstis iòu, mounte nòsti pichot espelisson, e de mounte pièi, s'acaminon pèr veni prendre tengudo i roubino em'is estang. Nòstis iòu, saupras, pèr la lèi de nosto raço, lis anan tounba liuen, bèn liuen d'eici, quasimen dins lis aigo de toun païs, à la pouncho d'uno mar que lis ome i an mes la mar di Sargasso. Mai, aviso-te, Kélélé, diguèsses rèn, n'en boufèsses pas rèn en res, se vos qu'en t'en avènt larga un bon tros, t'esclargigue, au coumplet, tout lou Secrèt dis Anguielo. Coumprendras, pièi, coume vai, qu'en persouno, te pòu pre-touca. Sabe proun qu'ái pas resoun, qu'acò nous es enebi...

— Alors, pèr de-que lou fas? questionè Kélélé que chaurihavo.

— Pèr de-que me fise de tu e, qu'entre te vèire, m'as agrada. Coumprène proun qu'eici sies pas à toun rèng e que te fai peno de te vèire au mitan d'aquelo pacaniho de camargue, faguè l'Anguielo em un teta-dous. Mai revenèn. Ço que te fau saupre, lou mai, es que s'enanen. Quand s'aganto lou tèms que fau, quand vèn la sesoun, nous fan signau e s'acampo uno armado sèns comte que s'acamino. Anan tounba nòstis iòu. Mai, pèr aquest cop, ansin n'i a proun; noste parlage poudrié faire veni un doute. Tourno me vèire. Te dirai tout. Pèr quant à iéu, lèu, bèn lèu, se pòu, me faran signau e, peravans, te vole ensigna ço que fau que iéu t'ensigne...

E, lou cop venènt, que fasié tres cop, quouro aguè tourna l'American, devistè mai la testeto escuro que

— Va toujours, va toujours, dit Kélélé.

— Hé bien, si tu dois être discret, je vais te le dire, moi, où nous allons pondre, où nos petits naissent et d'où ils se mettent en route pour venir habiter ensuite les roubines et les étangs. Nos œufs, sache-le, par la loi de notre race, nous allons les faire loin, bien loin d'ici, presque dans les eaux de ton pays, à l'extrémité d'une mer que les hommes appellent la mer des Sargasses. Mais, attention, Kélélé, ne dis rien, n'en parle à personne, si tu veux qu'après t'en avoir livré une partie, je te révèle enfin tout le Secret des Anguilles. Tu comprendras plus tard en quoi il doit personnellement t'intéresser. Je sais bien que j'ai tort, car il nous est interdit...

— Alors, pourquoi le fais-tu? demanda Kélélé avec une certaine méfiance.

— Je le fais, parce que j'ai grande confiance en toi et, qu'au premier coup d'œil, tu m'as plu. Je sais si bien qu'ici tu te trouves déplacé et que tu souffres de te sentir parmi ces grossiers camargues, dit l'Anguille de sa voix la plus douceuse. Mais, reprenons. Ce qu'il faut que tu saches, c'est que nous partons. Quand nous atteignons l'âge voulu, quand vient la saison, nous recevons un appel, nous formons une armée innombrable qui se met en marche. Nous allons pondre. Mais, pour cette fois, en voilà assez; notre conversation pourrait paraître suspecte. Retourne me voir. Je te dirai tout. Quant à moi, bientôt, bientôt peut-être, je recevrai l'ordre et veux t'apprendre, auparavant, ce qu'il faut que je t'apprenne...

s'oubouravo, dóu tèm qu'à soun entour, la bolo trafegado s'esboulissiè.

— Balance, diguè tout d'un tèm l'Anguielo, aro balance, n'en counvène, pèr te larga lou tros lou mai re-quist dóu Secrèt. Es que, se d'ome que i a, — desenant sian bèn fourça de n'en counveni, — à la forço d'estudia e de s'oupila, soun arriva à counèisse lou proumié, lou segound, franc de nous autre, res n'a counèissènço e, pèr te rèndre service, fau que passe nosto lèi. De-bon, pèr te rèndre service, d'abord que sies pas un chivau coume lis autre...

— Lou sabe, diguè Kélélé, lou sabe proun. Eici, emé si chivau, tè, me fan rire...

— Mai iéu, me fan rire, coupè l'Anguielo, mai n'es pas eiçò, qu'aquest cop, iéu me pensave. Vouliéu dire e pas mai, que sies un chivau d'Americo e que te farié gau, belèu, de tourna au tiéu.

— Tourna au miéu? O, o, de-segur, mai coume?

— Bèn, diguè l'Anguielo, « sian pas de la memo meno e sabe proun que poudries pas, coume nautre, teni la mar de jour emai de niue à la filado.

— E pièi, diguè en trepissant lou chivau.

— E pièi, diguè l'Anguielo, es acò, justamen, que balance de te l'eslargi. Pamens, te l'ai di, de tu me fise e, se me vos jura de pas muta en res, lou saupras tout.

Kélélé piquè mé sa bato drecho en s'esbroufant e cabassejè d'aut en bas, qu'acò, i chivau de manado, es soun

Et quand, pour la troisième fois, peu de jours après, il fut revenu, l'Américain aperçut encore la tête brune qui se soulevait, tandis que, de la vase remuée, montaient de petites bulles.

— J'hésite, dit tout de suite l'Anguille, j'hésite maintenant, je l'avoue, à te livrer la partie la plus précieuse du Secret. C'est que, si certains hommes, — désormais on est bien obligé de l'avouer, — à force d'études et de patience sont parvenus à pénétrer la première, la seconde, hors de nous-mêmes, n'est soupçonnée de personne et, pour te rendre service, il faut que je transgresse notre loi. Oui, pour te rendre service, puisque tu n'es pas un cheval comme les autres...

— Je le sais, dit Kélélé, je le sais bien. Ici, avec leurs chevaux, ils me font rire...

— Moi aussi, ils me font rire, trancha l'Anguille, mais ce n'est pas dans ce sens-là que cette fois je parlais. Je voulais simplement dire que tu es un cheval d'Amérique et qu'il te serait, sans doute, agréable de retourner dans ton pays.

— Retourner dans mon pays? Oui, oui, certes, mais comment?

— Hé bien, dit l'Anguille, tu n'es pas bâti comme nous, je le sais bien, et tu ne pourrais pas, comme nous, tenir la mer pendant une longue suite de jours et de nuits entières.

— Alors, dit impatiemment l'Américain.

— Alors, dit l'Anguille, voilà justement ce que j'hésite à te révéler. Toutefois, je te l'ai déjà dit, tu m'inspires confiance et, si tu veux me jurer de

sarramen lou mai sacra, pièi, à-brand, alarguè sis aurihasso.

— Vai bèn, seguiguè l'Anguielo, digo, counèisses aquéu grand trau tant founs, plen d'aigasso encro, qu'alin, bado sus li raro de l'Estournèu (*)? Sus la sablo esterlo de l'orle, salanto mai qu'à la mar, ges d'erbo, jamai ié verdejo, mai lou dedins, — escouto bèn, — lou dedins fai, diries, uno mancho espetaclouso...

— E dins aquesto mancho?

— Ié viro un courrènt viéu qu'aganto tout ço que ié pico e lou carrejo dins un vira-d'iue, de la man d'eila, sus li costo de l'Americo.

— De l'Americo?

— O.

— E tu me voudries faire encrèire que, dins un vira-d'iue, en passant, iéu, d'aquéu trau, poudriéu, part pèr part, trauca dins terro e ana mai sourti, alin, dins lou miéu?

— Te vole rèn faire encrèire, respoundeguè l'Anguielo em'un biaïs pounchu. Te dise ço que iéu sabe. D'anguielo à milo, que sian famihiero, an deja fa la travessado. Au proumié jour, iéu que parle, entre que bandiran lou signau, sènso bataia, me ié lançarai. Es causo eisado. Decida, vous bandissès au mitan, au bèu mitan e pièi, plòu! avans que de se n'avisas vous devinas de l'autro man. Avès pas ou tèms de rebouli. Emai, fai plesi, n'i a que dison.

— Belèu is anguielo, dise pas, venguè lou chivau, qu'adeja se sentié que balançavo.

ne le répéter à personne, cette fois, tu sauras tout.

Kélélé frappa du sabot droit en s'ébrouant et secoua la tête de haut en bas, ce qui est, pour les chevaux libres, la façon la plus solennelle de jurer, puis il ouvrit, toutes grandes, ses deux oreilles.

— C'est bien, continua l'Anguille, dis-moi, tu connais ce grand trou, plein d'une eau profonde et sombre, qui dort, le long de la petite digue, là-bas, vers les terres de l'Etourneau? Nulle herbe ne pousse autour de ces bords de sable aride, plus salés que ceux de la mer, mais, l'intérieur, — écoute bien, — l'intérieur forme comme un merveilleux passage...

— Et à travers ce passage?

— Circule un rapide courant qui saisit tout ce qu'on y plonge et l'emporte en quelques instants de l'autre côté, sur les plages de l'Amérique!

— De l'Amérique?

— Oui.

— Et tu veux me faire croire, qu'en quelques instants, en passant, moi, par ce trou, je pourrais, de part en part, traverser la terre et aller ressortir dans mon pays?

— Je ne veux rien te faire croire, répondit l'Anguille d'un ton pincé. Je te dis ce que je sais. Des milliers d'anguilles, parmi celles que je connais, ont déjà fait ce voyage. Au premier jour, moi-même, dès que sera lancé l'appel, sans hésitation, je l'entreprendrai. Ce n'est pas bien difficile. Délibérément, on se jette au milieu, au beau milieu et puis, plouf! avant qu'on s'en soit aperçu, on se trouve de l'autre côté. On n'a pas le

— I chivau tambèn, diguè l'Anguielo. Escouto, basto, t'espandirai tout. I a quaucun eici que, crese que sias counaissènt e que, proumié, n'a fa la provo. Es uno cavalo, la grosso Nouno. E se pòu bèn dire que, la provo, l'a facho dous cop, estènt que, dóu meme camin, noun soulamen es anado, mai s'es entournado. Entrigo-te dounc de la vèire, demando-ié; pamens, te prevène, a fa sarramen e crese pas que te n'en vogue rèñ dire. Lèu aguen mai lou plesi de se revèire. Hòu, encaro uno ressoun. Se vos aprouficha moun counsèu, bouto-te bèn dins la tèsto ço qu'aro te vau marca. Es pas coume que fugue que, pèr s'acamina, se dèu cabussa dins lou trau. Passa deman, quand lou soulèu dóu tantost aura vira sus sa miejo, s'encapara lou jour lou meïour e lou meïour moumen de tout l'an. Fai à toun aise. Aro, t'ai tout di. As de tèms pèr vèire veni.

Kélélé se virè proun pensatiéu e l'Anguielo faguè ensemblant de cabussa pèr tourna au founs de l'estang.

Mai entre que lou chivau aguè parti, l'Anguielo, lèu-lèu, s'agandiguè en nadejant, de l'autre coustat dóu Landre, moute avié fa souna la grosso Nouno e tenguèron, tóuti dos, un long parlamen. Pièi quand la niue se faguè, en aproufichant l'escur, se sourtiguè lèu de l'aigo, coume es lou biais dis anguielo, e, un cop en fusant sus la nito di palun, un cop en se rebalant coume uno serp pèr sansouïro, s'acaminè vers lou trau, ié fuguè rendudo bèn avans jour e, d'aise, se i amaguè.

Mai, touto la niue, Kélélé avié pas quita de remera

temps d'en souffrir. Certains prétendent même que c'est agréable.

— Peut-être pour une anguille, je ne dis pas, objecta le cheval qui commençait à se sentir ébranlé.

— Pour un cheval aussi, dit l'Anguille. Ecoute, tant pis, je ne te cacherai plus rien. Il y a ici, quelqu'un que, je crois, tu connais bien et qui, avant toi, en a fait l'expérience. C'est une jument, la grosse Noune. On peut même dire que, l'expérience, elle l'a faite deux fois, puisque, par ce chemin elle est, non seulement allée, mais revenue. Tâche donc de la voir, questionne-la; toutefois, je te préviens, elle a juré et je doute qu'elle veuille rien te dire. A bientôt, j'espère. Ah! un mot encore. Si tu veux mettre à profit mes conseils, retiens bien, surtout, ce que je vais t'indiquer. Ce n'est pas au hasard que, pour entreprendre le voyage, il faut plonger dans le trou. Après demain, lorsque le soleil du soir, pour moitié, aura fait sa course, se trouvera le meilleur jour et le meilleur moment de cette année. Profites-en. Je t'ai tout dit. Il te reste du temps pour réfléchir.

Kélélé se retira tout pensif et l'Anguille fit semblant de plonger pour regagner le fond de l'étang.

Mais, sitôt le cheval parti, elle s'en alla vite, en nageant, jusqu'à l'autre bord du Landre, où elle avait convoqué la grosse Noune et eut, avec elle, une longue conversation. Puis, lorsque la nuit vint, elle profita de l'obscurité pour sortir de l'eau, comme savent si bien faire les anguilles et, tantôt en filant sur la vase des marais, tantôt en rampant comme un serpent sur la terre

dins éu tant d'espetaclous entre-signe, aquéu biaïs, ansin, de se eoudé pnana, à soun idèio, au plen dóu jour, d'abourda, dins un vira d'iue, sus li costo d'Americo. Adeja se vesié, dins soun plan, qu'en picant, alin, sus uno manado emé sa marco estranjo, fasié à la cavalino estabousido : « Emé vòstis estirado, eici, tè, me fasès rire... » Mai aquéu cabus, en dedins, tambèn, lou fasié ferni. Se pamens, de-bon, Nouno avié fa la travessado, coume l'Anguielo l'afourtissié, emai fuguèsson gaire coutrio, valié pas mai, pièi, ié demanda?

L'encapè, tibado, que s'entournavo de bèure, emé soun pichot après, en fasènt dinda sa platello. E entre que lou poulin Tihi-hi veguè soun bourrèu, faguè un escart, espavourdi, e se venguè empega long di costo de sa maire.

— Qu'acò es aurouge, faguè, manèfle, l'American. Voudriéu proun que desóublidèsse, emai vous, aquéu tant malastrous auvèri... Mai, digas, grosso Nouno, me dounarias pas un entre-signe?

— E pèr que lou dounariéu pas? faguè Nouno proun ragagnouso, en s'aplantant pèr alisca Tihi-hi e en revechinant mé sa lengo lou péu fouletin de la creniereto. Pèr que lou dounariéu pas?

— Adounc, vejeici. Poudrias pas me dire ço que couneissès d'aquéu trau d'aigo salabrouso que bado, alin, long dóu levadoun, sus li raro de l'Estournèu e, de-bon, sabès-ti coume n'en viro se, de jour que i a, vous vèn de ié cabussa?

sèche, elle prit son chemin vers le grand trou, y parvint bien avant le jour et, tranquillement, s'y blottit.

Mais, toute la nuit, Kélélé n'avait cessé de réfléchir à ces révélations si curieuses, à cette possibilité de s'en aller ainsi, comme il le voudrait, en plein jour, d'aborder, en un clin d'œil, sur les côtes d'Amérique. Il se voyait déjà, tombant là-bas, dans une manade, avec sa marque étrangère et disant aux chevaux surpris : « Avec vos distances, ici, vous me faites rire... » Seule, l'idée de la plongée n'était pas sans lui causer une désagréable appréhension. Si, toutefois, Nouné avait, véritablement, fait le voyage, ainsi que l'Anguille l'avait prétendu, bien qu'assez en froid avec elle, ne valait-il pas mieux l'interroger?

Il la rencontra, toute ballonnée, qui s'en retournait de boire, suivie de son petit et faisant tinter sa sonnaille. Et quand le poulain Tihi-hi vit son ennemi, il fit un écart de frayeur et vint se coller au flanc de sa mère.

— Comme il est craintif, ce petit, fit hypocritement l'Américain. Je voudrais bien qu'il oublie, et vous aussi, un accident regrettable... Et, dites-moi, grosse Nouné, ne me donneriez-vous pas un renseignement?

— Pourquoi non? fit Nouné un peu renfrognée, s'arrêtant pour faire la toilette de Tihi-hi en rebrousant à coups de langue les poils encore follets de sa petite crinière, et pourquoi non?

— Voici donc. Pouvez-vous me dire ce que vous connaissez au sujet du trou d'eau salée qui s'ouvre le long de la petite digue, vers les terres de l'Etourneau

Tant-lèu, Nouno, aleiçounado, peravans, pèr l'Anguielo, se tengùè rejoincho :

— Coumprene pas, de-bon, coumprene pas de-qu'ansin me voulès dire. Parié coume tóuti, eici, counèisse lou traou, mai pode pas saupre...

— Lou sabès, belèu, mai que bèn, grosso Nouno!

— A voste aise. Mai que sache o que sache pas, m'es pas poussible de n'en parla.

— L'Anguielo, pamens, m'avié di...

— Ço que vous a di l'Anguielo, es pas mis afaire, mai farès proun bèn de vous ié fisa, qu'es uno bèstio prudento e que galejo jamai, respoundegùè Nouno proun rede en coupant d'acourchi e en s'acarreirant mai emé Tihi-hi, dins lis engano.

En chifrant d'aquesto responso, l'American partiguè, remountè long dóu canau, agantè lou levadoun en tirant sus li raro de l'Estournèu.

— Me farié pas peno, disié, de repassa aquéu famous traou de mounte lis anguielo passon. La grosso Nouno a vougu garda sa lengo. Mai m'a just afourti ço que sabiéu. L'Anguielo, de-segur, a di ço que n'es e, de-bon, fai gau, dins un vira-d'iue, de parti d'eici pèr se devina, sus lou cop, de l'autro man de la terro. E pièi, alin, se me languissiéu, quau m'empacharié de m'entourna? Mai se bondi au mitan, pamens...

Car en se parlant ansin, èro arriva au traou e ié fasié lou tour, ras de l'orle, en espinchant la founsour e lou lis de l'aigo, mounte fusavo lou rebat dóu cèu-sin emai,

et savez-vous réellement ce qui s'y passe, lorsqu'on vient, certains jours, à y sauter?

Aussitôt, Nouné, avertie d'avance par l'Anguille, prit un air plein de réserve :

— J'ignore, oui, véritablement, j'ignore ce que vous voulez dire par là. Comme tout le monde, ici, je connais ce trou, mais je ne sais...

— Vous savez peut-être fort bien, grosse Nouné!

— Hé bien soit. Mais que je sache, ou que je ne sache pas, il m'est impossible d'en parler.

— Cependant, l'Anguille m'a dit...

— Ce que l'Anguille vous a dit, je n'ai pas à m'en occuper, mais vous ferez bien de le croire, car c'est un animal plein de sagesse et qui ne plaisante jamais, répondit Nouné assez sèchement en terminant là l'entretien et en reprenant avec Tihi-hi sa route, à travers les salicornes.

En méditant sur cette réponse, l'Américain partit, remonta le canal, prit la petite digue et se dirigea vers les limites de l'Etourneau.

— Je ne serais pas fâché, se disait-il, de revoir de près ce fameux trou par où passent les anguilles. La grosse Nouné a voulu être discrète. Mais elle n'a fait que confirmer tout ce que je savais déjà. L'Anguille a dit vrai, sans aucun doute et, il faut l'avouer, c'est tentant, en un clin d'œil, de partir d'ici pour se trouver, aussitôt, de l'autre côté de la terre. Et puis, là-bas, si je m'ennuyais, qui m'empêcherait de revenir? Mais, sauter dedans, tout de même...

Car, tout en se parlant ainsi, il était arrivé au trou,

de rebous, lou retra de sa testasso. E, tout en fasènt lou tour, ausiguè uno voues d'anguielo que disié :

— Ansin, es deman que, pèr travessa sara brave; es deman, la grand partènço. N'en sias?

— Bèn, segur, respoundegùè l'autro, m'an fa signau. Quau saup, s'aquest cop, saren que d'anguielo, o se quauco bèstio autro nous fara coumpagno, coume, l'an passa, la grosso Nouno...

Mai, just à-n-aquéu moumen, quàuquís arabi se i estènt emboursa, mal à prepaus, dins li narro, Kélélé s'esbroufè coume un badau, lis anguielo s'amatèron e n'ausiguè, pièi, pas mai.

*
* *

L'endeman, en se revihant, Kélélé, tambèn, s'encapè proun en chancèlo.

— I anarai? disié, i anarai pas? Se ié vau pas, l'Anguielo l'a di, aurai manca lou cop pèr tout l'an. E, pamens, s'èro pas vrai? Mai pèr que l'Anguielo dóu Landre m'aurié menti? E, s'èro ansin, coume auré fa pèr que soun prepaus emé lou de la grosso Nouno s'endevenguèsson, e tambèn mé lou parlamen d'anguielo qu'ai ausi long dóu grand trau? Aura pas menti, es pas poussible. E pièi, se la causo es talo, — que, de-segur, l'es, — me poudrai toujours entourna, en metènt lou

dont il faisait le tour en rasant le bord, et contemplait l'eau nette et profonde où passait le reflet du ciel uni et l'image renversée de sa grosse tête. Et, tout en faisant le tour, il entendit une voix d'anguille qui disait :

— C'est donc demain que le passage sera favorable; c'est demain, le grand départ. En êtes-vous?

— Hé, sans doute, répondait l'autre, j'ai reçu l'appel. Qui sait si, cette fois, nous ne serons que des anguilles ou si quelque autre bête viendra nous accompagner, comme, l'an passé, la grosse Nouné...

Mais, à ce moment-là, quelques mouchérons s'étant intempestivement introduits dans ses naseaux, Kélélé s'ébroua fort sottement, les anguilles se tapirent, et il n'entendit plus rien.

*
* * *

Le lendemain, en s'éveillant, Kélélé, tout de même, se trouva bien indécis.

— Irai-je? se disait-il, n'irai-je pas? Si je n'y vais pas, m'a dit l'Anguille, c'est pour toute l'année que j'aurai manqué l'occasion. Et si, cependant, ce n'était pas vrai? Mais pourquoi l'Anguille du Landre m'aurait-elle ainsi menti? Et dans ce cas-là, comment ses propos auraient-ils coïncidé avec ceux de la grosse Nouné et la conversation que j'ai surprise entre les anguilles dans le trou? Elle n'a pas menti, c'est impos-

pire. E, en cas que tourne, s'ai un soucit, sara pas de garda tant rejoun aquéu famous Secrèt dis Anguielo; n'espandirai ço que bon me fara plesi. E s'un cop un d'aquéli darut de chivau camargue me voudra faire la leiçoun, pèr lou remouca, n'aurai proun de dire : « Quand aurès vist ço qu'ai vist... » O, mai, pamens, se m'ennègue?

Basto, de chancèlo en chancèlo e de demando en responso, davans que lou soulèu aguèsse marca lou tantost, l'American se devinè decida en plen e, quouro li bèstio après sa chaumado, coumencèron de s'escampiha, s'acaminè, tout en rousigant, vers lou traou. De vèire touto la manado vira à pau près dóu meme biais, lou carcagnavo uno idèio. Mai, sènso se n'entreva, quitè pas de faire camin e, cambado pèr cambado, mourdudo pèr mourdudo, s'encapè rendu proun d'ouro, just aqui mounte avié d'ana. Lis àutri bèstio, alentour, batien ras, escampihado. E pièi, de qu'ansin ié poudié enchaure ? Quand vendrié soun moumen, sèns s'entreva de res, farié lou saut.

E coume se sarravo dóu traou pèr s'acoustuma uno idèio e prèndre, à l'avanço, sis amiro, ausiguè, tourna-mai, uno pichoto voues d'anguielo que bresihavo :

— Se vai parti. L'ouro buto. Vèses l'oumbro de la gacholo? Entre que la cimo vendra pica sus lou sablas de l'orle, cabussarai au mitan, e, freto vers l'Americo!

— O, freto vers l'Americo! faguè Kélélé estrambourda.

E tant-lèu que l'oumbro de la gacholo venguè, mé sa fino cimo, frusta l'orle dóu sablas, en vesènt l'esquinasso

sible. D'ailleurs, si la chose est exacte — et sûrement elle l'est, — je pourrai toujours revenir, en mettant au pire. Et, si jamais je reviens, ce n'est pas moi qui me soucierai de garder si jalousement ce fameux secret des anguilles; j'en raconterai ce qu'il me plaira. Et lorsqu'un de ces petits rustres de chevaux camargues voudra me faire la leçon, pour le remettre à sa place, il me suffira de lui dire : « Quand vous aurez vu ce que j'ai vu... » Oui, mais, cependant, si je me noie?

Bref, d'hésitations en hésitations et de questions en réponses, l'Américain, avant que le soleil n'eût marqué le milieu du jour, se trouva décidé entièrement et, lorsque les bêtes, après le repos des heures chaudes, commencèrent à se disperser, il se dirigea, tout en broutant, vers le trou. Comme la manade entière s'en allait, aussi, de ce côté-là, il en fut quelque peu contrarié. Mais, sans avoir l'air de rien, il continua d'avancer et, d'enjambée en enjambée, de bouchée d'herbe en bouchée d'herbe, il se trouva arrivé d'assez bonne heure là, tout juste, où il se rendait. Les autres bêtes, çà et là, broutaient éparses, mais pas trop loin. D'ailleurs, qu'est-ce que cela pouvait lui faire? Quand viendrait le moment, sans avoir besoin de personne, il ferait le saut.

Et comme il se rapprochait du bord pour s'accoutumer un peu et prendre, à l'avance, ses mesures, il entendit, de nouveau, une petite voix d'anguille qui murmurait :

— Nous allons partir. L'heure avance. Vois-tu l'ombre de la gachole? Dès que sa pointe atteindra le

d'un pougau qu'en cabussant, negrejavo au mitan dóu trau, Kélélé prengué vanc e, en tres cambado, boubbiguè à paquet dins l'aigo que regiscle em'un chamatan de trounadisso.

Entre pica, se sentiguè mau. Avié engouli un lavas d'aigo salabrouso e tousco, mai, voulountous, s'èro leissa retoumba, pèr mies endeveni, que se lou cresié, la famouso mancho. Pamens, desvaria en sentènt que s'estoufavo, se boutè à arpateja di quatre pèd. E, de l'esperfors, en se vesènt remounta sus l'aigo, enlourdi, espavourdi, en boufant lou trouble di narro, se boutè à nada pèr se manteni, en bramant, mé sa voues de cavalino :

— D'ajudo, à iéu, que m'ennègue!

Touto la manado, à soun crid, s'èro acampado. Estou-nado, sus lou cop, d'ausi tau cabus, li bèstio, à-de-rèng, avien tóuti segui la grosso Nouno e, aro, virouïavon en endihant, alentour dóu trau, en regardant, despoutentado, l'American, perdu, que bataiavo. Soun vanc, à visto d'ïue, coumençavo de moula, que l'orle moui e fangous s'encapavo taïant quàsi e, tóuti li cop que venié pèr s'aganta, èro fourça de se desfaire e de se mai metre à l'aigo, pèr pas s'emplaja dins la gatiho.

Urousamen qu'en remarçant, de liuen, aquéu tarabast, dous cavalié lèu-lèu s'avancèron en troutant e, emé proun peno, feniguèron pèr adurre l'American sus lou ferme, en lou poutirant pèr lou coui, emé lou nous d'un seden.

Kélélé istè sus l'orle, quàsi negadis, mé lou flanc que i anavo coume un boufet, lou vèntre tiba d'aigo espesso e,

sable du bord, je plongerai au milieu et, en route pour l'Amérique!

— Oui, en route pour l'Amérique! dit joyeusement Kélélé.

Et sitôt que l'ombre de la gachole vint, de son extrême pointe, frôler la petite bande de sable, voyant le dos brun d'une grosse anguille se montrer à demi en plongeant au milieu du trou, Kélélé prit son élan et, en trois foulées, bondit en plein dans l'eau qui rejaillit avec un fracas de tonnerre.

Sa première impression fut très pénible. Il avait avalé une énorme gorgée d'eau amère et tiède mais, courageusement, il s'était laissé couler, pour mieux gagner, à ce qu'il croyait, le fameux passage. Cependant, éperdu, et se sentant suffoquer, il se mit à se débattre des quatre membres. Et comme cet effort l'avait ramené à la surface, étourdi, bouleversé, soufflant l'eau vaseuse par les naseaux, il se prit à nager pour se maintenir, en criant de sa voix de cheval :

— Au secours, à moi, je me noie!

Toute la manade, à son appel, s'était rassemblée. Etonnées, d'abord, d'entendre le bruit d'une telle chute, les bêtes avaient, à la queue-leu-leu, suivi toutes la grosse Noune et, maintenant, elles tournaient, en hennissant, tout autour du trou, en assistant, impuissantes, aux efforts désespérés de l'Américain. Ses forces, peu à peu, visiblement, s'épuisaient, car le bord, mouvant et vaseux, était presque à pic et, chaque fois qu'il parvenait à prendre pied, il était forcé de se débattre et de se remettre à l'eau pour ne pas périr enlisé.

fin qu'au mourre, envisca d'uno nito encro qu'empour-racavo. Si gaugno èron tóuti macado pèr lou nous cour-rènt dóu seden (), si jougadou, de-pertout, ié fasien mau e, vergougous au regard de la manado, dins éu, renegavo lis anguielo.*

— *Aquéu grand pedas, — mé touto sa voues venguè lou baile, en s'acaminant, entre avé plega sa cordo embu-gado, — aquéu grand pedas jamais nous n'en fara d'autro. Pèr dessus lou marcat, qu'es cascadelet e que, dins lou travai, es di paure. Un d'aquésti quatre matin, faudra que lou chabigue au marchand de saucissot.*

Kélélé, ni quant vau, ni quant costo, restavo quiha sus si quatre pèd, aplança, mé la tèsto souto, que se sentié bourroula, e l'aigo caudasso e forto que, sèns lou voulé, avié begu, coumençavo de ié travaia sus l'estouma.

Lou grignoun s'avancè, ié faguè lou tour en troute-jant e, tant-lèu l'avé nifla, s'escartè, maucoura, en reve-chinant li brego.

Alors, la grosso Nouno bandiguè un cop d'endihado qu'aurias di un gros cacalas e Tihhi-hi, estrambourda, en fasènt quatre saut à la filado, emé si pichòti bato, mandè uno reguignado au soulèu.

Heureusement, qu'en remarquant, de loin, ce remueménage, deux cavaliers arrivèrent au grand trot et, après bien des efforts, réussirent à ramener l'Américain en terre ferme en le hissant par le cou, au moyen d'un nœud coulant.

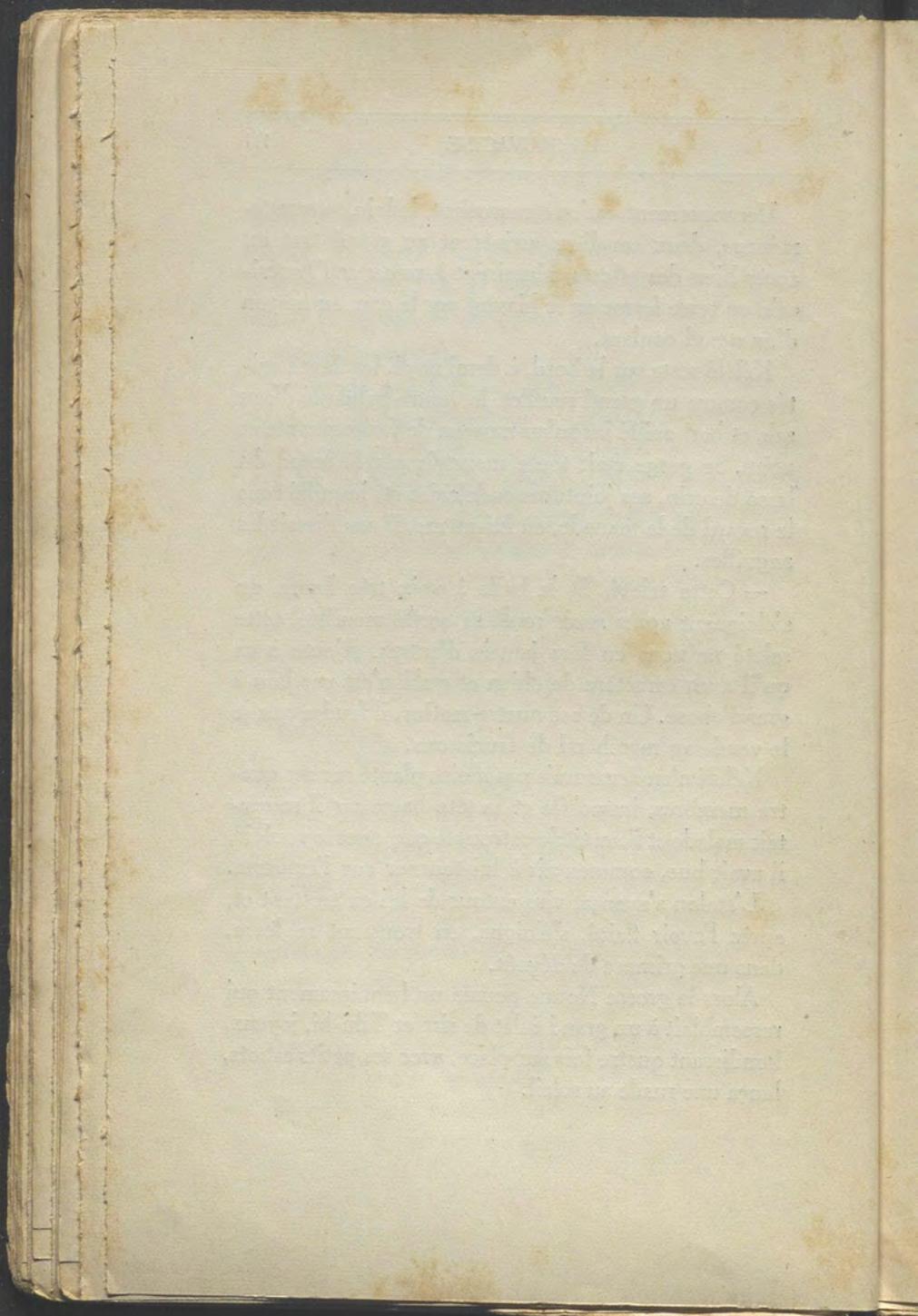
Kélélé resta sur le bord, à demi noyé, les flancs agités comme un grand soufflet, le ventre ballonné d'eau sale et barbouillé jusqu'au museau de fange puante et noire. Sa gorge était toute meurtrie par le nœud du lasso de crin, ses jointures endolories et, humilié sous le regard de la manade, en lui-même, il maudissait les anguilles.

— Cette saleté, fit le baile à voix très haute, en s'éloignant après avoir roulé sa corde mouillée, cette saleté ne nous en fera jamais d'autres. Ajoute à ça qu'il a un caractère de chien et qu'il n'est pas bon à grand'chose. Un de ces quatre matins, il faudra que je le vende au marchand de saucissons.

Kélélé n'en demeurait pas moins planté sur ses quatre membres, immobile et la tête basse car il se sentait malade et l'eau tiède et trouble que, sans le vouloir, il avait bue, commençait à lui tourner sur l'estomac.

L'étalon s'avança, vira autour de lui en trottant et, après l'avoir flairé, s'éloigna, en troussant sa lèvre, dans une grimace de dégoût.

Alors la grosse Nouné poussa un hennissement qui ressemblait à un grand éclat de rire et Tihi-hi, joyeux, bondissant quatre fois sur place, avec ses petits sabots, lança une ruade au soleil.



LA RÉVOLTE

—
LA *REVOULUNADO*

LA SAUVAGINE

8

Un vèspre de l'estiéu, lou Vibre, dins lou segounau, rousigavo la rusco d'un sause. Se despachavo, cracra, qu'avié fam, que la rusco, à soun biais, èro goustouso, e pièi que lou Vibre (*) es d'uno meno que, de-longo, an pòu d'èstre pres. E, d'efèt, ausiguè, tout d'uno, un gros tarabast de bato que trepejavon, de fuiun que se frisavo, de broundo que cracinavon em'un roundina e de voues renouso que bramavon; èro li biòu de l'enviroun que se venien abéura au Rose.

Li biòu de manado, en Camargo, acò se saup, es uno raço à despart, un bestiau de sang fèr que jamai coutrejo, que jamai s'atalo i carreto, que jamai s'es leissa maneja pèr l'ome e que si vaco dounon ges de la, franc, coume es juste, à si vedeloun mascara, alisca coume de ratoun e lèri coume de bicheto. Bandi en batènt tout l'an au large, pèr li claus e li palun que se ié douno, es i courso, en coumbatènt dins lou round, davans tout un pople en aïo, que li biòu fan counèisse sa manado e provon la voïo de soun sang. Es acò la lèi dóu Miejour, qu'es ansin, segur, de long-tèms.

Adounc, en ausènt veni li biòu, lou Vibre, lèu-lèu,

Un soir d'été, le Castor rongea l'écorce d'un saule au bord du fleuve. Il se dépêchait, cran-cran, parce qu'il avait faim, que l'écorce lui paraissait bonne, et aussi, que ceux de sa race craignent, en tout temps, d'être surpris. Et, de fait, il entendit, tout à coup, un grand tumulte de sabots qui piétinaient, de feuilles qui se froissaient, de brindilles qui se cassaient, avec des grognonnements et des voix profondes qui mugissaient; c'étaient les taureaux voisins qui venaient s'abreuver au Rhône.

Les taureaux de manade camarguais sont, on le sait bien, des animaux à part, des bêtes de sang sauvage qui ne labourent jamais, qui ne s'attellent pas aux charrettes, qui ne souffrent jamais le contact de l'homme et dont les femelles ne fournissent aucun lait, sauf, comme il est juste, à leurs petits veaux tout noirs, lisses de poil comme des rats et agiles comme des biches. Errant et paissant en liberté toute l'année, à travers les terrains salés et les marais qu'on leur abandonne, c'est dans les courses ou combats d'arènes, que les taureaux, parmi les applaudissements de tout un peuple, prouvent la valeur de leur manade et la vaillance de leur

s'èro escoundu, maugrat que, pèr éu, n'aguèsse rèn à cregne d'aquéli bestiasso. E, amata sout lis escarpìho de bos mort e lou rebaladis de l'aigo qu'èu amoulouno, pèr lou tapa, à la bouco de soun traou, escoutavo brama la manado : Meuh! Beuh! Mah! Ha-ouh! Ha-ouh! Ha-ouh! Beuh! E, d'uno ascleto, espinchavo li biòu, qu'abéura, restavon aqui en badant sus l'orle emé li pèd de davans planta dins la limo, en aussant lou mourre, qu'à fiéu, degoutavo la bono aigo, dóu tèms qu'en charmant tetado pèr la niue, chasque vedèu sounavo sa maire.

— Hòu, colo de feinant! ié cridè en s'avançant à l'entrepas dóu chivau, l'ome que li menavo, — lou gardian, — hòu, oi! anas pas, belèu, vous enraccina?

E, en brandoulant soun bastoun, tourna-mai lis abrivè pèr sansouiro, dóu tèms que li gros tau bracavon si bano en roundinant : « Bou-hou! Bouh! » e fasièn pousseja en tirant braso.

Coume touto bèstio cregnento, lou Vibre es un espinchaire e, pièi, amo de teni d'à-ment si vesin e de s'entrevà de sis affaire. Quand lou bram de la manado aguè cala en s'esperdènt peralin, se sourtiguè plan-plan de soun recantoun, brandè la tèsto, se gratè lou nas e se groupè mai à rousigna.

— Dirias proun, remarquè entre éu, que, dins li biòu, i a quauco-rèn que vai gaire.

I avié, de-segur, quauco-rèn qu'anavo pas, qu'entre que lou gardian aguè vira soun chivau vers la cabano pèr ana manja sa soupo, li bèstio de la manado, en plaço

sang. C'est la loi du Midi; elle est telle depuis longtemps.

Donc, en entendant venir les taureaux, le Castor, précipitamment, s'était caché, bien que, pour sa part, il n'eût rien à redouter de ces grosses bêtes. Et, tapi sous les débris d'épaves charriées par le courant, qu'il amoncelle pour masquer la porte de sa demeure, il écoutait beugler la manade : Meuh! Beuh! Mah! — Ha-ouh! Ha-ouh! Beuh! Et il regardait, par une petite fente, les taureaux qui, ayant bu, restaient à muser sur la rive, les sabots de devant enfoncés dans le limon et tendant le muflle, d'où, à filets, ruisselait la bonne eau du Rhône, tandis que, demandant la tétée du soir, chaque veau appelait sa mère.

— Hé, bande de fainéants! cria, en s'avançant au pas vif de son cheval, l'homme qui les surveillait, — le gardian, — hé, oï! vous n'allez pas, peut-être, prendre racine!

Et, en brandissant son bâton, de nouveau il les poussa dans la direction du pâturage, tandis que les gros taureaux pointaient leurs cornes en grommelant « Bouhou! Bouh! » et soulevaient, à coups de sabots, un nuage de poussière.

Comme tout animal craintif, le Castor est observateur et, d'ailleurs, il aime à surveiller ses voisins et à se tenir au courant de leurs affaires. Quand les beuglements de la manade eurent fini de décroître dans le lointain, il sortit peu à peu de son réduit, hocha la tête, se gratta le nez et se remit à grignoter son écorce.

— On dirait bien, remarqua-t-il en lui-même, que

de s'escampiha de pertout, s'arroudelèron sus la sansouïro.

— M'es avis qu'ansin, n'ia proun, diguè Augo, un gros tau negras que lis ome i avien mes lou Ratié. M'es avis qu'ansin, n'i a proun.

— Segur, mai de-que fau faire?

— Tout rebuta e afrounta l'Ome coume de bèstio libro que de-longo sian esta. Jamai, es que, res nous a gibla. I a res agu que nous doute.

— Es uno pieta regardo! diguè un autre biou mai fin sus si cambo e mai linge, que se ié vesié uno bano de despouchado. Me siéu fa peta lou bout de la bano en clavant lou bos di barro, dóu tèms que coursejave, dins lou round, un rasetaire abriva que m'esquihè. Se l'aviéu pouscu croucheta, pamens, tóuti m'aurien douna dre. Dins lou round, as carto blanco e, tant-lèu de retour eici, te fau soumettre i cavalié coume de vedeloun que teton.

— I cavalié? Tant, de-fes, un marrit gardianoun, d'à-pèd, rèn qu'em'uno vedigano...

— Fai veni lou bòmi!

— E dins tout acò, Augo venguè mai, dins tout acò, estènt pièi que nous espargnon! Vous rapelas, aquèu jour, — es pas tant vièi que, d'aqueu moumen, la darriero luno just venié forto, — mounte lis ome, en avènt arramba bon matin, n'en trièron qu'auquis-un e pièi grand trin, li menèron? Mounte an vira? Jamai plus se sou rendu.

chez les taureaux, il y a quelque chose qui ne va guère.

Il y avait, certainement, quelque chose qui n'allait pas, car, dès que le gardian eut tourné son cheval du côté de la cabane pour aller manger sa soupe, les bêtes de la manade au lieu de s'éparpiller peu à peu, se groupèrent sur la sansouire.

— J'estime qu'en voilà assez, dit Aogh, un gros taureau très noir que les hommes appelaient l'Epervier. J'estime qu'en voilà assez.

— D'accord, mais que faut-il faire?

— Tout refuser et nous mettre en face de l'homme comme des bêtes de race libre que toujours nous avons été. Car jamais on ne nous a asservis, jamais nous n'avons été domptés.

— Quelle abomination, regarde! dit un autre taureau plus nerveux de pattes et plus léger, dont une corne apparaissait épointée. J'ai cassé le bout de ma corne en frappant le bois de la barrière, tandis que je poursuivais, dans l'arène, un adversaire dont l'agilité m'a trompé. Si j'avais pu le saisir, pourtant, les hommes m'eussent approuvé. Tout, dans l'arène, nous est permis et, sitôt de retour ici, il nous faut céder aux cavaliers comme des veaux de naissance.

— Aux cavaliers? Parfois un petit gardianon à pied, armé d'une gaule...

— C'est ignoble!

— Et avec ça, reprit Aogh, avec ça qu'on nous épargne! Vous rappelez-vous ce jour — il n'y a pas si longtemps, puisqu'à ce moment, la dernière lune était pleine, — où les hommes, nous ayant rassemblés de

— E moute a vira lou pichot qu'aquest printèms me levèron? questiounè uno vedeliero.

— E lou miéu? gencè uno outro en bramant.

— Se fasèn ansin, vendrèn lèu priva.

— De-que vòu dire, ansin, priva?

— Vòu dire que nous gaubejaran coume si chivau, que nous dountaran, que, se podon, nous faran travaia pèr éli...

— O, o, coudreja coume li charrin mansas qu'éli fan veni de la mountagno.

— Coudreja? Nautre que, de-longo, e pas mai, avèn fa tèsto ?

— Sias galant, pèr faire tèsto, diguè Augo. Tóuti, dins lou round, mai o mens vous aparas Dise pas. Mai entre que sias sus la manado, reprenès mai voste trin d'agourrini e, just au moumen que sias noubre, qu'aurias de vous faire fort, es aqui que lachas coume de bedigo.

— Pamens, un diguè, nautre se voulian...

— O, mai, faudrié tóuti voulé ensèn, s'escridè Augo.

— Anen, anen, venguè Pau-Parlo lou dountaire, gènt d'age e de sen, que tóuti lou regardavon pèr sa couneissènço, anen, pas tant de resoun e leissèn tout acò moute es. Aro, aleno de la mar, veici lou moumen de prendre noste tour pèr la soupado.

E, sus lou cop, se boutè en tèsto, plan-plan, en fasènt dinda d'aise sa sounaio e, à-de-rèng, li bèstio s'escam-pihèron e se boutèron à manja.

Aquelo niue d'aquí, Couwet, lou lapin, en avènt se,

grand matin, trièrent quelques-uns des nôtres et les emmenèrent à vive allure? Que sont-ils devenus? Ils ne sont jamais rentrés.

— Et qu'est devenu l'enfant que, ce printemps, ils m'ont enlevé? demanda la voix d'une mère.

— Et le mien? gémit une autre en mugissant.

— Si nous continuons, nous serons bientôt domestiqués.

— Qu'est-ce que cela veut dire? questionnèrent plusieurs voix.

— Cela veut dire qu'ils nous traiteront comme ils traitent leurs chevaux, qu'ils nous dompteront, qu'ils nous feront, s'ils le peuvent, travailler à leur profit...

— Oui, oui, tirer la charrue comme les gros bœufs esclaves qu'ils font venir de la montagne.

— La charrue? Nous qui n'avons jamais pratiqué que le combat!

— Vous êtes jolis, pour le combat, dit Aogh. Vous luttez, pour la plupart, courageusement dans l'arène. C'est entendu. Mais dès que vous voilà revenus sur la manade, vous reprenez vos allures routinières et, alors que vous êtes le nombre, que vous devriez vous sentir en force, c'est à ce moment-là, justement, que vous cédez comme des moutons.

— Pourtant, dit une voix résolue, si nous voulions...

— Oui, mais il faudrait vouloir tous ensemble, proclama Aogh.

— Allons, allons, dit Peu-Parle, le bœuf conducteur, personne mûre et sensée que tous considérait à cause de sa grande expérience, allons, pas tant de paroles et

s'anè abéura au Rose; e, veici qu'en se despachant, s'embrounquè, darrié uno mato, nas contro nas emé lou Vibre. Tóuti dous au cop sautèron arrié, que, l'un coume l'autre es pas de bèstio guerriero. Mai, tant-lèu se counèisse, crentous, à la chut-chut, entre éli, s'escalassèron.

— M'escusarès, diguè lou Lapin, vous ai destourna, belèu, que proufitavias d'un moumen tranquile pèr manja un moussèu.

— M'escusarès iéu, que vous ai trevira sèno voulé, respoudegue lou Vibre ounestamen.

— Mai noun, ranfourcè que mai lou Lapin, sias dins lou vostre.

— Encaro mai, segur, tout lou countràri.

E lou Vibre, forço avenènt, counvidè lou Couvet à tasta la rusco d'un pichot sause, que l'aubenco ié semblavo souplo e amarejavo coume fau.

— De que i a de nòu, apereici? demandè lou Couvet en rousigant.

— Hòu, pas forço, respoudegue lou Vibre em'un souspir. Me lève gaire de la ribo que, sabès, siéu proun atrauqui e, franc de ço que se vèi sus lou Rose... Mai vous vanegas mai que iéu.

— Es vrai, counfessè lou Couvet, que tambèn vane-gue. E, sariéu countènt se, dins mi vai-e-vèn, encapave quauco-rèn que vous poussèsse faire plesi...

— De-bon, sias trop ounèste e sarès ansin lou vesin lou mai amistous que i ague. Tenès, viras-vous d'eici, sèns vous coumanda,^{re} que la rusco es mai souplo e mai

laissons ces discussions. Le vent s'est levé sur la mer. Voilà le moment de manger et de prendre le tour sur le pâturage.

Au même instant, il se mit en tête à petits pas, en faisant doucement tinter sa sonnaille et, l'une après l'autre, les bêtes s'éparpillèrent et se mirent à brouter.

Cette nuit-là, Queue-Courte le lapin, ayant soif, alla boire au Rhône; et voici qu'en se hâtant, il se trouva, derrière une touffe, nez à nez avec le Castor. Chacun fit, en arrière, un brusque bond, car l'un et l'autre de ces animaux ne brille pas par le courage. Mais, en se reconnaissant, ils échangèrent un timide éclat de rire.

— Il faut m'excuser, dit le Lapin, je vous ai dérangé, sans doute, alors que vous profitiez d'un instant tranquille pour vous restaurer.

— C'est moi qui m'excuse, de vous avoir involontairement effrayé, répliqua le Castor fort poliment.

— Du tout, renchérit le Lapin, vous étiez chez vous.

— Raison de plus, au contraire.

Et le Castor, très aimable, invita Queue-Courte à goûter de l'écorce d'un jeune saule, dont l'aubier lui paraissait délicat et amer à point.

— Qu'y a-t-il de neuf par ici? demanda Queue-Courte en grignotant.

— Oh, pas grand'chose, répondit, en soupirant, le Castor. Je ne quitte guère cette rive, car je suis fort casanier et, sauf ce qui se passe sur le Rhône... Mais, vous vous déplacez bien plus que moi.

— Il est vrai, avoua Queue-Courte, que je me dé-

sucouso. *Mai*, à *prepaus*, — *voudriéu pas passa pèr barjaco*, — *s'aboulego-ti pas quauco-rèn dins li biòu de la manado vesino?* *Aièr*, quand se soun vengu *abéura*, *sènso me lou cerca*, ai *encapa de resoun e d'entre-signé* que *m'an fa tira de plan*.

— *Quete espinchaire vous sias! s'escriè lou Couvet. Queto sentido! Bèn o*, se *manejo*, *aperalin*, *proun causo marcanto e crese d'èstre plaça pèr vous n'assabenta coume se dèu*. *Mai*, au mens, *m'anessias pas vèndre*, que *me fise de vous e pode pas senti li patricoulage*. *M'encapave*, *aièr sus lou vèspre*, à *jas dins uno engano*, qu'asi au *bèu mitan*, — *diguen-lou*, — *di couspiraire*. *Lis ai ausi*, *parié coume vous ausisse e*, es *emé mis auriho*, qu'ai *acampa ço que pode*, *crese*, *vous counta*.

E, tout en *rousigant*, — *cra*, *cracracra*, *cracra*, — *lou Couvet ié rapourtè au Vibre sènso n'i en rèu leva e*, *belèu*, en *l'aloungant uno idéio*, *lou parlamen qu'avié ausi li biòu se teni*, *entre éli*, *sus la sansouiro*.

place. Et je serais très heureux, si j'apprenais quelque chose qui puisse vous intéresser, au cours de mes va-et-vient...

— C'est, véritablement, trop d'obligeance et vous serez ainsi le plus aimable des visiteurs. Tenez, passez donc d'ici, je vous prie, où l'écorce est plus tendre et plus juteuse. Mais, à propos, — je ne voudrais pas être indiscret, — ne se manifeste-t-il pas quelque agitation parmi les taureaux de la manade voisine? Hier, lorsqu'ils sont venus boire, j'ai, bien involontairement, surpris quelques attitudes et quelques paroles qui m'ont donné à penser.

— Quel observateur vous faites! s'exclama Queue-Courte. Quelle perspicacité! Hé bien, oui, il se passe, de ce côté-là, d'assez curieuses choses et je crois être en mesure de parfaitement vous renseigner. Mais n'allez pas, au moins, me trahir, car j'ai confiance en vous et ne puis souffrir les tripotages. Je me trouvais hier soir, justement gâté dans une salicorne, presque au milieu — disons le mot — des conspirateurs. Je les ai entendus tout comme je vous entends moi-même et c'est, de mes propres oreilles, que j'ai recueilli ce que je crois pouvoir vous confier.

Et tout en rongant — cra, cracra, cracra, — Queue-Courte rapporta au Castor sans en rien omettre et, peut-être, en y ajoutant quelque peu, la conversation qu'il avait entendu les taureaux tenir entre eux, la veille, sur la sansouire.

*
* *

L'endeman d'aquéu jour d'aquí, asseta sus uno auturo, la mai quihado que se poudié, pèr se mies teni à l'èr, que li mouissalo, coume se vèi, tout d'uno, avien fa nèblo à la baisso, Testasso lou gardian regardavo la manado expandido que prenié soupado. Chasco bèstio, lou mourre au sòu sus lou salanc o, entre li jounc, en rasclant lou germe, manjavo tant que poudié, un pau reviscoulado pèr lou pichot fres de l'errour, après uno toufour de calourasso, que la manjanço, en lardant, lis avié desvariado.

Li tenié d'à-ment en se ventoulant la tèsto e lou coui em'un brout de ramo e, tout en tenènt d'à-ment, sènso n'avé l'èr, escoutavo; car, Testasso, à la forço de s'atenciouna, coume proun gardian, coumprenié lou parla di bèstio de la manado. E, tant que poudié, seguissié lou prepaus que se tenien uno vaco d'age, la Vignolo, em'un gaiard tau que venié d'aganta si tres an is erbo e que lis ome, entre éli, l'apelavon lou Frisa.

De proun, li bèstio s'embulon, — e soun soto, ansin, coume d'ome, — en charrant pièi à voues auto, di causo li mai seriouso, en se refigurant que, franc d'éli, res li pòu coumprendre. Adounc, la Vignolo e lou Frisa charravon tout en rousigant e en caminant plan-planeto e, Tes-

*
* *
*

Le lendemain de ce même jour, assis sur une éminence la plus élevée possible, pour mieux s'exposer à l'air, car les moustiques, comme il arrive, avaient envahi tout à coup le bas pays, Grosse-Tête, le gardian, regardait la manade éparpillée prendre son repas du soir. Chaque bête, le nez au sol sur la sansouire salée, ou râclant entre les joncs l'herbe rase, mangeait de son mieux, un peu revigorée par la demi-fraîcheur du crépuscule, après une journée brûlante et lourde où les mouches de marais, à coups d'aiguillon, leur avaient mené la vie dure.

Il les surveillait en s'éventant la tête et le cou, avec une branchette garnie de feuilles, sans arriver, d'ailleurs, à détourner le flot furieux des moustiques et, tout en surveillant, sans en avoir l'air, il écoutait : car Grosse-Tête, à force de patience et d'observation, comme beaucoup de gardians, comprenait le langage des bêtes de la manade. Et, autant qu'il le pouvait, il suivait en ce moment la conversation que tenait une vache âgée déjà, la Vignole, avec un superbe taureau qui venait de prendre ses trois ans aux herbes et que les hommes, entre eux, nommaient le Frisé.

C'est une grande erreur des animaux, — et ils sont, en ce sens, sots comme des hommes, — que de causer

tasso em'un èr atupi e esbafia, fasié ensemblant, pèr encas, de s'entreva de quaucorèn mai à soun entour. Tout en se ventoulant, renavo : « Fuh! n'es uno, acò, de manjanço! »; se viravo e se reviravo, censa, pèr espincha lou bestiau; guinchavo, amoundaut, em'un biais de counèisse lou tèms qu'anavo faire, l'endeman, à la primo-
aubo, mai, de-bon, noun s'entrevant rènn que d'uno causo, e chaurihant pèr rènn leissa pèrdre de ço que se disié aquí ras.

Es ansin, o de gaire se n'en manco, qu'emé d'àutri counutenènço, li bèstio nous badinon quand de-fes, nous coumprènon e que nautre parlan davans éli sènso s'avisà.

— Tu disies, demandè la vaco, que La-Hi, toun fraire, — sabe pas coume vai, lis ome i an mes lou Muge, — t'a counta, de retour, de causo espetaclouso?

— O, diguè lou Frisa, espetaclouso segur, tout lou mens, à moun vejaire. Mai es un escarnimen e faudra, tout acò, pièi, que fenigue.

— Hòu, sabes, diguè la Vignolo, à moun age courmènço de n'avé ausi quaucuno de la memo meno.

— Ansin, aièr de-vèspre, ères pas emé lis autre?

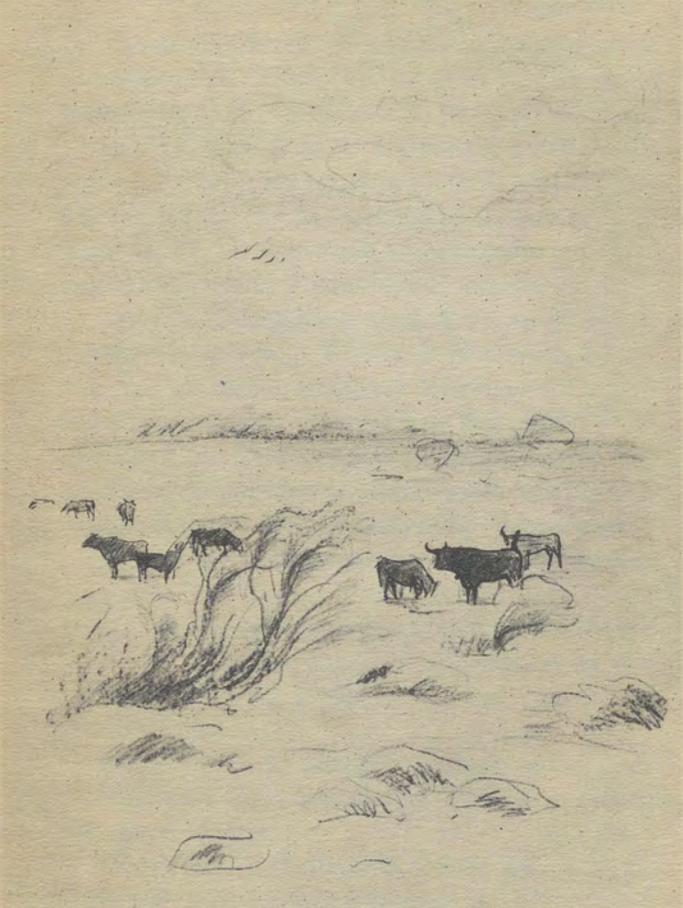
— Si, si, segur, diguè la Vignolo.

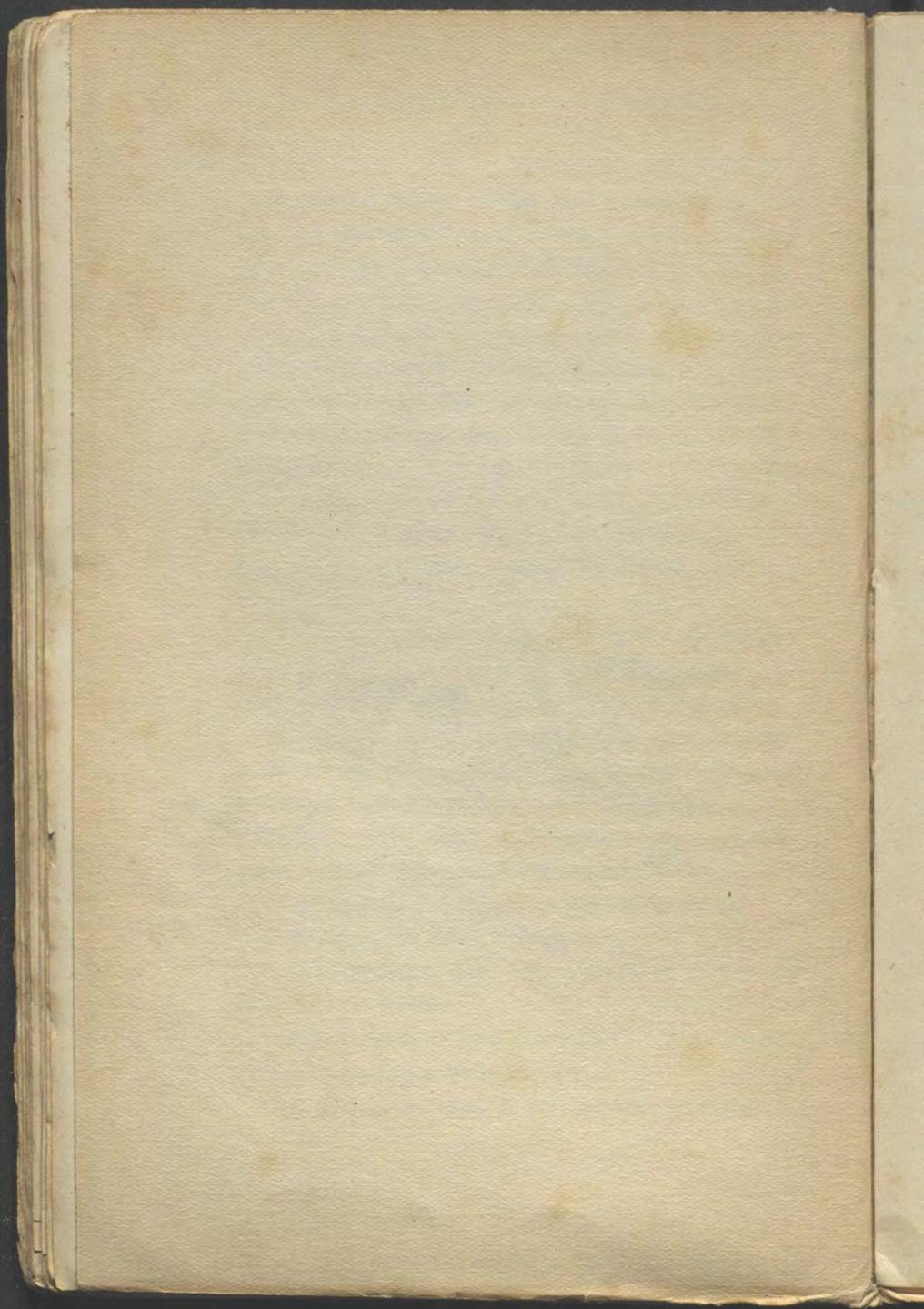
— Bèn, sabes pas que, pièi, e maugrat l'avis dóu dountaire, s'es decida...

— Pfóuh! faguè la vaco en boufant sus li mouissalo.

— S'es decida que, sènso mai dire...

Mai, d'aquéu moumen, li dous parlaire se devinèron.





ainsi à haute voix des choses les plus importantes, en se figurant que nul, en dehors d'eux, n'est à même de les comprendre. Donc, la Vignole et le Frisé causaient tout en mangeant et en se déplaçant à petits pas et Grosse-Tête, affectant un air absorbé et stupide, feignait, par précaution, de s'intéresser à tout autre chose autour de lui. En s'éventant, il grommelait : « Fuh! en voilà, une vermine! » se tournait et retournait comme pour surveiller le bétail, examinait le ciel en ayant l'air de songer au temps qu'il ferait, le lendemain, à l'aurore; mais en réalité, fixant son attention en un seul point et mettant tous ses soins à ne rien perdre de ce qui se disait tout près de lui. C'est de cette manière, à peu près, mais avec des ruses différentes, que les animaux nous donnent le change, lorsqu'ils viennent à nous comprendre et que nous parlons devant eux sans nous méfier.

— Tu disais, demandait la vache, que La-Hi, ton frère, — les hommes l'appellent le Muge, je ne sais pourquoi — t'a fait, à son retour, des confidences extraordinaires?

— Oui, dit le Frisé, extraordinaires, du moins, pour moi. Mais c'est un infâme abus et il faudra, certainement, que cela cesse.

— Oh, tu sais, dit la Vignole, à mon âge, je commence, pour mon compte, à en avoir entendu pas mal dans ce genre-là.

— Tu n'étais donc pas, hier soir, avec les autres?

— Si, si, parfaitement, fit la Vignole.

forço escarta e fuguè pas poussible à Testasso de n'en mai saupre.

*
* *

Gaire après, arrivè un emboui, qu'en seguido, pièi, d'auvèri counsequènt se n'en coungreïèron.

Lou Couwet, à la vesprado, en anant bèure, manquè pas de lou faire saupre au Vibre e fuguè lèu question que d'acò, de la Pichoto-Camargo enjusco i Palun de la Coustiero. Sus lis estang, à soun aise, li Canard n'en barjaquèron, li Flamen n'en charrèron à la lunado; e li Tartugo d'aigo tambèn couneiguèron de que viravo en ausènt lou Bluiet rapourta li papafard d'uno bando de pichot Mouah blanc, d'aquéli que trèvon lis aubras, en ribo di grand roubino. Pèr quant à Testasso emai aguèsse rèn encapa de bèn segur, n'en sabié proun pèr n'avè soucit e se teni d'avisa. Mai, de quàuqui jour, avié rèn remarca que l'escalustrèsse.

Aquéu matin d'aqui, arrivè pèr arramba e douna la virado i bèstio, en mountant soun chivau à péu, sènso ges de sello, coume se fai pèr païs, en pourtant, tout bèu-just, sus l'espalo, soun bastoun de frai.

Se saup proun que li gardian s'entrepachon pas d'un gros ferre pèr ana garda dins li claus e que, just, cargon

— Hé bien, ne sais-tu pas que, par la suite, et malgré l'avis du bœuf conducteur, il a été décidé...

— Pfouh! fit la vache en soufflant sur les moustiques.

— Il a été décidé que, sans autre avis...

Mais, à ce moment-là, les deux causeurs se trouvaient trop éloignés et il fut impossible à Grosse-Tête d'en entendre davantage.

* * *

Ce fut peu après, que se produisirent les bizarres incidents qui précédèrent, en les préparant, des événements beaucoup plus graves.

Queue-Courte, chaque soir, en allant boire, ne manqua pas d'en informer le Castor et il ne fut, bientôt, plus question que de cela, de la Petite-Camargue aux Marais de la Costière. Sur l'étang, longuement, les Canards en jacassèrent, les Flamants en parlèrent au clair de lune; et les Tortues d'eau elles-mêmes n'ignorèrent plus ce qui se passait, pour avoir entendu le Martin-Pêcheur redire ce que racontaient une bande de petits Mouah blancs, de ceux qui perchent sur les arbres, au bord des grandes roubines. Quant à Grosse-Tête, bien qu'il n'eût surpris rien de bien certain, il en savait assez pour être inquiet et se tenir sur ses gardes. Mais, depuis plusieurs jours, il n'avait remarqué rien d'anormal.

Il arriva, ce matin-là, pour rassembler et faire tour-

soun armo, quand ié fau, d'un biais o de l'autre, s'aligna emé de bèstio tihouso, o mena pèr orto uno escarrado, en riscant d'avé de peno long dóu camin. Testasso arrivè dounc, en montant soun chivau à péu e mancha soulamen d'un bastoun à l'acoustumado, pèr arramba e faire vira li bèstio e se boutè à crida tau coume fasié tóuti li jour, en tirant, proumié, dóu coustat di mai escartado.

— Oi! Hohòu! Regardo-lei, ti feiniant! Regardo-lei, ti pedas! Se soun trop tiba, aquesto niue e emé soun ventras, ansin, podon plus leva un pèd davans l'autre. Hohòu, oi! Anen, anen, zóu, avans!

Mai se devinè que lou biòu, de moute avié vira soun chivau e en quau largavo aquéu discours, à sa modo, èro just lou Muge o, pèr mies dire, La-Hi, coume, de soun bon noum de biòu, éu se noumavo. E La-Hi, tau que soun fraire l'avié counta, venié, tout à peno, pèr lou proumié cop, de sourti en curso e, encaro rampous, poutavo sus lou coutet, de pichot trau que coulavon e qu'à soun entour s'encagnavo la mouscaio. En se quihant, regardè Testasso que s'avançavo. Acò es, pèr de biòu, uno countenènço proun currento. Autambèn, lou gardian, tout en se sarrant, au pas, en seguido repreneugè soun parlamen :

— Lou vèses, aquel enfant de vaco? Regardo-lou. Aquéu galant, lou faudra belèu ana querre eila. Espero un pau! Te vau faire faire coume se m'entendies pas.

ner les bêtes, montant son cheval à crû, sans selle, comme il est d'usage de le faire à travers pays et portant sur l'épaule, simplement, son bâton de frêne.

On sait bien que les gardians ne s'encombrent pas d'un lourd trident pour garder sur le pâturage et qu'ils prennent leur arme, uniquement, lorsqu'ils doivent, pour quelque raison, se mesurer avec un bétail difficile, ou conduire au loin un convoi, en s'exposant aux risques d'une longue route. Grosse-Tête arriva donc, montant son cheval à crû et muni seulement d'un bâton, à son habitude, pour rassembler et faire tourner les bêtes et il commença à crier, comme il le faisait chaque jour, en se dirigeant vers les plus éloignées d'abord :

« — Oï! Hoho! Regarde-les, ces fainéants! Regarde-les, ces rossards! Ils ont trop mangé, cette nuit et, avec leur ventre plein, ils ne peuvent plus mettre un pied devant l'autre. Hoho, oï! Allons, allons! qu'on avance!

Mais il se trouva que le taureau vers lequel il avait tourné son cheval et auquel il adressait ce discours d'usage, était, justement, le Muge ou, pour mieux dire, La-Hi, comme, de son vrai nom de taureau, il se nommait. Et La-Hi, tel que son frère l'avait conté, venait tout récemment, pour la première fois, de combattre en course et, mal remis, portait encore, au garrot, de petites blessures qui suintaient, autour desquelles s'acharnaient les mouches. Immobile, il regarda Grosse-Tête s'avancer. C'est là, chez les taureaux, une attitude assez ordinaire. Aussi le gardian, tout en s'ap-

Mai vejeici qu'à-n-aquéu rode, La-Hi pèr nifla, courbè lou mourre, emé sa bato drecho de davans, tirè braso e se faguè voula sus l'esquino uno bono pougado de terro. Pièi, sènsò que Testasso aguèsse lou tèms de se para, braquè si dos aurtho à l'avans e founsè sus lou cavalié em'un quilet rau coume un rampèu de troumpeto. Souspres à la subito, dins qu'un saut, pamens, lou gardian avié manca lou cop de bano. Lou bièu toujours butavo e Testasso se levavo de davans, proun estouna qu'ansin s'encagnèsse. Mai lou chivau n'en gagnavo e, quand La-Hi se vouguè aplança, s'encapè au large, proun escarta dis àutri bèstio.

— Aquelo, diguè Testasso, tant empego. Mai, se pòu coumprèndre pamens. Lou bièu es maca, es afebri, sian i calourasso : sa proumièro curso l'aura touca. Sènsò lou targueja, lou vau leissa aqui, bèn plan-plan faire à soun aise e, deman, quand sara pausa, vendrai mai lou vira sus la manado.

Tambèn, s'apensamentissié. Revenguè, d'aise, ié faire lou tour, pèr aboulega lis autre. Dins li bèstio, en rèire, un bioulard raumiavo. Ero Augo, un tau de sèt an, em'un coutet poupu tout redoun, dos bano quihado e fino, bèn plantado dins lou frountas que lou péu ié crespelavo.

— Hòu, la, hòu! lou Ratié, cridè Testasso, oi, hohòu! Anen, anen, zóu, avans! Regardo-lou, lou feignant, regardo-lou, lou pedas...

Mai sa voues s'amoussè emai calè en vesènt lou Ratié,

prochant au pas, reprit-il, sans s'émouvoir, la suite de son discours :

— Tu le vois, cet enfant de vache ! Regarde-le. Ce joli garçon, il faudra que j'aie le chercher chez lui. Attends un peu, je vais te faire faire comme si tu ne m'entendais pas !

Mais voilà qu'à ce passage, La-Hi, pour renifler, baissa le mufle, de son sabot droit de devant, gratta le sol et fit voler sur son dos une bonne poignée de terre. Puis, sans que Grosse-Tête eût pris le temps d'aviser, il rabattit ses deux oreilles en avant et fonça sur le cavalier avec un beuglement aigu comme un appel de trompette. Surpris à l'improviste, d'un bond, le gardien avait évité, le coup de corne. Le taureau poussait toujours et Grosse-Tête fuyait devant lui, étonné d'une telle persistance. Mais le cheval avait gagné du terrain et quand La-Hi consentit à s'arrêter, il se trouva à l'écart, assez éloigné des autres bêtes.

— Voilà, dit Grosse-Tête, qui paraît assez étonnant. Mais c'est, tout de même, explicable. Le taureau est blessé, il est fiévreux, la chaleur est grande : sa première course l'aura énervé. Sans le tracasser, je vais le laisser là, bien tranquillement, faire à sa guise et, demain, lorsqu'il sera délassé, je reviendrai pour l'emmener avec la manade.

Il se sentait toutefois, un peu inquiet. Il revint, doucement, faire le tour, pour mettre en mouvement les autres bêtes. Parmi elles, au dernier rang, un gros taureau ruminait. C'était Aogh, un étalon de sept ans, avec un garrot charnu et rond et deux cornes hautes et

tout d'uno, que fasié arrié en s'espoussant e en brandant si banasso.

— *Aqelo tubo, diguè lou gardian. Amariéu de saupre, vrai, de-qu'aquéli salouparié podon, vuei, avé dins soun vèntre. Hòu! Ratié! Te vau faire faire coume se m'entendies pas...*

Mai lou Ratié, en quitant de faire arrié, se rounse tout d'uno en tancant li bano e butè tant rede, que tout en s'escartant au galop, lou chivau cassè, dins lou gras, uno longo escaragnado.

Testasso èro proun di dur e, d'enfanço, se fasié emé la bouvino, mai en vesènt tant estrange refoulèri, coumençavo de trantaia. Leissè dounc lou Ratié au rode mounte, de soun vanc, s'èro manda e, tout en lou tenènt proun d'à-ment, aquest cop, decida, partiguè en troutant e en brandoulant soun bastoun sus uno vedeliero, qu'en lou vesènt veni, ansin, bramant e brassejant, faguè signe, proumié, de s'encourre; mai, tant-lèu en se revirant round, l'agarriguè en boufant. E dóu tèms qu'èu la recassavo em'un bon revès dóu bastoun manda sus lou davans di bano, s'avisé que touto la manado trepejavo sus la sansouiro en roundinant, e en tirant braso pèr founça, aubouravo uno poussejado qu'ennivoulissié lou soulèu.

Alors, en se repassant li prepaus qu'avié encapa, dóu Frisa e de la Vignolo, la grosso pòu l'agantè, emé dous cop de taloun, touquè rede soun chivau e, en s'abrivant, enreguè lou camin de la cabano.

Ero l'ouro dóu dina. S'entaulè, mai sènsò man-

pointues, plantées dans un large frontal dont le poil bouclait.

— Holà, ho ! l'Épervier, cria Grosse-Tête, Oï, hoho ! Allons, allons, qu'on avance ! Regarde-moi ce fainéant, regarde-moi ce rossard...

Mais sa voix s'étrangla et il se tut, en voyant l'Épervier, brusquement, reculer en se secouant et en balançant ses longues cornes.

— Ça, c'est assez fort, dit le gardian. Je me demande vraiment ce qu'aujourd'hui ces sales bêtes peuvent avoir dans le ventre. Ho ! l'Épervier ! Je vais te faire faire comme si tu ne m'entendais pas !

Mais l'Épervier, cessant de reculer, se lança, tout à coup, les pointes basses et chargea si rudement que, malgré un rapide écart au galop, le cheval reçut dans la cuisse une longue estafilade.

Grosse-Tête était courageux et, depuis son enfance, il vivait avec la manade, mais devant une irritation si anormale, à présent, il hésitait. Il laissa donc l'Épervier là où l'avait porté son élan et, sans le quitter entièrement du regard, cette fois, délibérément, partit au trot, le bâton haut, sur une vache vèlière qui, en le voyant venir, criant ainsi et gesticulant, esquissa d'abord un mouvement de fuite ; mais aussitôt, faisant demi-tour sur elle-même, elle se rua en soufflant. Et comme il l'arrêtait net d'un bon revers de son bâton appliqué sur le plat des cornes, il s'aperçut que la manade entière piétinait sur place en bourdonnant et, à coups de sabots, prête à foncer, soulevait devant le soleil un nuage de poussière.

ja, regardè la soupo, dins sa sieto, que tubejavo.

— Manges pas? diguè lou Pelot.

— Noun, Pelot, ai pas ges de fam.

— E coume vai qu'as ges de fam?

— Se lou voulès saupre, demandas ié à moun chivau que l'ai estaca davans la porto.

Lou Pelot sourtiguè, anè vèire lou chivau e rintrè em'un pan de brego.

— Sies un gafagnard. Tant t'embandiriéu, Testasso. Coume te sies aligna pèr faire touca ansin un chivau que vau mai que tu?

— Vai, que s'es passa d'espetacle. Un biòu, sènsò rimo, m'a carga e pièi, un autre, e pièi uno vedeliero e touto la manado talamen tiravo braso, qu'en nous coumprenènt au dangié, tant lou chivau coume iéu, ai pica dóu taloun e, en abrivant, me siéu entourna à la cabano.

— Sai qu'auras sounja, diguè lou Pelot qu'èro un ome ruste e espes, o tant, belèu bèn, qu'avies teta. Deman, sara iéu que i anarai, lou matin, pèr arramba e douna virado i bèstio.

— Vaudra mai, segur, d'èstre dous.

— Acò es pas acò. I anarai soulet, diguè lou Pelot, e te coumande de resta eici.

Testasso diguè pas mai que, quand lou Pelot coumandavo, i avié rèn à dire e n'aguè pas lou vanc de ié rapourta lou prepaus qu'avié ausi li bèstio se teni sus la

Alors, se rappelant les quelques mots qu'il avait surpris entre le Frisé et la Vignole, une grande peur le saisit, de deux coups de talons, il toucha vigoureusement son cheval et, au grand galop, il reprit le chemin de la cabane.

C'était l'heure du repas. Il se mit à table, mais, sans manger, regarda fumer la soupe dans son assiette.

— Tu ne manges pas? dit le Maître.

— Non, Maître, je n'ai pas faim.

— Et pourquoi n'as-tu pas faim?

— Si vous voulez le savoir, demandez-le à mon cheval que j'ai attaché devant la porte.

Le Maître sortit, alla voir le cheval et rentra fort mécontent.

— Tu es un maladroit. Je devrais te chasser, Grosse-Tête. Comment t'es-tu arrangé pour faire ainsi blesser un cheval qui vaut plus que toi?

— C'est qu'il s'est passé des choses extraordinaires. Un taureau m'a chargé sans raison, et puis un autre, et puis une vache vèlière et toute la manade avait pris une attitude si menaçante que, sentant un grand danger pour mon cheval et pour moi, j'ai donné du talon et, au grand galop, suis rentré à la cabane.

— Tu as dû rêver, dit le Maître qui était un homme dur et borné, ou, plus probablement, tu avais bu. Demain, ce sera moi qui irai, le matin, rassembler et faire tourner les bêtes.

— Il sera bien préférable en effet que nous soyons deux.

— Ce n'est pas cela. J'irai tout seul, dit le Maître et t'ordonne de rester ici.

sansouïro, que lou Pelot, tourna, l'aurié fa passa pèr ibrougno, sènso soulamen voulé l'escouta.

E, aquelo niue d'aqui, dins lou segounau, lou Couvet, afeciouna, s'en anè trouva lou Vibre.

— Vous farai saupre, diguè, de nouvello espetaclouso. De-matin, quand lou gardian es vengu pèr ar-ramba e s'es groupa à desgaugna tóuti si marridi resoun em' aquéli cop de quilet que me fan ressauta, tóuti li cop, dins moun trau, — noun jamai, vous lou dise, me pou-drai acoustuma, — un biòu l'a encaussa, e pièi un autre, e pièi uno vedeliero e touto la manado talamen tiravo braso, qu'en se vesènt au dangié, tant lou chivau coume éu, a pica dóu taloun e, en abrivant, s'es entourna à la cabano. Es un cas, acò, de poutado. S'aboulego dins li biòu, uno revoulunado qu'es pas de dire. Sabe que la manado, mai que mai, es encagnado, dis anoubloun i gros tau. Quau gagnara? De-bon, se pòu ges avé de doute. Sarié bèu de vèire quicha aquélis ome tant fièr que soun mèstre de-pertout e, qu'emé sa pouisoun de chin, mai que mai, nous escarnisson. Crese que li biòu an de gagna e, ai pas pòu de lou dire, venguè en tenènt sa voues, es dou founs dóu cor e davans tóuti, à ma part, que l'aprouvariéu.

— L'aprouvariéu proun, tambèn, diguè lou Vibre, en tenènt sa voues que mai encaro. Tambèn, aquéli biòu, quéti bestiasso. E aquéu front, que vous an, aquelo voïo!

— N'en fau, es que, pèr gagna, de front, mai de voïo, afourtiguè lou Couvet en s'enarcant, mai s'arrestè tant-

Grosse-Tête ne dit plus rien, parce que, quand le Maître avait commandé, il n'y avait rien à dire et il n'osa pas rapporter ce qu'il avait entendu les bêtes se dire entre elles, car le Maître l'eût encore traité d'ivrogne, sans seulement vouloir l'écouter.

Et, cette nuit-là, au bord du Rhône, Queue-Courte, tout affairé, alla trouver le Castor.

— J'ai à vous apprendre, dit-il, des nouvelles extraordinaires. Ce matin, lorsque le gardian est venu pour rassembler le bétail et s'est mis à crier toutes ses grossièretés coutumières, de cette voix rude et perçante qui me fait sursauter chaque fois dans mon terrier — non, jamais, je vous assure, je ne m'y habituerai, — un taureau l'a chargé, et puis un autre, et puis une vache vèlière et toute la manade a pris une attitude si menaçante que, sentant un grand danger pour son cheval et pour lui, il a donné du talon et, au grand galop, est rentré à sa cabane. Ce sont là des faits très intéressants. La révolte prend, chez les taureaux, des proportions incroyables. Je sais que la manade est très montée, du plus petit au plus grand. Triompheront-ils? Nul, vraiment, n'en saurait douter. Quelle juste humiliation pour ces hommes orgueilleux qui régendent la terre entière et qui sont pour nous, avec leurs immondes chiens, le plus redoutable des fléaux. Je crois au triomphe des taureaux et, je ne crains pas de le dire, fit-il en baissant prudemment la voix, c'est du plus grand cœur et bien haut que, quant à moi, j'y applaudirais.

— J'y applaudirais bien aussi, dit le Castor en bais-

lèu, de boufa, qu'uno broundo, tout d'un tèms, venié de cracina dins uno mato. Adessias, brave ami, counservas-vous. Quéti tèms estrange! Se poudèn flata de n'en vèire à noste entour!

* * *

Sènso mai tarda, l'endeman, li causo, cop sus cop, s'amoulounèron.

A la primo dóu jour, coume avié di, lou Pelot, emé siuen, garniguè soun paramen, agantè un bon fèrre (*) en s'avisant de n'en regarda li pivo, sarrè soun cenglage tant just que pousquè e, en se boutant dins sa sello, partiguè dóu coustat de la manado.

Tau coume la vèio Testasso avié fa, entre que desvistè, alin, li bèstio expandido tirè sus li mai escartado pèr lis arramba e ié douna, pèr claus, pièi, sa virado. Mai, en s'avançant, n'aguè proun de ié crida :

— Hohòu, oi! Anen, anen, zóu, avans!

Mai, tau coume la vèio, li biòu restèron aplanta, dóu tèms qu'eu se n'en sarravo. Pamens, quand se devinè davans Augo lou Ratié que lou regardavo veni en lou niflant e, qu'en l'afrontant, se quihavo, l'ome faguè ensemblant de pas s'enchaure dóu gros tau, fourbiè sènso

sant la voix plus encore. Mais, vraiment, ces taureaux, quels êtres puissants. Et quelle énergie, quelle audace!

— C'est qu'il en faut, pour vaincre, de l'audace et de l'énergie! affirma fièrement Queue-Courte, en s'arrêtant, toutefois, de respirer, à cause d'une brindille qui venait, inopinément, de craquer dans une touffe. Au revoir, cher ami et à bientôt. Ah! quelle surprenante époque. Nous pouvons nous vanter d'assister à de bien curieux événements!

*
* *

Dès le lendemain, ces événements se précipitèrent.

A la première heure, comme il l'avait annoncé, le Maître, soigneusement, harnacha son propre cheval, prit un solide trident dont il eut soin de vérifier les pointes, serra ses sangles aussi solidement qu'il le put et, s'étant hissé en selle, partit tout seul dans la direction de la manade.

Ainsi que, la veille, Grosse-Tête l'avait fait, dès qu'il aperçut, de loin, les bêtes éparpillées, il marcha vers les plus éloignées pour les rassembler et leur donner ensuite le tour à travers le pâturage. Mais, en s'approchant, il se contenta de crier :

— Hoho, oï! Allons, allons, ho! qu'on avance!

Mais les taureaux, tout comme la veille, demeurèrent immobiles tandis que lui-même s'approchait. Cependant, lorsqu'il se trouva en face de Aogh l'Epervier qui le regardait venir en le flairant et en relevant la

mai dire e, se lançant d'uno esperounado, plantè un cop de ferre dins l'anco d'uno autro bèstio. Aquesto, clavado, boumbiguè, souspresso, e dóu cop, si vesin, aboulega, s'escartèron : acò, lou Pelot l'avié coumta. Mai ço que coumtavo pas, fuguè que lou biòu touca se virè round e ié revenguè dessus tant rede, qu'en lou voulènt espera à l'estriéu, l'aste, dins si man ié petè en dous coume un vèire e, pèr s'apara, se veguè plus qu'un marrit tros de tavello. E, coume lou biòu, enmalicia, toujours cougnavo, lou cavalié fuguè fourça de se vira e, tant que poudié, de se leva de davans. Avié abriva sa mounturo, sus l'estiganço, emé quàuqui saut, de prendre d'avanço, mai s'avisè lèu, proun estransia que, noun soulamen lou proumié biòu ié landavo après e lou sarravo, mai qu'Augo, enaura, se bandissié, tambèn, pèr l'agarri. E, en ausènt darrié, uno trepejado e un boufamen sus la sansouïro, se courbè dins la sello pèr espincha e coumprenguè, trevira, qu'uno grosso escarrado, à grand trin, lou coursejavo. De vèire eiçò, uno pòu dessinado lou troussè e se groupè à esperouna, abrivant soun chivau tant que n'avié, en tirant sus un rode que sabié, à souleu leva de la raro, mounte uno gacholo gaiardo se tancavo. Aloungavo coume un perdu. Di biòu li mai proche, ausissié l'alena rau e lou bram acarnassi. Augo lou Ratié venié en tèsto. S'encapè uno roubino :

— Se moun chivau sauto pas franc o se retardo en passant la roubino, siéu perdu, se pensè lou Pelot.

Mai lou chivau, coume un bon chivau qu'èro, sènso

tête avec arrogance, l'homme feignit de ne se soucier nullement du grand taureau, se détourna sans rien dire et, s'élançant en éperonnant son cheval, planta un coup de trident dans la croupe d'une autre bête. Celle-ci, sous la piqûre, bondit de surprise, ce qui fit que ses voisins brusquement aussi s'écartèrent : c'est sur quoi le Maître comptait. Mais ce qu'il n'avait pas prévu, ce fut que le taureau touché se retourna sur-le-champ et revint sur lui avec violence, si bien qu'ayant voulu l'arrêter d'un coup de trident dans les naseaux, la hampe, entre ses mains, se rompit tout net en deux parties et il ne se trouva plus armé que d'un pauvre tronçon de bois. Et comme le taureau, acharné, poussait toujours, le cavalier en fut réduit à tourner bride et, le plus vite qu'il put, à prendre la fuite. Il avait lancé sa monture à toutes jambes, espérant, en quelques bonds, distancer son ennemi, mais il s'aperçut bientôt avec une certaine angoisse que, non seulement, le premier animal se tenait à ses trousses et le serrait, mais qu'Aogh, d'une allure folle, venait de l'attaquer aussi. Et comme il entendait derrière lui un bruit de piétinements et de soufflements sur la sansouire, il se pencha sur sa selle pour regarder et constata, bouleversé, qu'une grande partie de la manade avait, à sa suite, pris le galop. A cette vue, une terreur invincible le saisit et il se mit à éperonner, poussant son cheval, tant qu'il avait de vitesse, vers un certain endroit qu'il savait, au levant des limites du pâturage et où s'élevait une très grosse gachole. Il courait, d'une course folle. Des taureaux les plus proches, il entendait le souffle

se retarda de-founs, passè la roubino di quatre pèd, emai n'en gagnè uno idèio. Mai l'aguè lèu perdue lou cavalié, tourna-mai, ausiguè, ras, Augo que boufavo e coumprenguè qu'en courrènt, tóuti li cop que lou biòu mandavo, la cimo de la bano venié rascla la couvo expandido dóu chivau.

— Se moun chivau encapo uno traucarié, siéu bèn perdu, se pensè lou Pelot.

Mai lou chivau, coume un bon chivau, mancavo tóuti li trau e courrié tant qu'avié d'alén. Tant-lèu arriva à la gacholo, lou cavalié moule uno idèio, alounguè lou bras e, se sourtènt de la sello, s'agantè i branco mestresso e, entre-mitan, se i escambarlè. Mai lou paure chivau, abandouna soul à la rounsado d'aquest bestiari enaura que ié venié dessus em'un chamatan de trounadisso, fuguè desvira e, ensaunousi de-pertout, trauquiha di cop de bano, emé la ventresco que ié sourtiè, aguè pamens lou vanc de s'auboura e s'encourreguè, desvaria, pèr sansouiro, emé si reno coupado que rebalavon lou sòu e sis estriéu que brandussavon.

Mai, tant-lèu, li biòu avien quita lou chivau pèr reveni sus lou Pelot e en vesènt aquest quiha, quàsi, à la cimo de l'aubre e countènt, deja de se vèire quite, en se ié lançant, tóuti coutrio, se boutèron, subran, à faire ço que biòu jamai avien fa. Qu'à cop de banc, en bramant, s'ataquèron au pèd de l'aubre. Uno gacholo, vièio que vièio, es pas un aubras. La rusco petavo, mai lou bos èro sinous. Pèr aganta lou racinage, dóu mourre emé di bato,

rude et les beuglements rageurs. Aogh l'Épervier tenait la tête. Une roubine se présenta.

— Si mon cheval saute mal, ou perd du temps en franchissant la roubine, je suis perdu, songea le Maître.

Mais le cheval, comme un bon cheval qu'il était, sans aucunement ralentir, franchit la roubine des quatre pieds et prit même une faible avance. Mais, bientôt, cette avance fut perdue et le cavalier, de nouveau, entendit près de lui le souffle d'Aogh et il sentit qu'aux coups de tête, qu'en courant, le taureau détachait, la pointe de la corne frôlait la queue flottante de sa monture.

— Si mon cheval met le pied dans un terrier de lapin, je suis bien perdu, pensa le Maître.

Mais le cheval, comme un bon cheval, évitait adroitement tous les trous et courait tant qu'il avait d'haleine. Aussitôt parvenu à la gachole, le cavalier ralentit légèrement, étendit le bras et, quittant la selle, se cramponna aux branches les plus fortes entre lesquelles il se hissa. Quant au pauvre cheval, exposé sans défense au choc de cette masse furieuse qui courait sur lui avec un bruit de tonnerre, il fut culbuté et, tout sanglant, criblé de blessures, éventré plus qu'à demi, il eut, pourtant, la force de se relever et s'enfuit, affolé, à travers la plaine, avec ses rênes rompues qui traînaient à terre et ses étriers qui ballottaient.

Mais, aussitôt, les taureaux avaient abandonné le cheval pour revenir à son maître et voyant celui-ci juché presque au haut de l'arbre et content déjà de se voir hors de danger, d'un commun accord se ruant, ils

li biòu recavavon, agrouva. Aquéli que, enmalicia, s'asclavon la bano o s'esclavon, d'autre, sus lou cop, prenien sa plaço. E quouro, emai lou Pelot bramèsse misericòrdi que, d'en-liò lou poudien entèndre, l'aubre cabussè, touto la manado se rounssè en cercant l'ome. Avié assaja de s'amata sout lou pèd, entre l'espes di ramiho. Mai Augo, en clavant dins lou broundage, lou poutirè, lou bandiguè en l'èr, lou reprenguè mai e lèu, lou cada-bre dóu Pelot, embana, viéuta, matrassa, noun fuguè qu'un rebaladis qu'avié plus carage d'ome.

— Bouh! Fara ges de mau, aro, aquéu d'aqui, cridè Augo.

— Vaqui, desenant, coume avèn de faire. Sian d'un sang fèr. Vendu, lou que supourtara l'Ome à soun entour.

— E lou Chivau? demandè uno voues.

— Lou Chivau nous es contro. Gramaci éu se l'Ome nous fai tèsto e nous mestrejo. Se vòu que se ié perdoune, a que de renega l'Ome e de s'afreira mé nous autre.

Tóuti n'en counveguèron e, acò di, li biòu s'arroudelèron à l'entour de ço que soubravo di carnasso dóu Pelot e, mai l'aguèsson renja coume un enemi mourtau, en se bacelant, en tirant braso, emé d'ourlado e de crid, à sa modo, en menant lou dòu, entamenèron la bramadisso (*).

Fuguè, desalena, emé d'ive foro de la tèsto, que lou Vibre, sus, lou vèspre, veguè lou Couvet que l'abourdavo.

— O coulègo, sabès pas ren?

— Li Gabieto an counta, en passant, dirai, que li

se mirent soudain à faire ce que jamais aucun taureau n'avait fait car, à coups de cornes, en beuglant, ils attaquèrent le tronc de l'arbre. Une gachole, même très vieille, n'est pas un arbre très gros. L'écorce éclatait en morceaux, mais le bois était bien dur. Pour atteindre les racines, du mufle et du sabot, les taureaux à genoux, fouillaient la terre. Ceux qui, dans leur farouche ardeur, se cassaient ou s'ébréchaient une corne, de nouveaux attaquants les remplaçaient. Et, lorsqu'en dépit des cris désespérés du Maître que nul ne pouvait entendre, l'arbre s'abattit, toute la manade se rua, cherchant l'homme à terre. Il avait tenté de s'abriter sous le tronc, dans le fouillis des petites branches. Mais Aogh, engageant sa corne dans les brindilles, l'en retira, le lança en l'air, le reçut encore et, bientôt tout le corps du Maître, encorné, roulé et meurtri ne fut qu'une loque méconnaissable.

— Bouh! Il ne nuira plus, celui-là, cria Aogh.

— Voilà, désormais, comment nous devons faire. Nous sommes de sang sauvage. Traître à jamais, qui tolérera la présence de l'Homme et son approche.

— Et le Cheval? demanda une voix.

— Le Cheval est notre ennemi. C'est grâce à lui que l'homme nous combat et nous maîtrise. S'il veut qu'on l'épargne, il n'a qu'à renier l'Homme, il n'a qu'à se joindre à nous.

Tous avaient approuvé et, cela dit, les taureaux formèrent un cercle autour de ce qui restait de la dépouille du Maître et, bien qu'ils l'eussent traité comme leur pire ennemi, en entrechoquant leurs cornes, en grat-

biòu en revoulunado, avien sagata lou Pelot, diguè lou Vibre à noun plus, mai talamen l'ai trovado forto que me n'en siéu pas vougu fisa. Esperave de vous vèire que, sabès, emé li Gabieto...

— L'afaire dins soun founs, es proun vrai. Mai avès ben fa de vous pas fisa di Gabieto qu'éli n'an rèn vist, de-founs. Ere aqui quand tout s'es passa e n'ai li trambleto. Acò fasié ferni, cresès-lou.

— Es que, justamen, diguè lou Vibre, es quasimen pas de crèire. Causo ansin jamai se veguè. Venès pèr vous remounta, rousiga lèu un brisoun, e pièi, me donarès d'entre-signe.

E lou Couvet, tout en rousigant, ié countè tout ço qu'eu sabié de l'afaire que, pèr bèn dire, mé sis iue n'avié rèn vist, estènt qu'espavourdi de la batèsto, entre-parti, s'èro amaga dins soun trau, en se fisant, pèr lou restant, dóu maissage d'uno agasso, que rapourtavo en tout venènt, en l'engalantant pèr plesi, lou di de dos Gabieto esmarrado.

— D'eiçò, sian pèr garda memòri, s'escridè à la fin, lou Vibre, fau, un cop de mai, que lou digue : noun, acò jamai s'èro vist. L'Ome segur, a de gros tort, mai, de viólènci ansin, trouvas pas qu'es destempoura o, qu'à tout lou mens, passo la rego?

— La rego? rebequè lou Couvet, mai galejan? L'Ome, à noste regard, n'a un pau mai sus lou pitre. Siéu countènt de crèire, pèr quant à iéu, qu'aquele espóussado me gardara siau uno passado. Basto la bouvino, en batènt

tant le sol, avec des lamentations et des cris, selon leur loi, ils entonnèrent un chant funèbre.

Ce fut tout haletant et les yeux hors de la tête, que le Castor, ce soir-là, vit Queue-Courte l'aborder.

— Cher ami, ne savez-vous rien?

— Les Mouettes ont raconté en passant, je dois vous dire, que les taureaux révoltés avaient égorgé leur Maître, dit le Castor extrêmement excité. Mais ça m'a paru tellement fort, que je n'y ai guère ajouté foi. J'attendais de vous voir car, vous savez, avec les Mouettes...

— Le fond de l'histoire est très exact. Mais vous avez bien fait de ne pas vous en remettre aux Mouettes, car elles n'ont rien vu, absolument. J'ai assisté à tout, quant à moi et j'en suis malade. Ce fut un affreux spectacle, croyez-m'en.

— C'est que, justement, dit le Castor, cela est à peine croyable. Pareil fait jamais ne se vit. Venez, pour vous remettre, grignoter vite quelque chose, après quoi, vous me donnerez des détails.

Et Queue-Courte, tout en rongéant, raconta ce qu'il savait de l'affaire, dont, à vrai dire, il n'avait rien vu de ses propres yeux car, épouvanté par cette bagarre, dès le début, il s'était tapi dans son trou, s'en remettant pour le surplus, aux commérages d'une Pie qui répétait à tout venant, en l'enjolivant de son mieux, le récit de deux mouettes errantes.

— Quel événement mémorable, s'écria à la fin le Castor. Il faut bien que je le répète : non, jamais on n'avait vu ça. L'Homme, évidemment, a des torts

sus lou païs, fague escarta liuen li cassaire emé tout soun trin de mourtalage.

Mai lou Couvet calé e s'abrivè en fusant dins lou baucas, que long dóu Rose, s'entendié lou pas amourti d'un pescaire, qu'à pouncho d'aubo, venié pèr leva sis anguiliero.

*
* *

Quant l'Enfant dóu Pelot aguè carga lou dòu e rendu, coume se deù, lis ounour de l'entarrado, s'entriguè d'intra dins soun bèn e de s'entrevà de la manado que, de tèms, s'èro abandonado.

— *Vesès, Augo venié is autre, vesès, lis ome se soun douna pòu e res se sènt plus de nous veni desrenja. Nosto revirado aura fa saupre en tóuti quau sian e nous sauvara pèr longtèms, fau crèire, la pas emai la liberta.*

— *Fai tira, 'diguè Pau-Parlo lou |dountaire, fai tira, Augo, que t'escoute.*

— *Sabèn que tu... diguè Augo.*

— *Vai bèn, faguè Pau-Parlo, se couneira proun. En esperant, zóu, anen béure un cop à la roubino.*

Mai l'un emé l'autre s'aplantèron pèr espincha dous belu que creissien en s'avançant e, lèu-lèu, eisa, counei-

immenses, mais ne trouvez-vous pas de tels actes de violence, inopportuns ou, tout au moins, excessifs?

— Excessifs? protesta Queue-Courte, vous plaisantez. L'Homme en a de plus lourds, envers nous, sur la conscience. J'espère bien, quant à moi, que cette manifestation énergique me vaudra, quelque temps, une certaine sécurité. Puisse la présence des taureaux écarter les chasseurs et toutes leurs manœuvres sangui-
naires.

Mais Queue-Courte se tut et détala en se glissant dans les herbes, car on entendait, au bord du Rhône, le pas assourdi d'un pêcheur qui, à l'extrême matin, venait visiter ses nasses.

*
* *

Quand le Fils du Maître eût pris le deuil et qu'il eût fait célébrer, comme il le devait, de décentes funérailles, il songea à entrer en possession de son héritage et à s'occuper de la manade qu'il avait fallu négliger pendant de longs jours.

— Vous voyez, proclamait Aogh, vous voyez, les hommes nous redoutent et, maintenant, nul n'ose plus venir nous troubler. Notre acte d'énergie a appris à tous qui nous sommes et assurera, pour longtemps, sans doute, notre indépendance et notre tranquillité.

— Va toujours, dit Peu-Parle le bœuf conducteur, va toujours, Aogh, je t'écoute.

— Oh! toi... dit Aogh.

guèron l'Enfant dóu Pelot e Testasso, mancha, tóuti dous, de soun ferre e mouna sus de bon chivau.

— Aviso, Augo roundinè.

E, tant-lèu en niflant faguè tèsto i nouvèu vengu, quiha, li bato tancado, en bracant li bano. La manado que res la gardavo plus, s'èro desamaiado de-pertout; fuguè pas de peno i dous ome de se sarra dóu gros tau sèns avé soucit dis àutri bèstio; e, entre s'encapa à pourtado, au moumen qu'anavo carga, l'Enfant dóu Pelot, adret, dounè un biais au chivau e, en mandant soun seden plega, groupè dins qu'un cop li dos bano entre la ganso d'un nous courrènt. Pièi, coumencè de se leva de davans en se fasènt courseja sèns lacha la cordo, dóu tèms que Testasso, en abrivant de darriè, lou fasié veni, à moumen, em' un cop de ferre. E, tant-lèu, Augo s'estrementiguè, que l'Enfant dóu Pelot, à la lèsto, venié d'arroudela la cordo à-n-un aubre. L'animau, souca pèr la tèsto, aguè bèu à brama, aguè bèu à boumbi e courpouira, l'aubre e lou seden tenien ferme e, quouro li dous ome, en davalant, aguèron doubla li cordo, quouro em'uno sabatiero i aguèron entrava li cambo, Testasso desfaguè uno masso de bouchié que pourtavo darriè la sello, ié piquè un bon cop entre li bano, durbiguè soun coutèu e lèu-lèu, pèr sòu, Augo fuguè plus qu'un mouloun de car bono pèr l'oulo e uno pèu mourvelouso, bravo, en venènt pièi, pèr n'en faire de courrejo li brido e de soulié.

— Sara un de mens, diguè Testasso en se virant dóu coustat de la manado qu'escampihado, pamens, sem-

— C'est bon, fit Peu-Parle, on verra bien. En attendant, allons boire un coup à la roubine.

Mais ils s'arrêtèrent l'un et l'autre pour considérer deux taches blanches qui grossissaient en se rapprochant et, bientôt, sans peine, on put reconnaître le Fils du Maître et Grosse-Tête, armés chacun de leur trident et montés sur de bons chevaux.

— Attention, murmura Aogh.

Et, après avoir reniflé, il fit face aussitôt aux arrivants, dans une attitude de défi, les sabots joints et les cornes hautes. La manade que nul ne surveillait plus, s'était dispersée de tous côtés; les deux hommes n'eurent pas de peine à s'approcher du grand taureau, sans avoir à se soucier des autres bêtes et, dès qu'ils se trouvèrent à portée, comme l'animal allait foncer, le Fils du Maître, adroitement, fit obliquer son cheval et lançant sa corde enroulée, emprisonna net les deux cornes dans la boucle d'un nœud coulant. Puis, il se prit à courir devant, en se laissant poursuivre sans lâcher la corde, tandis que Grosse-Tête, en galopant par derrière, poussait le taureau de temps à autre, avec un coup de trident. Et soudain, Aogh fut secoué d'un grand choc, car le Fils du Maître, prestement, venait d'enrouler la corde à un arbre. L'animal, immobilisé par la tête, eut beau bramer, eut beau se cabrer et se débattre, l'arbre et le nœud tenaient bon et, lorsque les deux hommes ayant mis pied à terre, une seconde corde vint renforcer la première, lorsqu'une solide entrave eût fixé les pieds de derrière, Grosse-Tête détacha un marteau de boucher qu'il avait em-

blavo, alin, que s'aboulegavo. Encaro ansin qu'àuquis-un e pièi veirès que tout s'apasimara. Lou Pelot m'escoutavo pas; n'i a cousta. Fau que m'escoutès, vous, que i a de causo que sabe e que li poudès pas counèisse.

— T'escoutarai, diguè l'Enfant dóu Pelot.

Dins la niue, pèr lou counsèu de Testasso, anèron carreja Augo. E, l'endeman, venguèron pas, qu'en avènt louga de journadié, fasièn mounta un grand bouvau. E tant-lèu mounta lou bouvau, Testasso e l'Enfant dóu Pelot encambèron si chivau à l'acoustumado e, à soun aise, un matin, s'agandiguèron à la manado.

Li bèstio, de-longo, se tenien arrage e talamen escartado entre éli, qu'alín se n'en vesié, pas plus grosso que de fureto. Testasso e l'Enfant dóu Pelot, coumenchèron de li recampa, en coursejant, e pas mai, li vedeloun e li maire e, quouro un gros biòu fasié signe de se tanca emai, proun de liuen, de veni à l'ome, li cavalié ié fasièn lou tour coume se lou vesien pas, qu'ansin èro fourça, pèr pas resta à la trèino, de mai segui l'arrambado. E, quand fuguè lou moumen, Testasso faguè signau e chascun di cavalié, decida, se plantè davans un di biòu que fasièn signe.

— Hohòu! venguè Testasso en afrontant lou Frisa.

— Hohòu! venguè l'Enfant dóu Pelot en sounant lou Muge.

Lou Muge e lou Frisa se bandiguèron e, bèstio pèr

porté en selle, frappa un bon coup entre les deux cornes, sortit son couteau et, bientôt, Aogh ne fut plus, à terre, qu'un gros tas de viande bonne à manger et une peau toute fraîche, propre, par la suite, à faire des cuirs de brides et des souliers.

— Ça fait un de moins, dit Grosse-Tête, en se tournant vers la manade qui, toute dispersée encore, semblait donner, de loin, des signes d'agitation. Encore quelques-uns, et puis, vous le verrez, tout redeviendra bien tranquille. Le Maître ne m'écoutait pas; ça lui a coûté bien cher. Il faut m'écouter, car il est des choses que moi je sais et que vous ne pouvez connaître.

— Je t'écouterai, dit le Fils du Maître.

Dans la nuit, selon les conseils de Grosse-Tête, ils allèrent enlever Aogh. Le lendemain, ils ne vinrent pas, car, ayant embauché des hommes, ils faisaient construire un grand corral. Et, le corral construit, Grosse-Tête et le Fils du Maître, ayant enfourché leurs chevaux, comme par le passé, se rendirent, tranquillement, un matin, à la manade.

Les bêtes étaient toujours dispersées et si écartées les unes des autres, que certaines, semblaient, de loin, beaucoup plus petites que des rats. Grosse-Tête et le Fils du Maître commencèrent à les rassembler, en poursuivant seulement les veaux et les mères et, lorsqu'un gros taureau faisait mine de tenir tête et même, à distance, de vouloir foncer, les cavaliers passaient loin de lui en feignant de ne pas le voir, ce qui l'obligeait, pour ne pas rester seul en arrière, à suivre la marche. Et, quand le moment fut venu, Grosse-Tête

bèstio, touto la manado seguiguè. Founçavon, desvariado, parié coume lou jour que s'èro estrassa lou Pelot. S'embrouncavon à touto curso, afoulido, empourtado que pèr un ruscle d'aplana tout e de clava. Acò faguè qu'abrivado, sènso s'avisa, tout d'uno, s'emboursèron dins lou bouvau que venien de lou mounta e que la porto se ié barrè après, dóu tèms que li cavalié se sauvavon de l'autre coustat, pèr un passage que, tant-lèu, un cledat de redorto lou venguè claure.

— Bèn manda! faguè, gai, l'Enfant dóu Pelot.

Mai Testasso se boutè à rire, davalè dóu chivau e, sènso mai, aubourè soun capèu pèr se grata.

Li biòu, atupi, avien revouluna en boufant de l'esfrai e de la maliço, avien cousteja li barro e quàuquis-un avien assaja de li sauta e, pièi, s'èron aplanta proun estransia. Mai lou Frisa, en vesènt eiçò e coumprenènt lou trau que ié fasié la mort d'Augo, — que touto la manado, sus la tepo ensaunousido l'avié brama lou meme matin, — lou Frisa, pèr douna de vanc is autre, cridè en renant :

— Fau contro-ista!

— O, fau contro-ista! respoundeguèron quàuqui voues, samenado un pau clar, mai decidado.

— Contro-ista? d'aise venguè Pau-Parlo lou dountaire. Dise pàs de noun, mai aquéli de nous-autre que se soun jamai vist embarra dins un bouvau, couneiran lèu, crese, que i a de barro mounte li plus rede, emé sis idèio, fau bèn que calon.

fit un signal et chaque cavalier, hardiment, se présenta devant l'un des taureaux qui gardaient une allure menaçante.

— Hoho! fit Grosse-Tête en provoquant le Frisé.

— Hoho! fit en s'adressant au Muge le Fils du Maître.

Le Muge et le Frisé se précipitèrent et, de proche en proche, toute la manade les suivit. Les bêtes chargeaient, aveuglées, comme le jour même où elles avaient tué le Maître. Elles se bousculaient, en courant, emportées par un vent de fureur et de folie, possédées par la seule rage de détruire et de frapper. Ce qui fit que, lancées, sans s'en douter, tout à coup, elles s'engouffrèrent dans le corral qui venait d'être construit et dont la grande porte se referma derrière elles, tandis que les cavaliers se sauvaient par l'ouverture opposée, qu'au même instant, un panneau de branchages vint masquer.

— Bien joué! dit joyeusement le Fils du Maître.

Mais Grosse-Tête se mit à rire, descendit de cheval et, sans rien dire, souleva son chapeau pour se gratter.

Les taureaux, ahuris, avaient tournoyé, soufflant de peur et de colère, avaient longé la palissade que quelques-uns, en vain, avaient tenté de franchir et, enfin, s'étaient arrêtés, pris d'une grande inquiétude. Mais le Frisé comprenant cela, et voyant le vide que faisait la mort d'Aogh — que toute la manade avait pleuré sur la place encore sanglante, le matin même, — le Frisé, pour donner du courage aux autres, s'écria en mugissant :

E, just coume acabavo eiçò, se veguè Testasso e l'Enfant dóu Pelot, mouna sus uno carreto desatalado que, pèr travès, doublavo lou long cledat e, tant-lèu, Testasso aussè soun bras e lou seden mé sa ganso venguè pica sus li bano dóu Frisa. Entre-mitan li rai di roudasso, ni quant vau ni quant costo, la bourgino se saïè e, quouro lou biòu se devinè souca pèr la tèsto, quouro em'uno saba-tiero i aguèron entrava li cambo, un ome s'avancè au coustat de Testasso e de l'Enfant dóu Pelot, aubourè uno masso de bouchié, piquè un bon cop entre li bano e, tant-lèu lou Frisa, pèr sòu, fuguè plus qu'un mouloun de car bono pèr l'oulo e uno pèu mourvelouso, bravo, en venènt pièi, pèr n'en faire de courrejo i brido e de soulié.

Cinq cop se recoumencè à la filado e quand veguè pèr sòu lou que fasié sièis :

— Crese que n'i aura proun ansin, diguè Testasso.

— Bèn, diguè l'Enfant dóu Pelot, n'i aura proun ansin.

E li cledat dóu bouvau, tourna, s'alandèron.

— Résistons!

— Oui, résistons! répondirent quelques voix assez clairsemées, mais résolues.

— Résister? dit posément Peu-Parle le bœuf conducteur. Moi, je veux bien, mais ceux d'entre nous qui, jamais, ne se sont vu parquer dans un corral, comprendront peut-être, sous peu, qu'il est des barrières devant lesquelles se brisent les plus dangereuses illusions.

Et, justement, à peine achevait-il de parler, qu'on aperçut Grosse-Tête et le Fils du Maître, juchés sur un charriot dételé, qui, par le travers, renforçait au dehors la porte principale et, aussitôt Grosse-Tête fit un geste et la corde au nœud coulant vint s'abattre sur les cornes du Frisé. Entre les lourdes roues du chariot, par dehors, la corde, implacablement, fut tirée et, lorsque le taureau se trouva immobilisé par la tête, lorsque, dans une bonne entrave, ses pieds de derrière furent fixés, un homme s'avança à côté de Grosse-Tête et du Fils du Maître, leva un grand marteau de boucher, frappa un bon coup entre les cornes et, bientôt, le Frisé ne fut, sur le sol, qu'un gros tas de viande bonne à manger et une peau toute fraîche, propre, par la suite, à faire des cuirs de brides et des souliers.

Cinq fois, l'opération fut répétée, et lorsqu'il vit le sixième taureau par terre :

— Je crois que ça suffira, dit Grosse-Tête.

— Hé bien, dit le Fils du Maître, ça suffira.

Et les portes du corral, de nouveau, furent ouvertes.

*
* *
*

L'endeman, Testasso, à chivau, bon matin, s'entournè à la manado, coume peravans fasié, pèr arramba e faire vira li bèstio e coumencè de crida, à l'acostumado, en tirant sus li mai escartado, proumié :

— Oi, Hohòu! Regardo-lei, ti feiniant, regardo-lei, ti pedas. Se soun trop trop tiba aquesto niue e, emé soun ventras, ansin, podon plus leva un pèd davans l'autre. Hohòu, oi! Anen, zóu, avans!

E coume, entre l'espíncha de-galis en lou niflant, li bèstio, à-de-rèng, s'acaminavon, Testasso se boutè à rire e aubourè soun capèu pèr se grata.

Mai s'encapè qu'un biòu, mounte avié vira soun chivau, lou regardavo veni sènso branda. Autambèn, Testasso en se i avançant à soun aise, reprenguè soun parlar en seguido :

— Lou vèses, aquel enfant de vaco? Regardo-lou. Aquéu galant, lou faudra belèu ana querre. Espero un pau, te vau faire faire coume se m'entendies pas.

E, rede, ié boumbiguè dessus, ié plantè un bon cop de ferre dins la figo, talamen que lou biòu, sousprès, faguè un saut sus plaço e se n'en levè, dóu tèms que quàuqui bèstio esfraiado fasièn coume éu, espavourdido dóu tarabast, e, qu'à-cha-pau, la manado, coume antan, s'acaminavo, arrambado, segound l'us : « Hohòu! Oi! Hohòu! »

* * *

Le lendemain, Grosse-Tête, à cheval, de très bon matin, retourna à la manade, comme auparavant il le faisait, pour assembler et faire tourner les bêtes et il commença à crier, à son habitude, en se dirigeant vers les plus éloignées, d'abord :

— Oi, Hoho! Regarde-les, ces fainéants, regarde-les ces rossards! Ils ont trop mangé, cette nuit et, avec leur ventre plein, ils ne peuvent plus mettre un pied, devant l'autre. Hoho! Oi! Allons, allons, qu'on avance!

Et, comme après l'avoir regardé de travers en le flairant, les bêtes, l'une après l'autre se mettaient en route, Grosse-Tête se prit à rire et souleva son chapeau pour se gratter.

Mais il se trouva qu'un taureau, vers lequel il avait tourné la tête de son cheval, le regardait venir sans bouger de place. Aussi Grosse-Tête en se rapprochant, placide, lui adressa-t-il la suite de son discours :

— Tu le vois, cet enfant de vache? Regarde-le. Il faudra peut-être que j'aille le chercher chez lui, ce joli garçon. Attends un peu, je vais te faire faire comme si tu ne m'entendais pas!

Et, brusquement, il bondit sur lui, lui planta un bon coup de fer dans la figue du museau, si bien que le taureau, surpris, fit un saut sur place et s'écarta, tandis que quelques bêtes nerveuses l'imitaient, effrayées du remue-ménage et que, peu à peu, la manade, comme par le passé, se mettait en marche aux cris accoutumés :
« Hoho! Oi! Hoho! »

E pièi, Testasso lis acampè, ié faguè prendre sa virado pèr païs e li menè mounte avié de li mena.

Aquéu jour d'aquí, tout s'estènt ameisa, lou gardian regardavo la manado espendido que prenié sou-pado. Li tenié d'à-ment, asseta sus uno auturo en se ventoulant la tèsto e lou coui pèr se para di mouissalo. Mai, sènso n'avé l'èr, éu escoutavo. E ausiguè Pau-Parlo lou dountaire que charravo emé la Vignolo en s'acaminant plan-planeto, tout en rasclant lou germe entre lou jouncas. Mai li dous charraire èron liuen, se parlavon à la chut-chut e ié fuguè pas poussible au gardian de n'en mai entendre.

Pamens, quand fuguè de retour à la cabano :

— Tout acò vai bèn? diguè l'Enfant dou Pelot.

— Tout acò vai bèn, diguè Testasso. E aubourè soun capèu pèr se grata.

Aquéu vèspre d'aquí, quand lou Couvet s'acampè au segounau, fuguè lou Vibre que lou questiounè :

— Lou creiriéu, de-bon, ço qu'an counta li Sarcello? Se parlo de batèsto, de biòu sagata. Sarié-ti vrai que l'Ome ague mai repres lou dessus de la bouvino è que la manado, pèr tant que sa lèi ié doune, au coumplet se fugue soumesso?

— Vrai, l'es que trop, faguè lou Couvet en soupirant.

— Vaquí, s'escridè lou Vibre, uno causo que vous toumbo. M'esperave pas, n'en counvène, uno cagalado ansin. Me sariéu pènsa, dirai, que li biòu...

Après quoi, Grosse-Tête les rassembla, leur fit prendre le tour sur le pâturage et les mena où il devait les mener.

Le même jour, tout étant rentré dans l'ordre, le gardien regardait la manade éparpillée prendre son repas du soir. Il les surveillait, assis sur un tertre, en s'éventant la tête et le cou pour se préserver des moustiques. Mais, sans en avoir l'air, il écoutait. Et il entendit Peu-Parle, le bœuf conducteur, causer avec la Vignole en se déplaçant à petits pas, tout en râclant, entre les joncs, l'herbe rase. Mais les deux causeurs étaient loin, ils parlaient d'une voix très basse et il fut impossible au gardien de rien entendre.

Toutefois, lorsqu'il fut de retour à la cabane :

— Tout va bien? dit le Fils du Maître.

— Tout va bien, dit Grosse-Tête. Et il souleva son chapeau pour se gratter.

Ce soir-là, quand Queue-Courte arriva au bord du Rhône, ce fut le Castor qui l'interrogea :

— Dois-je croire, véritablement, ce qu'ont raconté les Sarcelles? On parle de rencontres, de taureaux tués. Serait-il vrai que l'Homme ait repris la surveillance du bétail sauvage et que la manade ait fait, autant que le permet la loi de ce peuple, pleine et entière soumission?

— Ce n'est que trop exact, répondit Queue-Courte en soupirant.

— Voilà, s'écria le Castor, une chose bien imprévue. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à telle défaite. J'aurais cru, vraiment, que les taureaux...

— Les taureaux? Allons donc! ricana Queue-Courte,

— *Li biòu? Hòu, anen! richounejè lou Couvet. Pèr quant à iéu, vous lou counfèsse, jamai n'en siéu esta la dupo. Se l'ai pas vougu faire coumprèndre, es pèr counvenènço e segur, m'aprouvarès, mai lou pode dire, en fin de comte, me siéu jamai fa forço idèio.*

— *Quisès? demandè lou Vibre estabousi.*

— *Dise qu'aquéli biòu, ansin, es proun de bestiasso e que, sa presènço, eisadamen, porto esfrai. Mai, dins lou founs, moun brave, siéu estoumaga. En fin de comte, de-bon, forço mens qu'éli, seguissen, counsènt, la lèi de l'Ome; e, coume éli, s'avian de taio, e, coume éli, s'avian de bano, sènte proun que sèns bataia...*

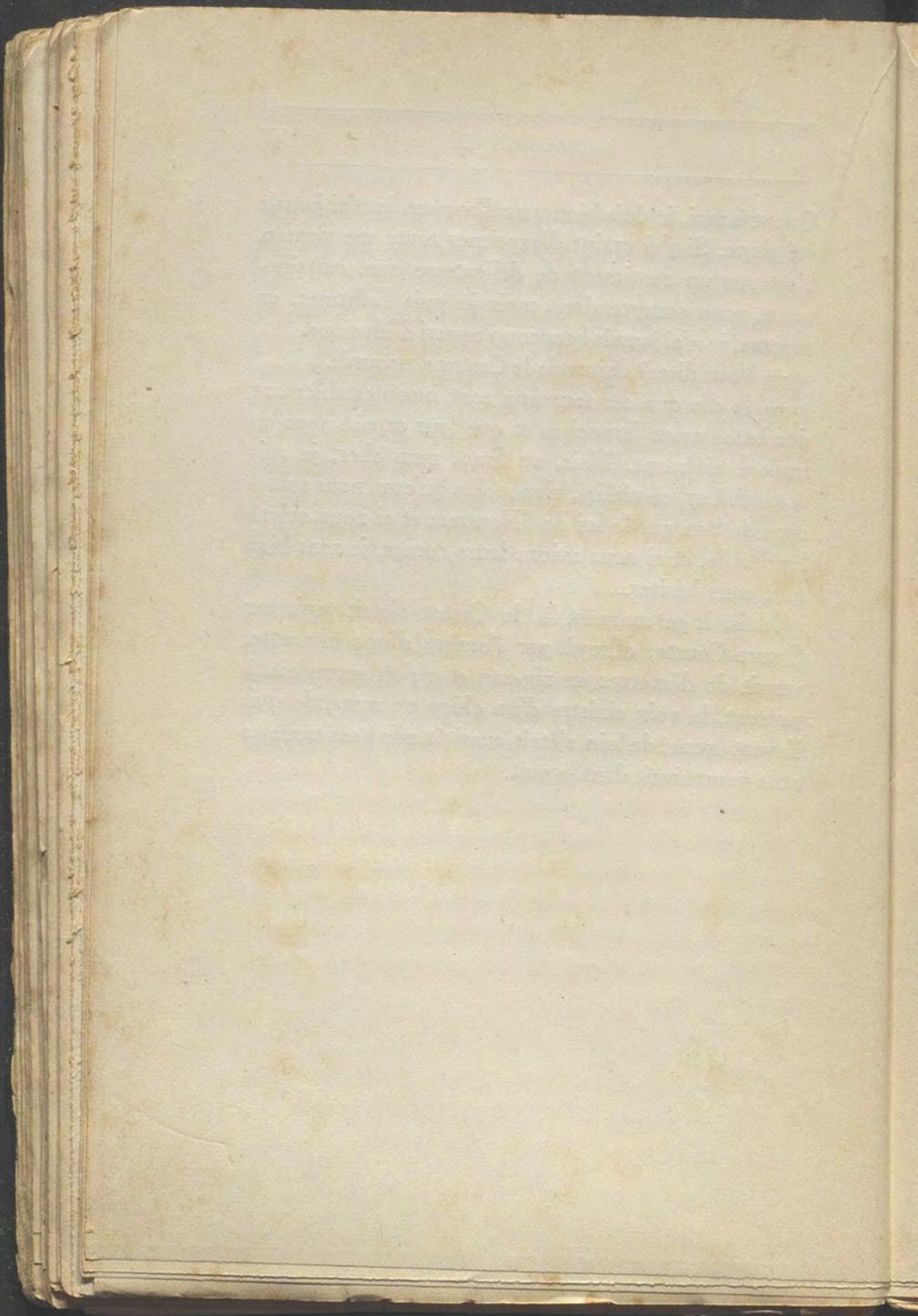
Mai, au meme moumen, lou Vibre, s'èro amata, que lou Couvet, enaura pèr l'oumbrino d'uno machoto, tant-lèu crouchetavo en tabouscant e que s'entendié alin, lou japa menèbre d'un chin perdu, que, de-liuen en l'avènt nifla, se i èro mes à la coucho e lou coursejavo dins l'escur.

Quant à moi, je dois bien vous l'avouer, je n'ai jamais été dupe. Si j'ai craint d'exprimer toute ma pensée, c'est par un sentiment de délicatesse que, certainement, vous comprendrez, mais je puis l'affirmer, en somme, je n'ai jamais beaucoup nourri d'illusions.

— Vous dites? demanda le Castor abasourdi.

— Je dis que ces taureaux sont incontestablement des bêtes assez farouches et que leur aspect nous en impose aisément. Mais, au fond, mon cher, je suis écœuré. Car, en réalité, bien moins qu'eux, nous subissons de bon gré la loi de l'Homme; et si nous avons leur taille, et si nous avons leurs cornes, je sens bien que, sans hésiter...

Mais, à ce moment-là, le Castor s'était tapi, car Queue-Courte, effrayé par l'ombre d'une chouette, venait de démarrer en zig-zag et qu'on entendait, à présent, la voix sinistre d'un chien en maraude qui, l'ayant éventé de loin, s'était, aussitôt, mis à ses trousses et le poursuivait dans la nuit.



VICTOIRE A MORNÈS

—

MOURNÈS (*) A GAGNA

Entre que lou Baile, lou vièi Croua, coumprenguè
que l'aubo s'avançavo, faguè signau en picant dis alo
e li Flamen s'aubourèron tóutis à vòu d'entre-mitan lis
Estang-Bas, pèr rintra au camp de Mournés.

La niue s'èro bèn passado; un cop de lunado, em'un
d'aquéli tèms clar e siau, mounte vous fai gau, bèn à voste
aise, de patouïa en plantant la tèsto dins l'aigo e de bar-
bouteja en soutant de couquiheto, qu'emé la luno, lis
agachaire veson liuen e que, pèr se garda, es brave.

La chourmo virouïè uno passado, escalè e prenguè sa
viò à l'acoustumado, pièi, quand se devinè sus Mournés,
em'un balans d'alo, à l'entre-lus dóu jour neissènt, davalè.

Mai, pas pulèu, ras di couvadou, li proumié rendu
toucavon terro, que, dins tout lou vòu, partiguè qu'un
crid d'espavordimen e de dòu. Li nis èron abousouna.
Malan de sort! Avien gasta lis iòu en lis escrachant e,
belèu, lou mai, en n'en levant, que se vesié, just, d'eici
d'eila, blanqueja qu'àuqui brigoun de cruvèu; li pichot
mancavon; e, di couvarello, rèn mai soubravo qu'un
pau de sang que, pèr sòu, avié fa traço e qu'àuqui pessut
de plumo roso que lou ventoulet d'aubo acabavo de lis

Dès que le Chef, le vieux Croua vit que l'extrême matin était proche, il donna le signal en battant des ailes et le vol entier des Flamants s'enleva du milieu des Étangs Inférieurs pour rentrer au camp de Mornès.

La nuit avait été bonne; un grand clair de lune, avec un de ces temps limpides et purs où l'on se plaît, sans aucune crainte, à patauger en plongeant le cou et à barboter dans l'eau à la recherche des coquillages car, avec la lune, les guetteurs y voient de loin et il est facile de se garder.

La bande tournoya un instant, prit de la hauteur et fila dans la direction accoutumée, puis, quand elle se trouva sur Mornès, avec de grandes vagues d'ailes, aux lueurs du petit jour, lentement, elle descendit.

Mais, à peine, près des couvoirs, les premiers arrivés touchaient-ils terre, qu'il y eut, à travers le vol, de grands cris de consternation et de douleur. Tous les nids étaient ravagés. Malédiction et misère! Les œufs avaient été détruits, écrasés, sans doute et emportés en partie, car on ne voyait, çà et là, que de rares débris de coquilles, les petits avaient disparu; et, des couveuses, il ne restait rien que de minces traînées de sang et quel-

espan di. Li nis, enjusco, pasta bèn soulide emé de terro e moun ta sus soun à-plan pèr lis apara dis aigo, èron esta bourroula, revira dessus-dessouto e d'aut en bas, pèr quauque destrùssi encahina.

De vèire aquel espetacle, touto la chourmo, em'un chafaret endemounia, vanegavo en s'entrepachant pèr pas rèn e tóuti courrien d'un pau pertout, en estirant lou coui e en alejant, pèr destousca, dins l'escoumbre, lou rode mounte, peravans, se devinavo soun nis.

Lavoues dóu vièi Croua en dóuminant, pacifè uno idèio.

— S'es un ome que nous a fa l'abouminacioun d'aquéu ravage, — diguè, majestous, lou Baile, — que la maladioun l'acoumpagne!

— N'es pas un ome, uno voues diguè. Quand l'Ome raubo i couvadou, qu'acò, pèr malur, s'es agu vist, aganto quàuquis iòu e groupo, quand pòu, de pichot quàsi vouladis. O, tambèn, pièi, quand nous fai casso, es sus lis estang : au bèu mitan de la niue, s'avanço bèn agouloupa em'un linçòu blanc e, talamen, à la lunado, sèmblo quauco bravo cavalasso que ié vèn à biais de nous espóussa sa retrounado. N'i a, segur, de mort, n'i a d'amaluga, mai, pamens, en plagnènt un mourtalage que, pèr-dessus lou marcat, proufito en res, estènt que nosto car es pas di requisto, fau rèndre à l'Ome ço que ié revèn : jamai, sus lou nostre, a fa tau ravage. Acò n'es pas l'Ome. Mai sounjas, vautre, au Reinard? Niso proun sus lou Riége (*). S'es lou Reinard, que la maladioun l'acoumpagne!

ques poignées de plumes roses que la brise du matin achevait de disperser. Les nids, eux-mêmes, bâtis solidement de terre et façonnés en petites plates-formes pour les soustraire au danger des eaux, avaient été bouleversés, retournés sens dessus dessous et de fond en comble par quelque sauvage destructeur.

Devant ce spectacle de désolation, toute la tribu, au milieu d'un affreux concert de lamentations, s'agitait dans le plus inutile des désordres; et chacun courait de côté et d'autre, le cou allongé et les ailes étendues, en cherchant, parmi ces décombres, la place où s'était trouvé son nid.

La voix du vieux Croua, dominant tout, ramena un peu de calme:

— Si c'est un homme qui a fait ces abominables ravages, — dit solennellement le Chef, — que la malédiction soit sur lui!

— Ce n'est pas un homme, dit une voix. Quand l'Homme pille les couvoirs, cela, malheureusement, s'est bien vu, il vole quelques œufs et s'empare, lorsqu'il le peut, des petits prêts à s'envoler. Ou bien, alors, lorsqu'il nous donne la chasse, c'est sur l'étang : en pleine nuit, il nous approche, tout enveloppé de blanc et, si pareil, au clair de lune, à quelque inoffensive cavale, qu'il arrive ainsi à lâcher sur nous son petit tonnerre. Il y a, certes, des morts, il y a des blessés, cependant, tout en déplorant une cruauté, par surcroît bien inutile, car on estime peu notre chair, rendons à l'Homme cette justice; jamais, envers nous, il ne s'est livré à des destructions pareilles. Ce n'est pas l'Homme.

— N'es pas lou Reinard, uno voues diguè. Quand lou Reinard vèn i nis pèr sauna e pèr rauba, lou fai à la chut-chut e sènso mena de trin. Groupo un iòu, endevèn, quand pòu, pèr l'estrangla, quauco couvarello e, quand a encapa, se lèvo lèu-lèu de davans, sènso demanda l'ouro qu'es, en carreiant sa casso à trau pèr n'arriba si cadèu. A-n-uno colo, coume eici, se sentrié pas de faire tèsto. S'a d'arpo, tambèn, soun pas gaire forto; e pèr deque, pièi, se sarié entreva de tout revira? Lou reinard es sournaru, traite e tiro-sang, mai ié fau rèndre ço que ié revèn : jamai, sus lou nostre, n'a fa tau ravage. Acò es pas lou Reinard. Mai sounjas, vautre, au Biòu Sòuvage? Rèn qu'èu, de tout lou bestiau de l'enviroun aurié pouscu, mé si bano, bourroula li couvadou. S'es lou Biòu Sòuvage, que la maladicioun l'acoumpagne!

Mai aquèu prepaus d'aqui, esbrandè, de-bon, un escaufèstre.

— N'es pas lou Biòu Sòuvage, n'es pas éu!

— Proumié, diguè uno femello, mé lou Biòu Sòuvage, sian jamai esta desenemi. Iéu que parle, estènt couvarello, l'autro sesoun, un jour, lou veguère passa mé si fraire, en quàuqui cambado, tout à peno, de moun nis. S'enanavon en trouteiant e en trafegant, mé si bato, la gatitho e niflavon l'èr en narreiant. Iéu que, pamens, me semblavo qu'en tenènt sa viò, se sarravon mai que mai, m'espeloufiguère e faguère peta lou bè coume es la lèi quand sias au dangié e faguère signe en m'entre-aurbourant, de ié planta un bon cop d'alo. Mai lou biòu pri-

Mais, pensez-vous au Renard? Il niche sur le Riège. Si c'est le Renard, que la malédiction soit pour lui.

— Ce n'est pas le Renard, dit une voix. Quand le Renard s'approche des nids pour assassiner et pour voler, c'est avec précautions et en silence. Il dérobe un œuf, il surprend, pour l'étrangler, quelque couveuse et, lorsqu'il réussit son coup, il détale au plus vite et sans demander son reste, en emportant sa proie vers son terrier pour la partager à ses petits. A plusieurs des nôtres, comme ici, il n'oserait pas tenir tête. S'il a des griffes, elles ne sont guère puissantes; et pourquoi, d'ailleurs, eût-il cherché à bouleverser le terrain? Le Renard est sournois, traître et sanguinaire, mais il faut lui rendre justice : jamais il ne s'est livré, envers nous, à des destructions pareilles. Ce n'est pas le Renard. Mais songez-vous au Taureau Sauvage? Seul de tous les animaux du voisinage, il eût pu, avec ses cornes, à ce point, bouleverser les couvoirs. Si c'est le Taureau Sauvage, que la malédiction soit sur lui!

Mais, cette supposition déchaîna une véritable tempête.

— Ce n'est pas le Taureau Sauvage, ce n'est pas lui!

— D'abord, dit une femelle, le Taureau Sauvage n'a jamais été notre ennemi. Moi qui vous parle, étant couveuse, la saison dernière, je le vis passer, un jour, avec plusieurs de ses frères, à quatre enjambées à peine de mon nid. Ils s'en allaient tous en trottinant et en pétrissant du sabot la vase détrempeée et flairaient l'air de leurs gros naseaux. Comme, tout de même, je jugeais qu'en suivant leur route, ils s'approchaient un peu

madié, sènsò fourbia, m'espinchè mé si gros uias en passant e me boufè: « Pfóuh! » mais sènsò me touca e sèns faire coumprendre, de founs, que fuguèsse enmalicia. Acò es pas lou Biòu Sòuvage.

— N'es pas lou Biòu Sòuvage, n'es pas éu! diguè uno autro. E n'en farai provo. Aquelo bestiasso, tant aurié pou scu envessa li nis e, mé si bano, recava la terro. Mai aurié pas, belèu, leva lis iòu, aurié pas manja li pichot, aurié pas fa passa pèr iue li couvarello. Lou Biòu Sòuvage, se saup proun, fai vido que de rousèu e d'erbiho. Acò es pas éu.

— N'es pas éu, diguè uno autro, que, s'es aurouge e se bataio à mort sus la manado, se fai tèsto à l'Ome que i a lou dessus rèn que pèr forço e routino e, encaro, emé l'ajudo dóu Chivau, lou Biòu Sòuvage, de-longo, s'es coumpourta mai que bèn emé nous autre. De nous lou vèire à l'entour, de-longo nous à fa gau. Li cassaire lou sabon proun, d'abord que, pèr nous abourda, se sèrvon, tambèn, d'un sambé que, de la Vaco o dóu Tau nous fai lusi la semblanço. N'es pas lou Biòu Sòuvage, n'es pas lou Biòu.

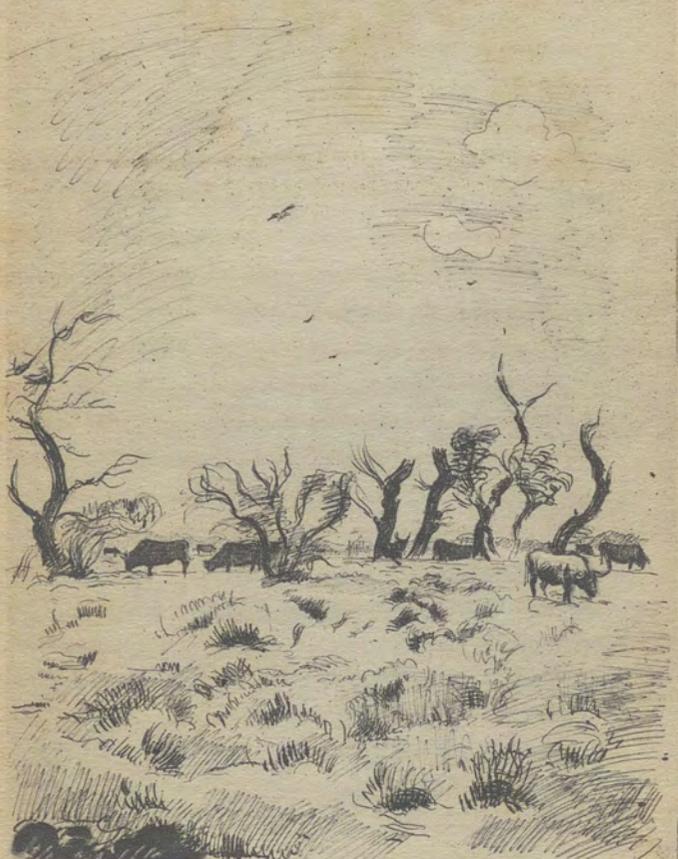
— Alors, s'es pas lou Biòu, quau sara?

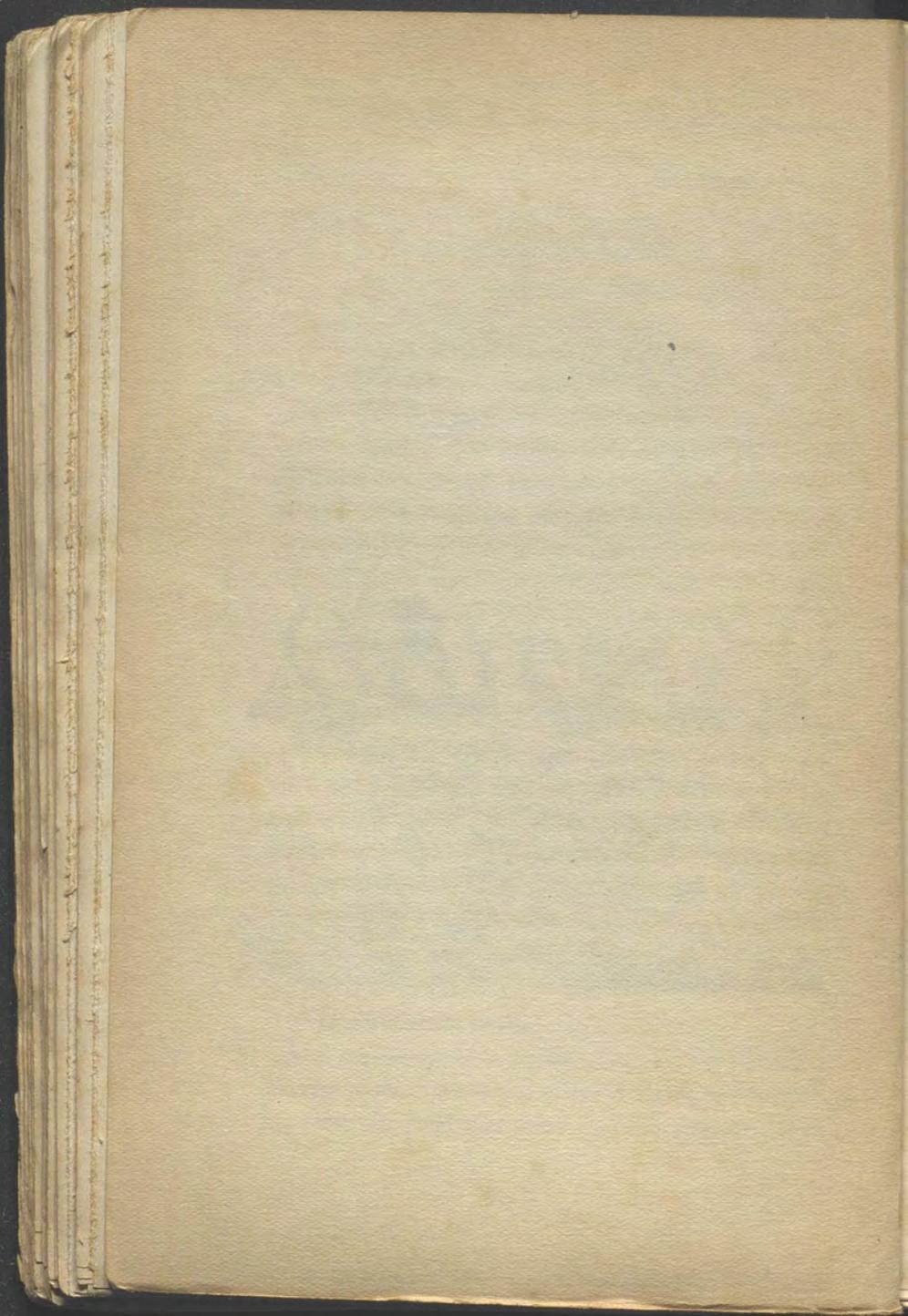
— Li Rússia, tant se pòu...

— O li Chin Perdu...

— O d'Eiglas que passon...

Mai s'esclargiguè, en parlant, que, s'i Chin Perdu èro eisa d'abouli lis iòu, li pichot e li Couvarello, èron pas renja pèr cava tant founs e qu'acò, pièt, en venènt





trop, je hérissai mes plumes en faisant claquer mon bec, comme il est ordonné lorsqu'il y a du danger, et fis mine, en me relevant à demi, de leur décocher un bon coup d'aile. Mais le chef de file, sans se détourner, me regarda avec ses gros yeux et, en passant, me souffla dessus : « Pfouh ! » mais sans me toucher et sans témoigner, par ailleurs, la moindre colère. Ce n'est pas le Taureau Sauvage.

— Ce n'est pas le Taureau Sauvage, ce n'est pas lui ! dit une autre voix. Et je vais en donner la preuve. Ce gros animal eût pu, à la rigueur, renverser les nids et, de ses cornes, labourer la terre. Mais eût-il emporté les œufs, eût-il mangé les petits, eût-il fait disparaître les couveuses ? Le Taureau Sauvage, on le sait bien, ne vit que de roseaux et d'herbe. Ce n'est pas lui.

— Ce n'est pas lui, dit une autre voix, car s'il est farouche et livre de terribles combats dans sa tribu, s'il résiste à l'Homme qui ne le domine que grâce à son énergie et à sa ruse et, encore, avec l'aide du cheval, le Taureau Sauvage a toujours vécu avec nous en parfaite intelligence. Parmi nous, sa présence a toujours été tenue pour agréable. Les chasseurs le savent bien, puisque, pour nous aborder, ils se servent aussi d'un mannequin qui, du Taureau ou de sa femelle imite, à nos yeux la coutumière apparence. Ce n'est pas le Taureau Sauvage, ce n'est pas lui.

— Alors, si ce n'est pas lui, qui cela peut-il bien être ?

— Les Buses, probablement...

— Ou les Chiens Errants...

d'éli, n'aurié ges agu de tèmo. Pèr quant i Rùssio e is Eìglas que passavon, uno cargo ansin, parié, e encaro mai, de-bon, se poudié pas manteni.

— Alors, quau sara lou sacramand?

— Quau que fugue, uno voues diguè, que la maladi-cioun l'acoumpagne!

— Vai proun bèn, mai de-que fau faire?

— Veici, diguè lou vièi Croua, lou plan que counseie. Uno de nòsti chourmo metra mai lou terren en ordre e mountara lis à-plan di nis, en esperant que la lèi nous doune de faire d'ïou, tourna-mai, e de li couva. E lis autre, vèspre e matin, en cèrco, voularan sus lou Riège, lis Emperiau, Counsecaniero (*), pèr destousca, se se pòu, l'ènnemi que nous vau tant gros malastre e, quand n'en saupren proun, tiraren un autre plan, pèr n'avè, coume se dèu, tout noste revenge.

A coumta d'aquí, coume avié di Croua, emé lou vièi Baile en tèsto, dóu soulèu d'aubo au soulèu d'errour, dous cop, lou pople de Mournés vaneguè pèr lono e sansouiro. Mai, quàuqui jour s'escoulèron qu'avien pas rèn encapa.

Passa eiçò, un bèu matin, dóu tèms que la chourmo manjavo dins lou Vacarés en caminant e becavo souto aigo de couquiheto, e que lis agachaire gardavon, à l'acoustumado, Croua desvistè uno Agasso-de-Mar (*) que, souleto long de l'estang, lardavo lou bè, parpaioune-javo e menavo soun trintrin à soun ourdinàri.

— Hòu, Agasso-de-Mar!

— Ou les Aigles de passage...

Mais, il fut prouvé, après discussion, que si les Chiens Errants avaient le pouvoir de détruire les œufs, les petits et les couveuses, ils n'étaient pas suffisamment armés pour bouleverser le sol si profondément et que, d'ailleurs, un tel acte, de leur part, aurait été absolument inexplicable. Quant aux Buses et aux Aigles de passage, l'accusation, pour des raisons analogues, mais encore plus évidentes, ne pouvait sérieusement être retenue.

— Alors, quel est donc notre ennemi?

— Quel qu'il puisse être, dit une voix, que la malédiction soit sur lui!

— D'accord, mais, qu'allons-nous faire?

— Voici, dit le vieux Croua, ce que je propose. Une de nos équipes va remettre en état le terrain et reconstruire les plates-formes des nids, en attendant que la loi nous autorise à pondre, de nouveau, et à couvrir. Et les autres, matin et soir, voleront en reconnaissance au-dessus du Riège, des Impériaux, de Consécanière, pour tâcher de découvrir l'ennemi auquel nous devons ce cruel désastre et, quand nous serons renseignés, nous établirons un plan pour en tirer, comme il convient, la vengeance la plus complète.

A partir de là, selon le conseil de Croua, avec le vieux Chef à leur tête, deux fois, du soleil du matin au soleil du soir, le peuple de Mornès tournoya sur la lagune. Mais plusieurs jours se passèrent sans que les Flamants eussent rien découvert.

Au bout de ce temps, un beau matin, tandis que la

L'Agasso-de-Mar s'avancè e venguè saluda lou Baile di Flamen.

— *As sachu, Agasso-de-Mar, lou malan que nous aclapo e l'escorno sènso pariero que councho tout lou pople di Flamen?*

L'Agasso-de-Mar es rejouncho. D'un escaufèstre ansin, avié proun alena, deja, quauco-rèn alentour di basso, mai respoudegùè, cregnènço de se manca :

— *Noun, de-segur, sabe rèn.*

— *Bèn, te vau dire.*

E Croua ié countè coume la chourmo, en s'acampant, avié trouva si couvadou abousouna e cura e qu'èro pas poussible i Flamen de carga sis enemì coustumié d'aquel embouious auvàri. E apoudegùè qu'éli en n'avènt, d'aquesto ouro, emai cerquèsson, rèn pouscu trouva soulet, ié sarié de-bon de prendre d'ajudo; qu'elo, l'Agasso-de-Mar emé lou trin de vido que menavo dins lou vaste, en fasènt ombro en res, èro plaçado pèr acampa de bons entre-signe; e que pièi, pèr soun mouien, se s'esclargissié tau mistèri, de touti, aurié, segur, l'agrat e s'afreirarien pèr la vido.

L'Agasso-de-Mar s'envoulè e quàuqui jour s'escou lèron, e pièi s'envenguè dire qu'avié rèn remarca d'estrangè long di plajo e, nimai, sus l'alentour dis estang.

Mai, un vèspre, entanto que la chourmo, à soulèu coucha, manjavo en caminant e becavo de couquiheto, dou tèmè que lis agachaire gardavon, Croua ausiguè uno

tribu mangeait dans le Vaccarès en cheminant et picorait sous l'eau des coquillages et que les guetteurs, comme de coutume, montaient la garde, Croua aperçut une Pie-de-Mer qui, toute seule au bord de l'étang, piquait du bec, papillonnait et faisait son petit trafic ordinaire.

— Hé, Pie-de-Mer!

La Pie-de-Mer s'approcha et vint saluer le Chef des Flamants.

— Sais-tu, Pie-de-Mer, le désastre qui nous frappe et l'affront sans exemple qui atteint tous les Flamants?

La Pie-de-Mer est prudente. D'un pareil événement, quelque chose avait déjà couru à travers le bas pays, mais elle répondit, pour ne pas se compromettre :

— Non, certainement, je n'en sais rien.

— Hé bien, je vais te le dire.

Et Croua lui raconta comment la tribu, en rentrant, avait trouvé ses couvoirs ravagés et vides et pourquoi il était impossible aux Flamants de mettre au compte de leurs ennemis reconnus un si inexplicable forfait. Et il ajouta que, n'ayant encore, malgré tous leurs soins, rien aperçu par eux-mêmes, il leur serait bon d'accepter un auxiliaire; qu'elle, la Pie-de-Mer par la vie tranquille qu'elle menait dans les lieux déserts, n'étant suspecte à personne, se trouvait à même de recueillir de précieuses observations; et, qu'enfin, si, de la sorte, elle facilitait une si importante découverte, elle pourrait compter sur la reconnaissance de tous et leur amitié perpétuelle.

La Pie-de-Mer s'envola et quelques jours se pas-

Gabieto, que passavo, amoundaut, en richounejant.

— Hé-héhé! Hé-héhé!

Croua la sounè :

— Hòu, Gabieto!

La Gabieto davalè, se pausè sus l'aigo, saludè lou Baile di Flamen.

— As sachu, ié demandè Croua, lou malan que nous aclapo e l'escorno sènso pariero que nous councho tóuti?

La Gabieto es forço curioso. Counvenguè, tout en se bressant, que n'avié bèn agu quàuqui resson — aro, sabié plus de quau, — mai talamen en passant que ié sarié esta de peno pèr li rapourta e pièi que, pèr bèn dire, avié escouta que d'uno auriho, accoustumado qu'èro de des-saupre ço que la regardavo pas e de s'entrevà, em' acò pas mai, de sis afaire.

Alors, Croua ié countè coume la chourmo, en s'acampant, avié trouva si couvadou abousouna e cura e qu'èro pas poussible i Flamen de counèisse, soulet, lou qu'avié fa tal auvèri e apoundeguè qu'elo, la Gabieto, en anant de la mar à la sansouiro e de la sansouiro à la mar, e en venegant à soun idèio, èro plaçado, segur, pèr acampa de bons entre-signè e que pièi, se, pèr soun mouien, s'esclargissiè tau mistèri, de tóuti, segur, aurié l'agrat e s'afreirarien pèr la vido.

La Gabieto partiguè en richounejant :

— Hé-héhé!

E quàuqui jour s'escoulèron e pièi s'envenguè dire

sèrent, après quoi, elle revint dire qu'elle n'avait rien observé de suspect le long des plages ni dans le voisinage des étangs.

Mais, un soir, comme la tribu, au soleil couchant, mangeait en cheminant et picorait sous l'eau des coquillages, tandis que ses guetteurs montaient la garde, Croua entendit une Mouette qui, bien haut, passait dans le ciel en ricanant :

— Hé-héhé! Hé-héhé!

Croua l'appela :

— Ho, Mouette!

La Mouette descendit, se posa sur l'eau, salua le Chef des Flamants.

— Connais-tu, lui demanda Croua, le grand désastre qui nous frappe et l'affront sans exemple qui nous déshonore tous?

La Mouette est très curieuse. Elle avoua, en se balançant, qu'elle en avait bien entendu murmurer quelque chose — elle ne savait plus par qui, — mais que c'étaient là des propos vagues qu'elle se fût trouvée fort en peine de les répéter et que, d'ailleurs, elle ne les avait écoutés, pour tout dire, qu'à demi, ayant coutume d'ignorer ce qui ne la regardait pas et de ne s'occuper que de ses propres affaires.

Alors, Croua lui conta comment la tribu, en rentrant, avait trouvé ses couvoirs ravagés et vides et pourquoi il était impossible aux Flamants de connaître, par leurs seuls moyens, l'auteur de cet attentat et il ajouta qu'elle, la Mouette, allant de la mer à la sansouire et de la sansouire à la mer et voyageant à sa guise, se trouvait sans

qu'avié rèn remarca que tant vouguèsse la peno, de la mar à la sansouiro.

Mai, lou matin d'après, entanto que la chourmo be-cavo en caminant, dóu tèm̄s que gardavon lis agachaire, Croua, à soulèu leva, veguè lou Ratié, qu'en alejant, passavo lou cèu de Camargo d'un Rose à l'autre.

Lou Baile lou sounè :

— Hòu, Ratié!

— Quau me sono? Ai d'obro.

— Es iéu, Croua. Un moumenet, e pas mai, aplanto.

Lou Ratié es càrnassié, se saup proun, mai, tambèn, a d'ounour e d'amiganço. E se couneissié un gros déute au regard de Croua, que lou Flamen, un jour de manco, i avié quita un bon tros de pèis e, d'aquéu biais, l'avié para de la fam.

— Siéu eici, Croua, m'aplante. De-que fau, pèr toun service?

— As sachu, Ratié, noste gros malastre e l'escorno sènso pariero que councho tout lou pople di Flamen?

— Quau l'a pas sachu? diguè lou Ratié, la sansouiro es raso e li nouvello s'expandisson coume un vènt; pièi, n'i aurié proun agu de la Gabieto. Mai, iéu, de-que pode faire?

— Bèn, diguè lou Flamen, emé ta vido de cassaire sus lou ferme, que te douno de repassa tóuti li fourni dóu Riége, sies plaça pèr nous acampa de bons entre-signe. T'en vas soul, à toun idèio, moute ta visto de cassaire t'acamino. Rades en-dessus dóu bouscas, fas l'aleto en

doute à même de faire des observations précieuses et, qu'enfin, si elle facilitait aux Flamants une si importante découverte, elle pourrait compter sur la reconnaissance de tous et leur amitié perpétuelle.

La Mouette repartit en ricanant :

— Hé-héhé!

Et quelques jours se passèrent, après quoi, elle revint dire qu'elle n'avait rien aperçu qui valût seulement la peine d'être signalé, de la mer à la sansouire.

Mais, le matin suivant, tandis que la tribu picorait en marchant, sous la surveillance des guetteurs, Croua, au soleil levant, vit l'Epervier qui, à grands coups d'ailes, traversait le ciel de Camargue d'un Rhône à l'autre.

Le chef appela :

— Ho, l'Epervier!

— Qui m'appelle? Je suis pressé.

— C'est moi, Croua. Un instant, seulement, arrête.

L'Epervier est cruel, on le sait bien, mais il est, également, fier et fidèle. Et il se reconnaissait envers Croua de grandes obligations, car le Flamant, un jour de disette, lui avait cédé un bon morceau de poisson et l'avait, ainsi, sauvé de la faim.

— Me voici, Croua, je m'arrête. Que faut-il, pour te servir?

— As-tu su, Epervier, notre grand désastre et l'affront sans exemple qui atteint tout le peuple des Flamants?

— Qui ne le saurait? dit l'Epervier, la sansouire est grande et les nouvelles s'y propagent comme le vent;

espinchant la sansouiro e pos, tambèn, resta quiha d'ouro emai d'ouro, à la cimo d'un mourven, sènso branda ni piéuta, sus l'escampo d'espera quauco couquihado o quauco furo. T'es permes, ansin, de n'en saupre tant que n'en vos. Se nous fas counèisse noste enemi, s'eslargisses tau mistèri, auras, de segur, l'agrat de tóuti e s'afreiraren pèr la vido.

— Tu m'as sauva, diguè lou Ratié, iéu te vau servi.

E s'abrivè dins lou vènt, en fasènt sibleja sis alo.

Quàuqui jour mai s'escoulèron e lou Ratié s'envenguè.

— De qu'aduses? demandè Croua.

— De nouvèu. Counèisse tis enemi e sabe lou rode mounte s'acaton dins lou fourni dóu Riége.

— Li counèisses? Quau soun?

— De Senglié.

— De...

— De Senglié, de Porc Sòuvage. Ansin, jamai n'a agu vist?

— Si, n'entreveguère proun un, respoundeguè Croua apensamenti, un, antan, rènn qu'un cop, de l'autro man dóu Grand Rose. Ere jouveinet, encaro, d'aquelo epoco. En lou vesènt d'amoundaut, ansin, tant l'aurias di quauque gros ratas espeloufi. Un vièi m'eslargiguè de que viravo, mai n'en faguère pas cas. Sies segur, de-bon, qu'es de Senglié? Dempieù lou tèms que me venguère establi, emé touto la chourmo, au mitan de la Camargo,

d'ailleurs, il aurait suffi de la Mouette. Mais que puis-je?

— Hé bien, dit le Flamant, par ta vie de chasseur en terre ferme, qui te permet de rôder dans tous les lieux boisés sur le Riège, tu es à même de faire, pour nous, les observations les plus précieuses. Tu vas seul, à ton goût, où ton œil de chasseur te mène. Tu planes sur les fourrés, tu papillottes en scrutant la terre nue et tu peux aussi rester juché des heures entières au sommet d'un genévrier, immobile et muet, sous couleur de guetter un rat ou une alouette. Il t'est possible, ainsi, de savoir tout ce que tu veux. Si tu nous signales notre ennemi, pour cette importante découverte, tu peux compter sur la reconnaissance de tous et notre amitié perpétuelle.

— Tu m'as sauvé, dit l'Épervier, je vais te servir.

Et il s'élança dans le vent en faisant siffler ses ailes.

Quelques jours encore se passèrent et l'Épervier reparut.

— Que m'apportes-tu? demanda Croua.

— Des nouvelles. Je connais tes ennemis et je sais l'endroit où ils se cachent dans les fourrés du Riège.

— Tu les connais? Qui sont-ils?

— Des Sangliers.

— Des...

— Des Sangliers, des Cochons Sauvages. N'en as-tu donc jamais vu?

— Si, j'en ai bien aperçu, répondit Croua assez affecté, un, jadis, une seule fois, de l'autre côté du Grand Rhône. J'étais bien jeune encore, en ce temps-là.

jamai, fau dire, s'es ausi parla d'animau parié entre dous Rose.

— *Vai, prouvable, que, d'aquelo epoco, de-bon, se n'en vesié ges, mai sabe pas coume vai, auran fa de créis, qu'aro n'en sort de-vertout, emai gason mounte volon. Acò es vòsti secutaire, fai ges de doute. Pèr quant à iéu, d'un radèu à l'autre, en partènt de Radeliero, pan pèr pan, ai repassa tout lou Bos. Me dounave un èr de cassa, radave o landave, pièi, arresta, fasiéu l'aletto, quand vouliéu espincha quauco-rèn bèn à moun aise. E, de-fes, me quihave à la cimo d'uno branco seco. Entremitan, rousigave un lesert o uno fureto, pèr faire semblant de cassa, e pièi de-que vos? fau proun viéure. Ai tira ansin, sènso encapa, enjusqu'à Radèu-Long. Mai, sus Radèu-Long, iéu lis ai vist. Soun alin, viéuta tout lou sanclame dóu jour, que penècon dins lou fourni mounte an pres tengudo. E, rèñ que la niue — qu'an pòu, e fan bèn, de s'embrounca emé l'Ome, — s'en van, touto la chourmo, au dóumage. Ai d'entre-signe d'uno Machoto, qu'en pas cassant tóuti dous au meme moumen, sian bon coulègo e que se cargo de me li teni d'à-ment, s'un cop vèn l'errour intrado.*

— *E dises, ansin, qu'es de bestiasso? demandè Croua que, fasié uno passado, semblavo tira soucit.*

— *De bestiasso, segur que n'es, respoundeguè lou Ratié, maugrat que, pèr lou vanc, nimai pèr l'estampo, poscon pas aperia lou Biòu Sòuvage. Mai, d'un autre*

Vu de haut, l'animal ressemblait à quelque gros rat lourd et velu. Un ancien m'expliqua alors ce qu'il en était, mais je n'y attachai guère d'importance. Tu es sûr, vraiment qu'il s'agit bien de sangliers? Depuis le temps que je vins me fixer avec toute la tribu en pleine Camargue, jamais, je l'avoue, on n'avait entendu parler de tels animaux dans le Delta.

— C'est, sans doute, qu'alors, en effet, il n'y en avait pas, dit l'Épervier, mais pour des raisons que j'ignore, ils ont dû se multiplier, car depuis quelque temps, on en voit de tous côtés et ils passent aisément les eaux à la nage. Voilà vos ennemis, n'en doutez pas. Ce sont de bien brutales et de bien voraces bêtes. Quant à moi, d'un fourré à l'autre, en partant de Radelière, attentivement, j'ai parcouru tout le Bois. Je feignais de chasser, planant ou filant, puis, papillonnant sur place, lorsque je voulais examiner quelque chose plus à loisir. Et, parfois, je me perchais à l'extrémité d'une branche morte. Entre temps, je croquais un lézard ou une petite souris, pour me donner l'apparence de chasser et puis, que veux-tu? il faut bien vivre. Je suis allé ainsi, sans rien découvrir, jusqu'à Radeau-Long. Mais, sur Radeau-Long, je les ai vus. Ils sont là, vautrés tout le jour à dormir dans un fourré où leur campement est établi. Et la nuit seulement, — car ils redoutent, avec raison, de rencontrer l'Homme, — ils partent en bande pour marauder. Je suis renseigné par une Chouette avec laquelle je m'entends bien, car nous ne chassons pas aux mêmes heures et qui se charge de les surveiller après la tombée du soir.

coustat, voulountié soun manjo-car e, pèr dessus, cèrcon que chaple e dóumage : acò es sa lèi. Erbage o bestiari, rousigon o chaupinon tout ço que ié pico davans e, pèr bourroula la terro, — qu'en dedins ié casson de bon racinage e de vermenudo, — se servon d'uni taiadou que ié pounchejon di dous coustat sus la maisso. Es emé d'outis ansin que soun tant de cregne!

— Te fau mi gramaci, diguè Croua, peravans s'erian amiga, ma nacioun e tu; desenant auren pache pèr s'ajuda e s'afreiraren pèr la vido. S'un jour as besoun di Flamen, n'auras que de faire signau. Mai poudries pas just et just, m'ensigna lou rode mounte aquéli Porc Sòuvage an sa tengudo?

Lou Ratié, en cacalejant, crussiguè.

— Ai bon iue emai bono tèsto. Te l'ensignarai quand bon te fera plesi. Tu, mé ta chourmo, aurès que de me segui. D'un pau pertout, farai ensemblant de vanega. Mai, entre qu'en l'èr me veiras arresta en fasènt l'aletou coume se m'anave bandi e que, tant-lèu, m'anarai quilha sus uno branco, saupras, de segur, que soun aquí.

Croua faguè mai si gramaci, s'envoulè e s'enanè acampa tóuti li Flamen, davans li couvadou de Mournés. E, quouro, à soun entour, touto la chourmo fuguè arrambado, coumencè de parla e diguè :

— Vous ai arramba pèr un affaire di grèu que i ague. Li sacamand qu'an abouli nòstis iòu, estrassa nòsti pichot, saqueja nòsti nis, bourroula li couvadou, aro sabe quau soun e crese lou moumen vengu que se cerquen tóu-

— Et tu dis que ce sont de puissantes bêtes? s'enquit Croua qui, depuis quelques instants, paraissait fort soucieux.

— Puissantes, oui, certainement, répondit l'Épervier, bien que leur forcè et leur taille ne se puissent comparer à celles du Taureau Sauvage. Mais, par contre, ces Cochons sont volontiers carnassiers, et, de plus, ils ne songent qu'à bouleverser et à détruire : telle est leur loi. Plantes ou bêtes, ils dévorent ou abîment tout ce qui se trouve sur leur passage et, pour éventrer le sol — où ils cherchent à découvrir des racines douces et des insectes, — ils se servent d'espèces de cornes tranchantes, qu'ils portent de chaque côté de leur mâchoire. Voilà les armes qui les rendent redoutables!

— Je te remercie, dit Croua, déjà nous avons fait amitié; entre ma tribu et toi, désormais, il y a pacte d'aide et d'alliance perpétuelle. Si tu as, un jour, besoin des Flamants, tu n'auras qu'à leur faire appel. Mais pourrais-tu, très exactement, me désigner l'endroit où campent ces Cochons Sauvages?

L'Épervier fit entendre un rire grêle et strident.

— J'ai bon œil et bonne mémoire. Je te le désignerai dès que tu le désireras. Toi et les tiens n'aurez qu'à me suivre. Ça et là, je ferai semblant de rôder. Mais, lorsqu'en l'air tu me verras me fixer en papillonnant des ailes comme pour tomber sur une proie et, qu'aussitôt, j'irai me percher sur une branche, tu sauras, à coup sûr, que tes ennemis seront là.

Croua remercia encore, s'envola et alla rassembler tous les Flamants, devant les couvoirs de Mornès. Et,

tis ensèn, un biais pèr ié prèndre, en plen, noste revènge.

— Aquéli sacamand, ansin, quau soun? diguè uno voues.

— O, proumié, ço que voulea, diguè uno autro, es de li counèisse.

— Bèn, diguè Croua, es de Senglié.

— De...

— De Senglié, de Porc Sòuvage.

Mai tóuti, dis un is autre, s'espinchèron en fasènt d'ïue coume de paumo e en estirant lou coui, que res d'éli, jamai, avié ausi parla de tau bestiàri.

— Li Senglié, venguè Croua em' un biais, ansin, de n'en saupre, es de bestiasso, maugrat que, pèr lou vanc emai l'estampo, poscon pas, segur, aperia lou Biòu Sòuvage. Mai, d'un autre coustat, voulountié soun manjocar e, encaro mai, cèrcon que chaple e dóumage. Acò es sa lèi : e, pèr bourroula lou sòu, se sèrvon d'uni taia-dou que ié banejon di dous coustat sus la maisso. Es emé d'óutis ansin que soun tant de cregne.

— E n'i a forço? faguè uno voues.

— Lou Ratié afourtis, diguè Croua, que soun, segur, pas à moulounado. Que, vous dirai, s'aro, counèissèn nòstis enemi, es gramaci lou Ratié, qu'encaro, pèr nous servi, se fai fort de nous ensigna sa tengudo. Emé lou Ratié, desenant, avèn pache pèr s'afreira emai s'ajuda pèr la vido.

Tóuti n'en counvenguèron e Croua seguiguè :

lorsque, autour de lui, toute la tribu fut réunie, il prit la parole et dit :

— Je vous ai réunis pour une cause très importante. Les ennemis qui ont détruit nos œufs, dévoré nos enfants, saccagé nos nids, bouleversé les couvoirs, je sais, maintenant, qui ils sont et je crois le moment venu de chercher, tous ensemble, le moyen de tirer d'eux la vengeance la plus complète.

— Ces ennemis, quels sont-ils donc? dit une voix.

— Oui, ce que nous voulons, d'abord, dit une autre, c'est les connaître.

— Hé bien, dit Croua, ce sont des Sangliers.

— Des...

— Des Sangliers, des Cochons Sauvages.

Mais tous se regardèrent avec des yeux ronds, en allongeant le cou, car, personne, parmi eux, n'avait entendu parler de pareilles bêtes.

— Les Sangliers, reprit Croua sur un ton d'autorité, sont des animaux très puissants, bien qu'à vrai dire, leur force ni leur taille ne puissent être comparées à celles du Taureau Sauvage. Mais, par contre, à l'occasion, ils sont carnassiers et, de plus, ne songent qu'à bouleverser et à détruire : telle est leur loi; et pour éventrer le sol, ils se servent d'espèces de cornes tranchantes qu'ils portent de chaque côté de leur mâchoire. Ce sont ces armes qui les rendent redoutables.

— Et sont-ils nombreux? fit une voix.

— L'Épervier affirme, dit Croua, qu'ils ne doivent pas être en très grand nombre. Car, si nous connaissons, à présent, nos ennemis, c'est à l'Épervier que

— *Li Senglié soun pas forço, crese, pèr bonur, mai, se ié faguen pas vièi, es de gros luchaire. Pamens, tant pèr nous requita dóu malastre d'aro, que pèr nous para sus l'aveni, m'es avis que nous fau cerca, tout d'un tèms, lou biais de n'avé noste revènge.*

Un murmur, en aprouvant, courreguè dins li Flamen.

— *O, noste revènge, mai noun pas à la chut-chut, de rescoundoun, sènso leissa vèire de mounte vai parti lou cop qu'arrenara aquéli soucas de Porc Sòuvage, — que de soucas, n'es, de tout segur; — noun! nous fau revenja, ardit, à bèus iue vesènt, li metre à noun-plus, ié faire vèire, s'es pèr en-cas, nosto planeto de supourta tant marrido vesinanso, que sian pas, nautre, d'aucèu amansi, preste à ié teni, tau que se lou creson, de biasso lèsto, mai uno nacioun gaiardo, decidado d'apara soun dre emé soun repaus, en rendènt respousc pèr respousc. Veici dounc moun avejaire. Un cop regla lou jour dóu combat, s'avertira lou Ratié, que nous fara vèire, bèn just, lou rode dóu Bos mounte trèvon. Tant-lèu, en s'arrestant, à-n- un cop de signau, rede, se ié bandiren tóuti, ié metren tout en dès-e-vue, parié coume éli nous an fa, lis embournaren, ié faren, se pouden, peta si pichot à cop de bè, ié mandaren uno espóussado que li plegara e, belèu, li couchara pèr toujours de l'encountrado. Avèn, pèrnautre, noste dre, avèn d'être noumbre, emé lou revenge de li sousprendre e de nous soubra, amoundaut, un camin de*

nous le devons et il s'offre très obligeamment à nous désigner leur repaire. Entre l'Epervier et nous, désormais, il y a pacte d'amitié et d'aide perpétuelle.

Tous approuvèrent et Croua reprit :

— Les Sangliers ne sont pas nombreux, je crois, fort heureusement, mais il ne faut pas nous dissimuler que ce sont de dangereux adversaires. Cependant, aussi bien pour effacer le désastre du passé que pour assurer la sécurité de l'avenir, je pense que nous devons sans hésitation, chercher le moyen de nous venger.

Une grande rumeur courut parmi les Flamants.

— Oui, nous venger, mais non pas dans l'ombre, d'une façon douteuse qui permette d'ignorer d'où partira le coup qui frappera ces stupides Cochons Sauvages — car ils sont stupides, n'en doutons pas —, non ! il faut nous venger hardiment, ouvertement, leur infliger une défaite éclatante, leur démontrer, si nous sommes condamnés à leur fâcheux voisinage, que nous ne sommes pas les timides oiseaux, prêts à leur fournir la proie facile qu'ils s'imaginent, mais une tribu puissante, déterminée à défendre sa tranquillité et ses droits, en répondant à la violence par la violence. Voici donc ce que je propose. Sitôt fixé le jour de l'expédition, nous aviserons l'Epervier qui nous indiquera, exactement, la partie du Bois qu'ils fréquentent. Aussitôt, nous arrêtant, nous nous laisserons, sur un signal, tomber sur eux tous à la fois, nous saccagerons, nous tuerons, si nous le pouvons, leurs petits à coups de bec, nous leur donnerons une correction qui les matra et les éloignera, peut-être à jamais. Nous avons pour

retirado que res nous lou pòu coupa. Chascun fague soun proun. Sian pèr gagna.

Fuguè dous jour après aquest parlamen de guerro, que la chourmo s'acaminè. De la pouncho de Mournés, au rode nouma Tèsto-de-Miolo, touto la colo se lancè à grand voulado.

Deja se pòu dire un bèu cop d'iue, quand avès, de Flamen, uno troupelado, en trin de batre lis estang dins lou vaste de la Camargo. Mai pièi, se s'aubouron, es uno chale, ansin, qu'es pas de dire, quand vesès s'alarga e vireja, amount, sis alasso, que dardaion dins lou clarun, coume de gròssi flour voulanto.

Pamens, aquelo visto costumiero èro pas pèr esbarluga l'auceliho dóu Riege.

— Tèl diguè l'Agasso-de-Mar, qu'à noun-plus par-paiounejavo, pivelado, en-dessus d'un fiéu d'aigo que, sus la sablo, fourmavo un pichot revòu. Mounte van li Flamen, d'aquesto ouro?

E se bandiguè sus lou revòu.

— Hé-héhél faguè la Gabieto, qu'es de crèire, n'en sabié proun, tant dirias que li Porc Sòuvage lis auran pas tóuti acaba.

E, en se virant round, s'envoulè de l'autro man.

Mai li Flamen, en avènt fourbia, viravon sus Radèu-Long. E tant-lèu s'encapa sus l'orle, Croua desvistè lou Ratié que, tau coume avien di, tiravo, dessouto, alin davans, en ramant pèr se douna un èr de casso e, entre

nous le droit et le nombre, nous aurons l'avantage de les surprendre et de posséder, par les airs, une voie de retraite qu'ils ne peuvent nous couper. Que chacun lutte de son mieux. Notre victoire est certaine.

Ce fut deux jours après cette exhortation militaire, que se mit en route l'expédition. De la pointe de Mornès, au lieu dit Tête-de-Mule, toute la tribu s'élança dans un grand envol.

C'est déjà une belle chose que de contempler une troupe de flamants, en train de pâturer dans les eaux salées, en plein désert de Camargue. Mais, quand ils s'élèvent, c'est un incomparable spectacle, de voir s'ouvrir et tournoyer en l'air leurs lourdes ailes, changeantes, dans la clarté, comme de grandes fleurs mouvantes.

Cependant, ce spectacle coutumier n'était pas fait pour éblouir les autres oiseaux du Riège.

— Tiens! dit la Pie-de-Mer qui papillonnait, éperdue, en s'hypnotisant sur un filet d'eau qui, dans le sable, formait un petit remous. Où vont les Flamants, à pareille heure?

Et elle piqua sur le remous.

— Hé-hé! fit la Mouette qui, sans doute, en savait très long, il paraît que les Cochons Sauvages ne les ont pas tous mangés?

Et, tournant aussitôt sur elle-même, elle s'envola dans une direction opposée.

Mais les Flamants, ayant obliqué, s'étaient orientés vers Radeau-Long. Et, sitôt qu'ils furent sur la lisière, Croua aperçut l'Épervier qui, selon leurs accords, s'en allait en avant, bien plus bas, à tire d'aile, en faisant

que lou veguè faire l'aletto e, pièi, tant-lèu, se quiha à la cimo d'uno branco seco, faguè signau e tout lou vòu davalè.

Semblavo un rias espetaculous qu'encapelavo lou Bos. Li Senglié — que, d'efèt, èron aqui, esvedela sout la ramo, à la bouco d'un pichot clar, — li Senglié, espavourdi d'aqueu rouge nivoulas que ié degrunavo dessus à la subito emé de bram esfraious e un rounfle de mistralado, li Senglié, proumié, bourro-bourro, s'èron auboura sus si cambo pèr se leva de davans. Mai entre s'avisa qu'èro en d'aucèu, e pas mai, qu'avien à faire, en se revirant, tant-lèu, s'èron mai vengu aligna. A cop de maisso, à cop de crouchet, founçavon au mitan d'aqueu mouloun d'alo emai de plumo.

Uno part di Flamen, entrava dins lou fourni, trevira de la laido caro di Porc Sòuvage e pièi en s'entrepachant entre éli, èron just bon à brama coume de perdu e, en arpatejant sus plaço, fasien que crèisse l'emboui. Mai lis autre, amoulouna sus lou clar, fasien bàrri de car e bataiavon de voio. Lou vièi Croua butavo en tèsto.

Tau coume lou Ratié l'avié marca, li Porc Senglié èron gaire. Fourmavon, sus Radèu-Long, tout bèu-just uno nisado : lou paire, un gros verre ragot et espeloufi, la maire-truejo e cinq pichot poucèu qu'adeja se fasien galant.

Sus lou péu ruste di Senglié, espignous coume li cardoun de la mountho, redo que redo, li bequejado s'amour-

semblant de chasser et, dès qu'il le vit papillonner fixement et se poser aussitôt au bout d'une branche morte, il donna le signal et tout le vol descendit.

Ce fut comme un filet immense qui s'abattait sur le Bois.

Les Sangliers — car effectivement ils étaient là, vautés de tout leur long sous les branches basses, à l'entrée d'une étroite clairière — les Sangliers, épouvantés par ce lourd nuage rose qui croulait sur eux à l'improviste avec des clameurs affreuses et un souffle pareil à quelque coup de mistral, les Sangliers, d'abord, précipitamment, s'étaient remis sur leurs jambes pour s'enfuir. Mais, s'apercevant que c'était à des oiseaux seulement qu'ils avaient affaire, en se retournant soudain, ils étaient venus prendre leur place au combat. A coups de dents, à coups de boutoirs, ils fonçaient dans cette masse d'ailes et de plumes.

Une partie des Flamants, empêtrés dans le fourré, saisis par l'aspect rébarbatif des Cochons Sauvages et, d'ailleurs, se gênant les uns les autres dans leurs mouvements, ne servaient qu'à pousser des cris effroyables et, en se débattant sur place, augmentaient encore la confusion. Mais, le reste, massé au milieu de la clairière, faisait face à l'adversaire et combattait vaillamment. Le vieux Croua luttait à leur tête.

Comme l'Epervier l'avait indiqué, les Sangliers n'étaient pas nombreux. Ils ne formaient, sur Radeau-Long, rien de plus qu'une famille : le père, un gros porc hirsute et râblé, la mère-truie et cinq petits marcassins déjà robustes.

tissien e lis alo, à la perdudo, en picant e en tabassant, mandavon que de tapinado. De soun coustat, acarnassi, li Senglié fasién ravage. Chasque cop de dènt durbissié soun trau; chasque cop de crouchet dounavo uno viropasso. Entre li gaugnasso, s'entendí cracina de cambo e d'os e, di coui sepa, lou sang regislavo.

En vesènt si paire couta ansin e, pièi, tira pèr tout aquèu fum de carnasso, li poucèu, tambèn, s'èron bandi. Lou croua feroun, la ràbi dessinado di Flamen, un cop passa lou proumier esfrai, ié fasié plus rè. E, parié coume si paire, abrama pèr la rapino, esquichavon quauque long coui, poutiravon quauco cambo à la devinaio, retourdien mé si dènt uno alo que bacelavo. Lèu-lèu lou clar fuguè clafi d'aucèu matrassa emai de mourènt. Lou vanc di atacaire moulavo.

Pamens, un di poucèu, en avènt recassa dins l'ieue uno pounchounado, s'encourguè en bramant e plantè aqui la batèsto. Es au meme moumen que Croua faguè signau pèr la retirado. Tout ço que, di Flamen, se mantenié libre o qu'à tout lou mens, se sentié de s'envoula, s'abourè, virejè e prenguè mai sa vio en tirant de-vers Mournés.

— Rròu, rròu! Qué païs! venié lou gros paire Porc en fretant à-n-un tò d'aubre un de si crouchet enmoustousi e empasta de piumo que ié picoutavon lou nas. Qué païs! N'avèn agu uno, de sentido, en nous i arrestant. Es que, noun-soulamen, se ié pòu faire de-niue, lou sabèn, quàuqui bòn rastelado, mai aro, veici que la casso nous

Sur les soies rêches des Sangliers, piquantes comme des chardons de sable, les coups de bec les plus violents s'émoussaient et, les ailes, désespérément, frappaient et battaient, sans produire autre chose que des tapotements sans conséquence. Par contre, les Sangliers exerçaient de sanglants ravages. Chaque coup de dent faisait sa brèche, chaque choc de boutoir culbutait un assaillant. Sous les puissantes mâchoires, on entendait craquer les pattes et les os et, des cous tranchés, le sang jaillissait à terre.

En voyant leurs parents lutter ainsi, alléchés, d'ailleurs, par toute cette odeur de viande fraîche, les marçassins, à leur tour, s'étaient élancés. Les cris sauvages, la rage aveugle des Flamants, une fois le premier moment de terreur passé, ne les impressionnait plus. Et, comme leurs parents, avides, maintenant, à la curée, ils serraient un long cou, tiraient au hasard quelque patte, troussaient une aile battante avec leurs dents. Bientôt, le sol fut jonché d'oiseaux blessés ou mourants. L'élan des attaquants fléchissait.

Cependant un des marçassins ayant reçu dans l'œil un coup de pointe, s'enfuit en hurlant, en abandonnant la bataille. Ce fut à ce même moment, que Croua donna le signal de la retraite. Tout ce qui, parmi les Flamants, demeurait valide ou, tout au moins, se trouvait en état de s'envoler, s'envola, tournoya et reprit sa route dans la direction de Mornès.

— Rron, rron! Quel pays! disait le gros père Porc en frottant, sur le tronc d'un arbre, une de ses défenses rougies, toute empoissée de plumes qui lui chatouil-

vèn pica sus lou mourre, dóu tèms que fasèn miejour. Qué païs, rròu, rròu! È ges de cassaire!

— Empacho pas qu'aquéu pichot a mouca uno embournado e que soun iue es forço enrita, diguè la maire Truejo en fretant d'aise lou poucèu que quitavo pas de gingoula.

— Laisso-lou ploura, aquéu tòti, rròu! rebequè lou Paire, ié passara proun soulet. Pèr quant à iéu, m'es avis qu'un recate ansin vau proun peraqui, quàuquì becado. Aquéli Flamen soun proun gargamèu, pamens es uno pasto de bèstio e sa car, mai fugue pas di requisto, tambèn nous fara regala. E la provo n'es, que n'en vau tasta un sènso mai d'alongui, que tout aquéu chaplachòu, rròu, rròu! m'a douna un brave ruscle.

Pamens, lou vòu di Flamen, un pau mai clar qu'en partènt, s'agandissié au camp mé sis endeca, aquéli, tout lou mens, que se poudien teni sus sis alo e, tout en voulant deja, se charravo de la batèsto. Lou Flamen es creserèu emai sounjo-fèsto. Fier que mai de s'èstre lança à-n-uno espedicioun pèr éli proun escabissouso, se regardavon, sus lou cop, coume s'avien fa bono pïho.

— Mournés a gagna! cridavon deja li que, d'un biais o d'un autre, restavon liquide. Mai li maca noun mutavon e se languissien d'èstre rendu.

Touto la chourmo, enfin, pousquè davala. Lou vièi Croua la faguè arrenqueira ras di couvadou. E, en se countant, se couneiguè que i avié bravamen de manco.

— Moun paure paire! un gençaco.

laient le nez. Quel pays! Avons-nous été bien inspirés, de nous arrêter ici! Car, non seulement on y peut faire, comme nous savons, d'excellentes raffles nocturnes, mais voici que le gibier même, tandis que nous dormons, nous tombe du ciel. Quel pays, rron, rron! Et pas un chasseur!

— Ça n'empêche pas que ce petit a reçu un bon coup et que son œil est tout rouge, dit la mère Truie, en frottant doucement le marcassin qui continuait à geindre.

— Laisse donc pleurer ce nigaud, rron! répliqua le Père, ça lui passera bien tout seul. Quant à moi, j'estime que des provisions pareilles valent bien quelques coups de bec. Les Flamants sont assez inconsiderés, mais ce sont d'excellentes bêtes et leur chair, sans pouvoir passer pour très fine, servira tout de même à nous régaler. Et, la preuve, c'est que je vais en déguster un sans plus tarder, car toute cette agitation, rron, rron, me donne une certaine fringale.

Cependant, le vol des Flamants, un peu moins serré qu'au départ, se hâtait vers le camp, avec ses blessés, ceux du moins que pouvaient encore soutenir leurs ailes et, tout en volant, déjà, on commentait la bataille. Le Flamant est jobard et songe-creux. Fiers de s'être hasardés dans une expédition pour eux, jusque-là, sans précédent, les assaillants en considéraient les résultats comme un très brillant avantage.

— Victoire à Mornès! criaient déjà ceux qui, pour une raison ou une autre, restaient indemnes. Mais les blessés ne disaient rien et il leur tardait d'être arrivés.

— Moun paure fraire! se doulentavo l'autre.

— E moun marit!

— Aven forço paga, ai las! uno voues diguè, mai emé d'esclapas ansin, coume aurié pou scu vira autramen? Quéti moustras! Quét brutalige de violènci!

— E aquelo crasso de péu que, de-pertout lis atapo!

— E aquélis iue alabre que sanguinejon!

— E aquéli testouias emé si mourre pudènt!

— Avès vist aquéli crouchet?

— E aquéli maisso?

— Jamai s'erian encapa davans d'espèctacle ansin.

— Ai vist, en quichant, iéu que vous parle, moun vesin tant voulountous, clava dins qu'un cop, coume emé lou bè dóu Galejoun es clavado la Granouïo.

— E iéu que vous parle, ai vist, ras de iéu, la tèsto de moun paure faire, sepado em'un cop de dènt.

— Sabèn, aro, de-qu'es de Senglié, uno voues diguè, mai éli, tambèn an après à counèisse li Flamen. Aquéli bestiasso an recassa se pòu dire, uno leiçoun que, s'oublidara pas de vuei. Li Porc Sòuvage dessaupran plus, pèr nous agarri, de-que n'en costo.

— Pèr quant à iéu, diguè lou vièi Croua, que rebalavo l'aletto en panardejant e se ressenté en dedins, d'un bon cop de mourre dins lou gavat, n'ai clava un dins l'iue, un moustras espèctaculous, un paire o uno maire, avès vist? e l'aurai embourgna, de tout segur, pèr la vido.

Toute la troupe, enfin, put descendre. Le vieux Croua la fit aligner sur le terrain des couvoirs. Et, après s'être comptés, on constata que les pertes étaient importantes.

— Mon pauvre père! gémissait l'un.

— Mon pauvre frère! se lamentait l'autre.

— Et mon mari!

— Nous avons fait de nombreux et douloureux sacrifices, dit une voix, mais avec de tels ennemis, pouvait-il en être autrement? Quels monstres! Quelle brutalité, quelle violence!

— Et ces horribles poils qui, de toute part, les protègent!

— Et ces yeux avides injectés de sang!

— Et ces énormes têtes avec leur museau ignoble!

— Avez-vous remarqué ces défenses?

— Et ces mâchoires?

— Jamais, nous ne nous étions trouvés en face de tels ennemis.

— J'ai vu, en luttant, moi qui vous parle, mon valeureux voisin transpercé d'un coup, comme par le bec du Héron, de part en part, est transpercée la Grenouille.

— Et moi qui vous parle, j'ai vu décapiter mon pauvre frère à côté de moi, d'un seul coup de dents.

— Nous savons, maintenant, ce que c'est que des Sangliers, dit une voix, mais ils ont appris à connaître les Flamants. Ces brutes avides ont reçu, nous pouvons le dire, une leçon qu'elles n'oublieront pas de sitôt. Les Cochons Sauvages n'ignoreront plus à quoi ils s'exposent en nous attaquant.

— En fin de comte, un ié venguè, quant nous n'en poudian vèire davans, ansin, d'aquéli Senglié?

— Hòu! n'i avié uno moulounado!

— Bon que lou Ratié se fasié fort...

— Lou Ratié? N'èro pas éu, que ié falié teni tèsto.

— N'i avié, à tout lou mens, sièis nisado.

— Sièis nisado? Metès-n'en douge, sènso regrèt.

— Me sèmblo que tiras bèn bas...

— Segur, en partènt, n'i avié pas mai, mai avès pas remarca que, pièi, n'en gisclavo de-pertout? Aurias di tant-lèu de fournigo.

— Vai bèn, qu'alors lou Baile ague fa signau pèr la retirado.

— Ero bèn pensa, uno voues diguè, pèr sauva nosto pousicioun. I a de mau, segur. Mai, pamens, — Mournés a gagna! — avèn derraba pèr de tèms lou dre d'ista siau e libre. Aquéli Porc Sòuvage, tambèn, quèti moustre...

— E quèti rascas! clavè lou Baile.

E Croua en fasènt signau, touto la chourmo s'envoulè, — franc de quàuquis endeca, — pèr ana, dins lou Vacarés, beca tourna-mai de couquiheto, em élis agachaire pèr garda.

— Quant à moi, dit le vieux Croua qui traînait de l'aile en boitillant et se plaignait de douleurs internes à cause d'un fort coup de groin qui l'avait atteint au jabot, j'ai frappé dans l'œil, l'un d'eux, un énorme monstre, père ou mère, avez-vous vu? et j'ai dû certainement l'éborgner pour le reste de sa vie.

— En somme, demanda quelqu'un, combien pouvions-nous avoir de Sangliers en face de nous?

— Oh! ils étaient très nombreux!

— Heureusement que l'Epervier affirmait...

— L'Epervier? Ce n'est pas lui qui avait à les combattre.

— Ils étaient au moins, six familles.

— Six familles? Dites douze, sans hésiter.

— Cette évaluation me paraît inférieure....

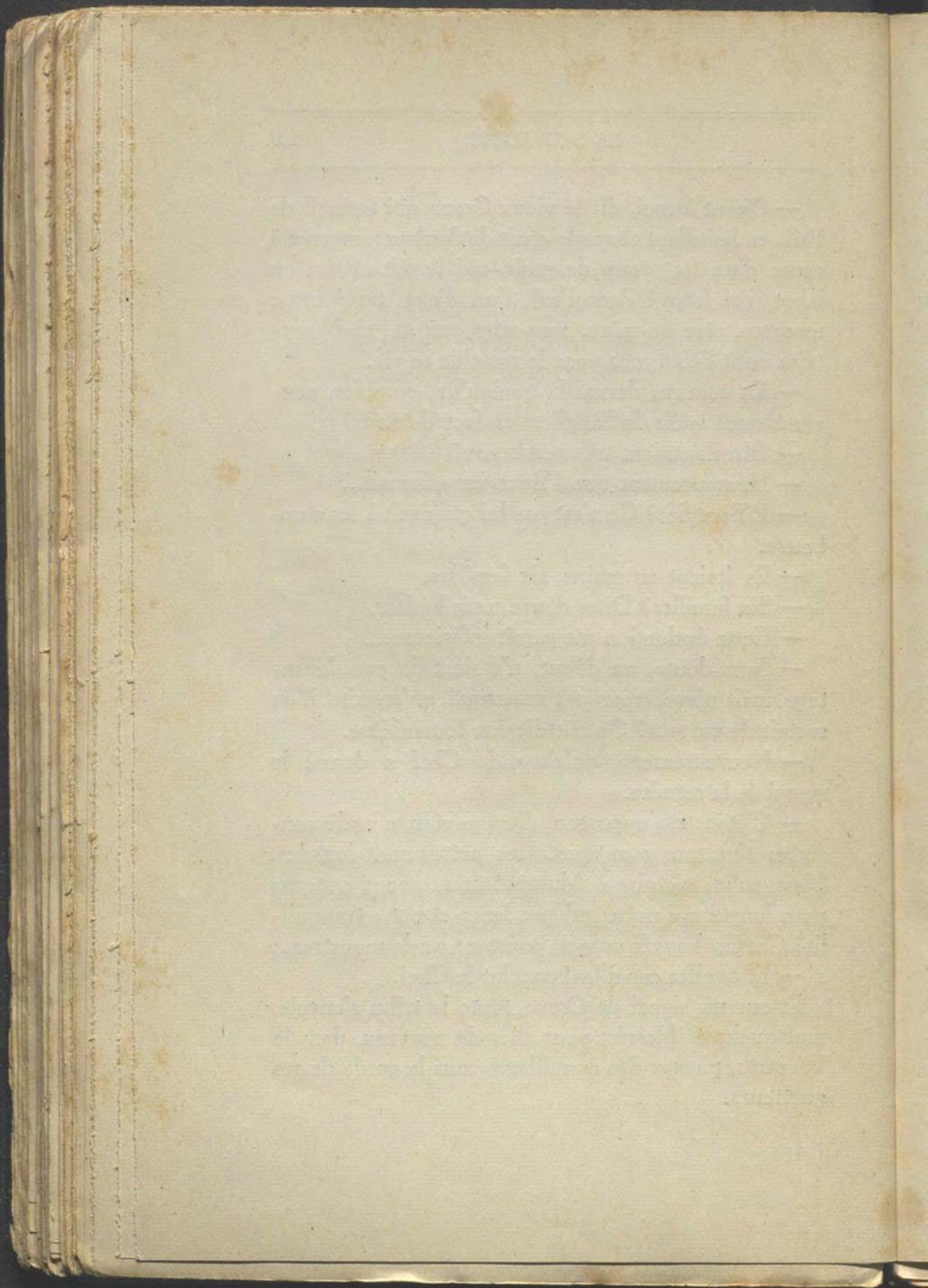
— Sans doute, au début, n'étaient-ils pas davantage, mais n'avez-vous pas remarqué, qu'ensuite, il en sortait de partout? On eût dit une fourmilière.

— Heureusement, qu'alors, le Chef a donné le signal de la retraite.

— C'était très opportun, dit une voix, afin de conserver tous nos avantages. Les pertes sont lourdes. Mais enfin, victoire à Mornès! nous avons conquis pour longtemps notre indépendance et notre tranquillité. Ces Cochons Sauvages, pourtant, quels monstres...

— Et quelles canailles! conclut le Chef.

Et sur un signal de Croua, toute la tribu s'envola, sauf quelques blessés, pour aller de nouveau, dans le Vaccarès, picorer des coquillages sous la garde de ses guetteurs.



L'ANE SAUVAGE

—
L'ASE FER

En s'aubourant, à jour neissènt, dóu pèd d'un bartas mounte ié venié de passa niuechado, emé touto la manado expandido d'un pau pertout, Moun, la vaqueto, desvistè un ase.

— Tè, venguè Moun, un ase.

E s'eparpaïè, s'estirè, espinchè de-galis l'ase qu'à pouncho de brego fasié veni li fuio raspouso d'un roumias e li trissavo; pièi, sènsò ié faire cas, elo, tambèn, s'enanè manja.

Tout en manjant, quàuqui pas liuen, rescountrè Bou-Bou lou dountaire, que lis ome — quau lou coumpren? — i avien mes pèr noum Garibaldi.

En vesènt veni la vaqueto, Bou-Bou, pèr benvangudo, faguè dinda sa sounaio.

— Bonjour, ié venguè, Moun.

— Bou-Bou, diguè Moun, sabes? Ras de la bartas, sado, i a un ase.

— Un ase? De-que fai aqui?

— Ha, de-segur, iéu l'ignore.

— Ansin, tu i as pas parla?

En se relevant, au petit jour, du pied d'une touffe où elle venait de passer la nuit, au milieu de la manade çà et là éparpillée, Moun la vachette aperçut un âne.

— Tiens, dit Moun, un âne.

Elle se secoua, s'étira, examina du coin de l'œil l'âne qui, du bout des babines, attirait à lui les feuilles rugueuses d'un roncier qu'il broyait entre ses dents; puis, dédaigneuse, elle s'en alla manger aussi.

Tout en mangeant, quelques pas plus loin, elle rencontra Bou-Bou, le bœuf conducteur que les hommes, — sait-on pourquoi? — avaient surnommé Garibaldi.

En voyant venir la vachette, Bou-Bou agita sa sonaille aimablement.

— Bonjour, dit-il, Moun.

— Bou-Bou, dit Moun, tu ne sais pas? Près du gros buisson, il y a un âne.

— Un âne? Et que fait-il là?

— Ah! véritablement, je l'ignore.

— Tu ne lui as donc pas parlé?

— Et pourquoi donc, dit Moun, voudrais-tu que je lui parle?

Bou-Bou s'éloigna tout en mangeant et bientôt ren-

— E pèr de-que, diguè Moun, voulies que iéu ié parlèsse?

Bou-Bou s'escartè tout en manjant e, gaire liuen, rescountrè Ròu, lou grand tau negre que, braca sus si quatre cambo, regardavo, en parpelejant, mounta lou soulèu d'entre-mitan lou sagnas.

— Ròu, diguè Bou-Bou, i a Moun la vaqueto que vèn de vèire un ase, alin, darrié lou bartas.

— Tè, diguè Ròu, e de-que fai, aquel ase?

— Iéu, segur, n'en sabe rèn; es Moun la vaqueto que me l'a di e elo i avié pas parla.

— Me n'en vau entreva, diguè Ròu.

E s'acarreirè en roundinant, em, un ande arrogant e siau, que, d'aquest printèms, èro Ròu, qu'en avènt freta Augo, tèsto à testo, s'èro rendu mèstre de la manado.

S'avancè dóu bartas, plan-plan, à son aise e, entre desvista l'ase, s'aplantè pèr l'espicha. Mai l'ase, sènso se destourna, lou regardè veni en rousigant toujours sa rou-miasso.

— Quau sies tu, ase? demandè Ròu après uno passado.

— Pòu! diguè l'ase, moun bon noum es Hi-Han, coume forço ase, mai lis ome m'an mes l'Escur, pèr raport à la coulour de moun péu.

— Ha bèn, venguè Ròu, vaquí, de-segur, un noum plasènt! Proun souvènt, lis ome t'empègon de noum d'espectacle, que ié coumprènes pas rèn e que fan rire lou mounde, — tè, iéu, me dison Ròu e, te demande, m'an mes Manjo-

contra Rô, le grand taureau noir qui, campé sur ses quatre pattes, regardait, en clignotant, le soleil se lever du fond des roseaux.

— Rô, dit Bou-Bou, il y a Moun la vachette qui vient de voir un âne derrière le gros buisson.

— Tiens! dit Rô, et que fait cet âne?

— Je n'en sais rien, quant à moi; c'est Moun la vachette qui me l'a appris, et elle ne lui avait pas parlé.

— Je vais m'en enquérir, dit Rô.

Et il s'achemina en bourdonnant, d'un pas ferme et arrogant, car, depuis le printemps, c'était Rô qui, ayant vaincu Aogh en combat particulier, était devenu le roi de la manade.

Il s'approcha du gros buisson, lentement, à son aise et, dès qu'il aperçut l'âne, s'arrêta pour l'examiner. Mais l'âne, sans se déranger, le regarda venir et continua de ronger sa touffe de ronces.

— Qui es-tu, âne? demanda Rô au bout d'un instant.

— Euh, fit l'âne, je vais te dire : pour nom véritable j'ai Hi-Han, comme beaucoup d'ânes, mais les hommes m'appellent l'Obscur, à cause de la couleur de mon pelage.

— Hé bien, répliqua Rô, tiens! voilà un nom agréable. Trop souvent, les hommes nous affublent de noms impossibles que l'on ne peut pas comprendre et qui sont, vraiment, ridicules à porter — par exemple je m'appelle Rô et, je te demande un peu, ils m'ont surnommé Mange-Flammés —, mais, l'Obscur, voilà un nom qui me plaît. Je t'appellerai donc l'Obscur.

Flamo, — mai, l'Escur, acò es un noum que m'agrado. Ansin, te dirai l'Escur. Fai-me saupre, pamens, de mounte sortes e de-que fas eici, d'aquéstis ouro?

— Vène, diguè l'Ase, de la Pourceleto (*), que ié bate sus l'escabot e pèr quant à ço que fau, lou veses proun, mange.

Fau dire que lis escabot, acò es de grand troupèu d'avé que, tousièm an batu la Crau e la Camargo, que tóuti lis an van passa l'estiéu en mountagno e revènon, pièi, sus lou mas pèr l'ivernage; chasque escabot tèn d'ase gaiard que servon, long dóu camin, pèr carreja lis agneloun e li rabasto, dins d'ensàrri que ié cargon sus lis esquino, e aquélis ase, un cop soun pres-fa coumpli, de tout l'an travaion pas, s'en van, bandi, pèr païs, soun pas d'ase coume lis autre e, tau que li bièu sóuvage o li rosso de manado, counèisson de causo que, pèr majo part, lis àutri bèstio li counèisson pas.

— E se siéu eici, apoundeguè l'Escur, es que lou troupèu a mounta.

— Bono, diguè Ròu, mai coume vai qu'as pas mounta emé lis autre?

— Acò, respoundeguè l'ase, iéu lou sabe, mai crese que lou pastre lou saup pas. Aquéu carré tant long, au pas di fedo, l'an passa, de-bon, m'avie rebusa. E pièi acò m'anavo d'estiva un cop tout soulet, à moun idèio, de repassa, peraqi, noste enviroin e d'un pau m'agarlandi. Alors, ai tira moun plan.

— E de-qu'as fa?

Cependant, dis-moi, d'où sors-tu et que fais-tu ici à cette heure?

— Je viens, dit l'âne, de la Porcelette où je vis sur l'*escabot* et, quant à ce que je fais, tu le vois, je mange.

Il faut dire que les *escabot* sont de grands troupeaux de moutons qui, de temps immémorial fixés en Crau et en Camargue, vont passer l'été dans la montagne et reviennent avant l'hiver dans leur mas; chaque *escabot* possède des ânes grands et forts qui servent, en route, à porter les agneaux nouveau-nés et les bagages dans de larges paniers placés sur leur dos; et, ces ânes, leur tâche faite, de tout l'an ne travaillent pas, vivent libres au milieu du pâturage, ne sont pas pareils aux autres ânes et, tout comme les taureaux sauvages et les chevaux de manades, connaissent des choses, qu'en général, les bêtes ne connaissent pas.

— Et si je suis ici, ajouta l'Obscur, c'est que le troupeau est parti pour la montagne.

— Bien, dit Rô, mais comment n'es-tu pas parti?

— Ça, répondit l'âne, moi je le sais, mais, probablement, le Berger l'ignore. Cette longue route, monotone et lente, la dernière fois, m'avait assommé. Et puis, il me souriait de passer un été ainsi, tout seul, à ma guise, d'errer dans les environs et de m'émanciper un peu. Alors, j'ai tiré mon plan.

— Et comment donc as-tu fait?

— Voilà. Ainsi que beaucoup d'entre nous, je comprends assez bien le parler de l'Homme. Sans doute, vous le comprenez aussi?

— *Vejeici. Coume proun di nostre, coumprène a pau près lou parla de l'Ome. Sènso doute, que, tambèn lou coumprenès?*

— *Fai tira, recoupè Ròu, escalustra uno idèio dóu biaïis famihié.*

— *Coumprène adounc lou parla de l'Ome. E lou Capitalisto, en estènt vengu, l'autre jour, averti noste Baile-Pastre de tout alesti pèr la partènço, lis ai escouta d'escoundoun. E, dóu tèms que lou pastre penecavo, me siéu emboursa dins un fort de tamarisso e, quand an acampa, m'an pas pouescu atrouva. Ai resta au rode, bèn amaga, pièi, quand tout s'es fa siau, en boutant un pèd davans l'autre e en rabaiejant pèr orto, — emai qu' ai encapa uno luserno di drudo, — me siéu agandi sus vosto manado.*

— *E as idèio de ié resta? demandè Ròu.*

— *O, acò depènd, ié respoudegue l'ase en espoussant sis auriho e en couvejant, que lou soulèu venié calourènt e la manjanço coumençavo de larda. Acò depènd. Proumié, voudriéu pas passa pèr intrant emai risca de vous faire peno. E pièi, faudrié counèisse un pau, apereici, coume es que li causo s'engimbron.*

— *Pèr èstre intrant, o me faire peno, te pode dire que risques rèn, respoudegue Ròu en s'espoumpissènt. Siéu, que l'as proun compres, lou tau-mèstre de la manado e, bèn voulountié, te permetrai de resta emé nautre, que me fas l'efèt d'èstre un brave ase. E pèr counèisse lou biaïis qu'èici s'engimbro, es eisa. Alin, i a la palun; alin, vèses*

— Va toujours, trancha Rô un peu offusqué de la familiarité.

— Je comprends donc le parler de l'Homme. Et, le Maître du troupeau étant venu avertir le Chef des bergers du départ prochain, j'ai surpris leur conversation. Et, pendant que le Berger sommeillait, je me suis caché dans un fourré de tamaris et, lorsqu'il a rassemblé les autres, il n'a pas pu me trouver. Je suis resté sur place, sans bouger et puis, quand tout m'a paru tranquille, en mettant un pas devant l'autre et en grappillant — j'ai même rencontré une fameuse luzerne — je suis arrivé sur votre manade.

— Et comptes-tu y rester? demanda Rô.

— Oh, cela dépend, répondit l'âne en secouant ses oreilles et en se battant les flancs, car le soleil se faisait chaud et les mouches de marais commençaient à piquer ferme. Cela dépend. D'abord, je ne voudrais pas être indiscret et risquer, en restant, de vous déplaire. Et ensuite, il faudrait savoir un peu, comment, ici, les choses se passent.

— Quant à être indiscret et à déplaire, je puis bien te dire qu'il n'en est rien, répondit Rô assez flatté. Je suis, comme tu l'as compris, je le vois, le Chef de cette manade et, c'est bien volontiers que je te permettrai de demeurer parmi nous, car tu m'as l'air d'un excellent âne. Quant à la façon dont les choses se passent ici, c'est assez simple. Là-bas, il y a le marais; là-bas, vois-tu, du côté du soleil levant, s'étend une longue clôture; et nos gardians, au lieu de nous surveiller incessamment comme ailleurs, au lieu, même, de nous

dóu coustat dóu soulèu leva, tout de long, i a un embarrage; e, nòsti gardian, en plaço de nous teni d'à-ment de-longo, tau coume se fai autro part, o, soulamen, de nous acampa jour pèr jour, vènon, un cop o l'autre, nous recounèisse. De-segur, eici, pèr acò, sies bèn tranquille. Se vos resta mé nous-autre, fai à toun idèio e quand voudras que li cavalié te mancon, la palun es ras e se veson, pièi, veni de liuen.

— Vai bèn, te gramacie, tant, crese, que restarai, diguè l'Ase que la pousicioun, à visto d'iue, i agradavo.

— An, faguè Ròu, fau que te n'en digue encaro uno. Te tendras avisa de quàuqui biòu, aperiaqui, proun tihous pèr la jalousié de l'erbo e que, pèr-dessus, n'an pas trop lis ase à la bono. Aviso-te e fai ié lou tour. Crese pas, dins tout, que t'encaussèsson, mai tant te tirarien un cop de bano en passant, se m'encapave-escarta.

Ròu partiguè mai, plan-pausa, en niflant l'èr e en roudinant e quand venguè la bono ouro, l'Ase, en seguissènt d'un pau liuen li bèstio, intrè dins lou sagnas pèr paluneja.

*
* *

Tout en palunejant, l'Ase se groupè à tira lou rousèu, qu'emé si canoun que crussissien e soun fuiun un pau raspihous i anavo à la dènt e, tout en trissant, s'avançavo

rassembler chaque jour, viennent, de temps en temps, nous reconnaître. Il est certain, qu'à cet égard, ici, on est bien tranquille. Si tu veux rester avec nous, fais à ta guise et, quant aux cavaliers, si tu veux les éviter, le marais est proche et on les voit venir d'assez loin.

— Hé bien, je te remercie, je crois que je resterai, dit l'âne à qui la situation parut sourire.

— Toutefois, dit Rô, un mot encore. Il faudra que tu te méfies de certains taureaux, mauvais coucheurs et assez jaloux de leur herbe, qui, de plus, n'aiment pas, je crois, beaucoup les ânes. Garde-toi et passe à distance. Peut-être n'iraient-ils pas jusqu'à te foncer dessus, mais ils pourraient bien te décocher quelque coup de corne au passage, lorsque je ne serais pas là.

Rô repartit de son pas lent, en flairant l'air et en grondant et, quand vint l'heure voulue, l'âne, en suivant d'un peu loin les autres bêtes, entra dans le marais pour pâturer le roseau.

*
* *

Tout en pataugeant, l'âne se mit donc à manger du roseau, dont les tiges croquantes et les feuilles un peu rêches étaient à son goût et, comme tout en mangeant, il cheminait, il se trouva, soudain, sans l'avoir cherché, devant un nid formé d'herbes de marais enchevêtrées, dans lequel brillaient des œufs bigarrés, de teinte verdâtre. Et, tout au-dessus, la mère, une Jambe-Rouge, voltigeait mollement en poussant des cris désolés.

e, sus lou cop, s'endevenguè sènso se n'èstre avisa, davans un nis fourma mé d'erbo de palun entremesclado; au mitan i avié d'idou verdau mousqueta que lusissien. E, en l'èr, en-dessus, la maire, uno Cambeto (*), voulejavo en quïlant qu'èro uno pieta.

— Levèn-se d'aqui lèu-lèu, dins éu se diguè l'ase que, d'efèt, èro un brave ase, me farié peno qu'aquelo galanto bestioueto se pousquèsse crèire que iéu enveje sis idou.

E, noun-soulamen se n'en levè, mai ié faguè lou tour liuen pèr se cerca un autre rode.

— Tè, diguè la Cambeto que, de la vido jamai avié vist un ase, vaqui un biòu qu'es pas coume lis autre, mai vous a un biais d'èstre bèn serviciable e bèn mansas.

E s'agrouvè mai sus sis idou.

Quàuqui jour après, just e just, Moun la vaqueto venguè passa ras de la Cambeto qu'ensèn s'èron afreirado e, à soun biais, amistouso, la boufè, dóu tèms que sènso s'esfraia de-founs, l'autro s'estalouiravo, espoumpido, sus soun nis.

— Bonjour Moun, diguè la Cambeto; quàuqui jour de mai e crèse bèn qu'aurai lou bonur d'uno espelido. La fin de ma couvesoun s'avanço e dins lis idou que caudejon, me sèmblo que sènte fresi.

— Te destournen pas trop, ansin, tant de gròssi bèstio en batènt ras de toun nis?

— Pas de-founs, diguè la Cambeto; de la bouvino, ai, segur, à faire que de coumplimen e siéu pretoucado de vous vèire, tóuti, tant atenciouna pèr moun nis. E

— Retirons-nous vite, se dit l'âne qui était, en effet, un excellent âne, je ne voudrais pas que cette gentille bête puisse croire que je veux nuire à ses œufs.

Et, non seulement il se retira, mais il fit le tour assez loin et changea de place.

— Tiens, dit la Jambe-Rouge qui n'avait, de sa vie, jamais vu d'âne, voilà un taureau d'une physionomie particulière, mais il me paraît bien serviable et bien doux.

Et elle se remit sur ses œufs.

Quelques jours après, justement, Moun la vachette vint à passer tout près de la Jambe-Rouge avec laquelle elle avait fait amitié et, selon son habitude, elle lui souffla dessus gentiment, tandis que, sans s'effrayer d'aucune manière, l'autre s'étalait, toute contente, sur son nid.

— Bonjour, Moun, dit la Jambe-Rouge, quelques jours encore et je crois bien que je vais être une heureuse mère. Le terme de ma couvaison approche et, à travers les coquilles chaudes, il me semble que je sens bouger.

— Nous ne te dérangeons pas trop, tant de grosses bêtes, en venant manger autour de toi?

— Pas du tout, dit la Jambe-Rouge; je n'ai qu'à me louer de vous et suis touchée des soins que tous mettent à ne pas abîmer mon nid. Il y a un taureau, surtout, à qui je suis spécialement reconnaissante. Ce doit être un nouveau venu, car jamais je ne l'avais vu.

— Un nouveau venu? Je ne vois pas bien qui ce peut être.

segur, n'i a un que, lou pode dire, ié siéu recouneissènto mai que mai. Dèu èstre nouvèu, apereici, que, peravans, jamais l'aviéu vist.

— *Nouvèu? Coumprene pas quau pòu èstre.*

— *Pèr bèn dire, faguè la Cambeto un pau en chancèlo, vous a uno testasso loungarudo que noun-sai, emé ges d'auriho, à moun vejaire, e de bano mouligasso que se brandusson quand camino.*

— *Hòu, s'escridè Moun, acò n'es pas un biòu, es que l'ase! Ma pauvre Cambeto, de mounte as sourti? Au mens, diguèsses jamais acò davans mi fraire, qu'éli, de-segur te farien pas quite. Es que l'ase!*

— *Jamai n'aviéu ges vist, counfessè la Cambeto em'uno voues nèco; anen, d'abord qu'es acò, l'ase e que s'es tant bèn coumpourta, ié poudries pas faire une coumessioun? Crese d'èstre plaçado pèr ié rèndre un bon service.*

— *Se sian jamai parla, diguè Moun la vaqueto, mai m'es eisa de ié manda dire ço que bon te fara plesi.*

— *He bèn, s'es ansin, fai-ié saupre que iéu lou pregue de se rèndre eici au pulèu.*

E, l'endeman, l'ase arrivè eri traucant, d'aise, dins lou sagnas, pèr pas enaura la couvarello.

— *Es tu, ansin, que sies l'ase? faguè aquesto. Te refiguraras que, d'ase, n'aviéu jamai ges vist e que te preniéu de-bon, pèr uno bèstio de bauvino.*

— A vrai dire, fit en hésitant la Jambe-Rouge, il a une longue tête extraordinaire, sans oreilles, à ce que j'ai cru, avec de grandes cornes molles qui s'agitent en marchant.

— Ah! s'écria Moun, ce n'est pas un taureau, c'est l'âne! Ma pauvre Jambe-Rouge, d'où sors-tu? Au moins, ne dis jamais cela devant mes frères, car eux, certainement, ne te le pardonneraient pas. C'est l'âne!

— Je n'en avais jamais vu, avoua la Jambe-Rouge d'une voix contrite; hé bien, si c'est l'âne, puisqu'il m'a montré de si bonnes intentions, veux-tu te charger pour lui d'une commission? Je me crois à même de lui rendre un vrai service.

— Je ne lui ai jamais parlé, dit Moun la vachette, mais il me sera facile de lui transmettre tout ce qui te fera plaisir.

— Hé bien, dans ce cas, fais-lui dire que je le prie de passer ici au plus tôt.

Et, le lendemain, l'âne arriva, écarta doucement les roseaux pour ne pas épouvanter la couveuse.

— Tu es donc l'âne? fit celle-ci. Figure-toi que jamais je n'avais vu d'âne et que je te prenais, jusqu'ici, pour un taureau.

— Héhé, ricana l'âne, flatté.

— Mais, enfin, puisque tu es l'âne et que j'ai l'occasion de te connaître, je suis contente de pouvoir t'exprimer ma reconnaissance pour le soin que tu mets à ne pas abîmer mon nid. De plus, je crois être en mesure de te rendre un vrai service. Hier, tandis que je me trouvais là comme aujourd'hui, très affairée, — car je

— Héhé, richounejè l'ase en se gounflant.

— Mai, pamens, d'abord que sies l'ase e qu'ai l'ur de te counèisse, siéu countènto de te faire un bon gramaci dóu siuen qu'as pres pèr pas me gasta moun nis. Pèr-dessus lou marcat, crese d'èstre plaçado pèr te rèndre un bon service. Aièr, dóu tèms qu'ère aqui, coume siéu, proun afeciounado, — que quite moun nis, aro, just lou tèms que fau, la fin de ma convesoun s'avanço e, dins lis iòu que caudejon, me sèmblo que sènte fresi, — dous gardian, en prenènt soun tour, à l'acoustumado, me soun vengu passa ras. E maugrat lou rousèu que brusissié e li bato de si chivau que patusclavon dins l'aigo e la bolo, ai pouscu coumprendre, à tout lou mens pèr un bon tros, ço qu'entre éli se disien: — L'escabot de la Pourceleto, fasié lou baile, vèn, tout bèu-just, de mouna e lou pastre qu'an leissa au mas emé la curaio, a fa saupre, qu'au moumen de la partènço, i avié manca un ase. Se s'encapo aqui alentour, ié faren dire. — Bon qu'ai vist pèr sòu, respoudegue l'autre, de clavo que tant poudrien èstre, justamen, de clavo d'ase. Li regardarai mies de proche. Se soun proun fresco, es que la bèstio deù pas batre liuen. Mai, ai plus rènn pouscu entèndre.

— Te fau mi gramaci d'aquel entre-signe, diguè l'ase, m'alignarai pèr me pas leissa groupa.

E se virè e s'avisè, desenant, de se pas planta soulet, tria dis autre, au large, sus la sansouiro, qu'ansin, proun de liuen, èro eisa de lou signala. Se tenié souvènt dins la palun e, quand èro sadou, se venié rebala ras dóu bartas.

ne laisse, à présent mon nid que juste le temps nécessaire, le terme de ma couvaison approche et, à travers les coquilles chaudes, il me semble que je sens bouger, — deux gardians, en faisant leur tournée habituelle, sont venus passer non loin de moi. Et, malgré le bruissement des roseaux et le piétinement de leurs chevaux pataugeant dans l'eau et la fange, j'ai pu entendre une bonne partie, tout au moins, de ce qu'ils disaient : — Le troupeau de la Porcelette, disait le baile, vient, tout juste, de partir pour la montagne et le berger demeuré au mas avec les bêtes de rebut, est venu avertir, qu'avant le départ, il leur avait manqué un âne. Si nous le trouvons, par là, il faudra le lui faire dire. — J'ai justement vu sur le sol, répondit l'autre, des traces qui pourraient être celles d'un âne. Je les examinerai mieux. Si elles sont assez fraîches, c'est que l'animal n'est pas loin. Mais, à partir de là, je n'ai plus pu rien entendre.

— Je te remercie de ton avis, dit l'âne, désormais je prendrai mes précautions.

Et il se retira et il évita, désormais, de se trouver seul, à l'écart des autres, sur la terre nue, où, de loin même, on eût pu le remarquer. Il se tenait très souvent dans le marais et, lorsqu'il avait fini de manger, il flânait, seulement, près du gros buisson de ronces.

Mais un jour, comme, en venant de boire, le ventre plein, il s'y reposait en chassant les mouches, la tête à l'ombre, il entendit, tout à coup, non loin de lui, deux voix qui se répondaient :

Mai un jour, en tournant de béure, tiba, dóu tèm̄s que chaumavo aqui, en se couchant la manjanço, emé la tèsto à l'oumbrino, ausiguè, tout d'uno, pas bèn liuen, dos voues que, l'uno emé l'autro, se respoundien.

— Tè, n'en vese encaro uno de bèstio, alin, darrié lou bartas.

Ero li dous gardian qu'emé li bato nuso di chivau sus la sansouiro, lis avié pas ausi s'avança e, tant-lèu, tabous-què pèr vira à la baisso.

— Hòu, noum de sort, faguè un di dous cavalié en cacalejant, es pas un biòu, acò, es un ase; de-segur sara lou de la Pourceleto. Emai qu'es assouvagi. Avies resoun; lou faudra faire saupre à soun pastre. Aquéu bardot, d'un pau liuen, ansin, dins un bartas, emé la coulour de soun péu, tant lou diries pas uno bèstio de bouvino?

E vejeici que, d'efèt, gaire après, pièi, un matin qu'en palunejant, èro en trin de se parla emé sa coulègo la Cambeto, qu'aro si pichot avien espeli, aquesto, tout d'uno, ié venguè :

— Chut! Digues rèn, espero, espero! Sian souto vènt; me sèmblo d'ausi quauco-rèn.

S'aubourè un moumenet, virouïè en piéulant sus la sagnasso, tau coume es lou biais di Cambeto e, tant-lèu, mai, davalè.

— I a un ome, diguè, que tiro d'eici, à pèd; encaro es liuen. Belèu que sara toun pastre. Qué plan vos tira!

— Tiens, je vois encore un taureau, là-bas, derrière la touffe.

C'étaient les deux gardians qu'il n'avait pas entendu venir avec leurs chevaux sans fers battant la sansouire et devant lesquels, aussitôt, pour gagner le marais, il détala.

— Hé, nom d'un chien, dit l'un des cavaliers en riant bien fort, ce n'est pas un taureau, c'est un âne; celui, pour sûr, de la Porcelette. Tu avais raison; il faudra en avertir le berger. Mais cette bourrique, d'un peu loin et dans un buisson, avec la couleur de son poil, ressemble bien à une bête de bouvine.

Et voici, qu'en effet, peu de temps après, comme il se trouvait dans le marais, en train, tout en mangeant de causer avec son amie la Jambe-Rouge dont, maintenant, les petits étaient éclos, celle-ci lui dit tout à coup :

— Chut! Silence, attends, attends! Le vent porte de ce côté; il me semble que j'entends quelque chose.

Elle s'enleva un instant, tournoya en piaulant sur les roseaux comme font les Jambes-Rouges et redescendit aussitôt.

— Il y a un homme, dit-elle, qui se dirige, à pied, vers le marais, il se trouve encore assez loin. Peut-être est-ce ton berger. Que veux-tu faire?

— Hé bien, dit l'âne, si tu sais où il se tient, va donc chercher Rô, je te prie.

La Jambe-Rouge s'envola et, bientôt après, Rô arriva au plus vite en écartant les roseaux épais à grands coups de mufle.

— Qu'y a-t-il?

— Bèn, diguè l'ase, se sabes mounte bat, vai cerca Ròu.

La Cambeto prenguè sa voulado e, lèu-lèu, Ròu arrivè en escartant l'espès dóu rousèu à grand cop de mourre.

— De-que i a?

— D'après la Cambeto, i aurié un ome que tirarié d'à-pèd sus la palun. Tant creiriéu, belèu, qu'es lou Pastre. Sies lou Tau-mèstre eici, m'as fa bènvengudo. Iéu t'escoute. Qué plan fau tira?

— As agu resoun de me souna, diguè lou Tau, mai te fagues pas de marrit sang. Acò es buteto. Vaqui lou plan. Despacho-te de t'ana metre sus l'orle. Entre que i arriaras, sor-te bèn dóu rousèu, pièi rintro e sor-te mai, qu'en s'avançant, l'ome te vègue bèn e te counèigue. Quand t'aura bèn counèigu, rintro mai e embourso-te à miejo-esquino dins lou fourni, en just fasènt vèire ta groupeto. Ço que, pièi, te dirai de faire, tant-lèu lou faras. Fiso-te de iéu pèr quant au rèsto.

L'ase, tant-lèu, s'enanè sus l'orle, se sourtiguè, rintrè mai en s'avisant que l'ome, en s'avançant lou counèiguèsse. E quand coumprenguè que l'ome l'avié counèigu, se plantè dins lou rousèu, en just fasènt vèire sa groupeto, E, sus lou cop, ausiguè la voues de Ròu que, plan-plan, ié roundinejavo :

— Aro, vai-t'en, vai t'escoundre pèr palun e laissez-me faire.

L'Ase esquihè bèn d'aise, s'enanè escoundre pèr palun, dóu tèms que Ròu, en s'estènt avança de requiéloun se

— D'après ce que dit la Jambe-Rouge, un homme vient à pied vers le marais. J'ai lieu de craindre que ce ne soit le berger. Tu es le chef, tu m'as accueilli ici. Je t'écoute. Que faut-il faire?

— C'est bien de m'avoir appelé, dit le Taureau, mais n'aie nulle crainte, cette affaire n'est rien du tout. Dépêche-toi d'aller te placer sur la lisière. Dès que tu y parviendras, sors tout entier des roseaux, puis rentre et sors encore, de façon qu'en s'approchant, l'homme te voie bien et te reconnaisse. Quand il t'aura bien reconnu, rentre et engage-toi à demi dans le feuillage, en laissant voir seulement ton arrière-train. Ce que je te dirai alors de faire, aussitôt tu le feras. Remets-t'en à moi pour le reste.

Sans tarder, l'âne se rendit sur la lisière, sortit et rentra et s'arrangea de façon que l'homme, en s'approchant, le reconnût bien. Et quand il comprit que l'homme l'avait reconnu, il se plaça dans les roseaux, de manière à laisser voir seulement son arrière-train. Et, à l'instant, il entendit la voix de Rô qui murmurait :

— Retire-toi, maintenant, cache-toi dans le marais et laisse-moi faire.

L'âne se retira doucement et alla se cacher dans le marais, tandis que Rô, s'étant avancé à reculons, prenait sa place. Et l'homme qui, d'une main, tenait un licol et de l'autre un long bâton, tout en cheminant, grommelait :

— Gueusard d'âne! Avec sa robe foncée, comme cela, d'un peu loin, on le prendrait véritablement pour un taureau. Pourvu que je parvienne à le saisir et qu'il

boutavo au rode. E l'ome qu'em'uno man, carrejavo uno caussano e, mé l'autro, un long calos, tout en caminant, remiéutejavo :

— Gandard d'ase! Emé soun péu coulour de la bèstio, ansin, d'un pau liuen, tant lou creiries pas un biòu? Mouienant que me vèngue à biais pèr l'aganta e que se laisse encabestra sènsò alòngui. S'encaro i avié, peraquí, quauque gardian que ié mandèsse la cordo. Mai aquéli feiniantas estimon mai faire un som.

E, ansin en remiéutejant, arrivè sus l'orle de la palun que lou tастejè mé lou pèd pèr vèire se poutavo e pièi, mé soun bastoun, en fourbiant uno idèio pèr ié douna lou biais, touquè ço qu'èu se cresiè d'èstre la grupo de l'ase e que de-bon, èro la grupo de Ròu.

Lou Tau se virè dins qu'un cop, li bano à l'avans, lou boufè : « Pfóuh! » sus lou nas e se boutè, tant-lèu, à s'es-póussa.

L'ome qu'èro pas un camarguen, mai, quasimen coume tóuti lis àutri pastre, un gavot (*) de la mountagno e qu'avié, di biòu, uno petacho terriblo, en se vesènt davans, aquéu frountas crespela em'aquéli dous iue que lusissien coume de candèlo, aguè tout bèu-just lou vanc de crida :

— Noum de goi, Bel-Ome! e, en se sourtènt vitamen de la palun, mé la tressusour dins l'esquino e li cambo que ié flaquissien, partiguè en s'abrivant e coumencè de moula qu'en agantant la draio (*) de la Pourceleto.

L'ase s'envenguè trouva Ròu, tout trefouli.

— Me fagues pas ti gramaci, diguè lou Tau, que

se laisse bien faire. Si seulement il y avait là un gardian pour me l'attraper à la corde. Mais ces rossards-là aiment mieux dormir.

Et tout en grommelant ainsi, il parvint au bord du marais qu'il tâta du pied pour s'assurer que la vase n'était pas trop molle et puis, du bout de son bâton, en obliquant un peu pour diriger l'animal hors du marais, il toucha ce qu'il croyait être la croupe de l'âne et était, réellement, la croupe de Rô.

Le Taureau setourna d'un bloc, les cornes en avant, lui souffla : « Pfouh ! » dans la figure et se mit, sur place, à se secouer.

L'homme, qui n'était pas un camarguais mais, comme presque tous les bergers, un gavot de la montagne et avait, des taureaux, une grande peur, en voyant, devant lui, ce frontal frisé et ces deux yeux brillants comme des chandelles, eut tout juste la force de crier :

— Nom de sort, Bel-Homme ! et sortant précipitamment du marais, le dos moite et les jambes molles, partit en courant et ne ralentit que dans la draille de la Porcelette.

L'âne vint retrouver Rô, enchanté.

— Ne me remercie pas, dit le Taureau, tu le vois, cette affaire était peu de chose et puis, que veux-tu, un service, ça va et vient.

vau pas la peno. Ero buteto. E pièi, un service, acò vai e vèn.

* * *

Gaire après, l'Escur s'encapavo en trin de se ventoula dins un espèci de jas que s'èro fourma e de bèn s'envisca l'esquino de fango, que la fango, entre lou péu, aparo de la manjanço. E desvistè la Cambeto que ié voulejavo à soun entour.

— L'ase, hòu! hòu! I a Ròu, de l'autro man de la palun, alin que t'espero.

L'ase se i agandiguè lèu-lèu e trovè lou Tau proun apensamenti.

— Escouto, diguè Ròu, es tu, vuei, que pos, à ta part, me rèndre un service. E eici, viro quicon de mai que d'èstre groupa pèr soun pastre.

— As que de coumanda, diguè l'ase.

— Bèn, vejeici. L'Ome, lou sabes proun, se refiguro que coumprenen pas si resoun. E nautre, lou sabes tambèn, dis un is autre, en fasènt guihaume, se recampan forço entre-signe. D'un coulègo à l'autre, es ansin que li redi s'espandisson pèr sansouiro. Ai dounc couneigu de bono part, — lou proumié resson vèn d'uno perdris que li gardian la tènou, en cabano, d'engabiado, — qu'en Arle,

*
* *

Peu après, il se trouva que l'Obscur était en train de se vautrer dans une espèce de bauge qu'il s'était faite et de s'enduire bien soigneusement le dos de fange, car la fange, dans le poil, éloigne les mouches. Et il aperçut la Jambe-Rouge qui voltigeait au-dessus de lui.

— L'âne, hep! hep! il y a Rô, de l'autre côté du marais, qui te demande.

L'âne s'y rendit bien vite et trouva le taureau fort soucieux.

— Ecoute, dit Rô, c'est toi, aujourd'hui, qui peux, à ton tour, me rendre un service. Et il s'agit, ici, d'une chose plus importante que d'être repris par son berger.

— Tu n'as qu'à ordonner, dit l'âne.

— Hé bien, voilà. L'Homme, tu le sais, s' imagine que nous ne pouvons pas le comprendre. Et nous, tu le sais encore, arrivons, en nous entr'aidant, à nous transmettre bien des choses. D'alliés en alliés, c'est ainsi que les nouvelles se répandent sur la sansouire. J'ai donc pu apprendre de source sûre — l'information première provient d'une perdrix que les gardians conservent en cage dans leur cabane, — j'ai pu apprendre qu'à Arles, dans les Arènes, allait avoir lieu ce que les hommes appellent une grande course...

— Je sais ce que c'est, interrompit l'âne, le Maître-Berger de la Porcelette l'a expliqué devant moi.

dins lis Areno, s'anavo douna, coume dison lis ome, uno grand curso...

— Sabe de-qu'es, coupè l'ase, lou Baile de la Pourceleto n'a fa l'esplicacioun davans iéu.

— E, pèr aquesto curso, an chausi, emé d'àutri bèstio, moun enfant Mau, autramen di, lou Dogo. Lou dèvon faire entre-batre à mort emé d'ome, eilalin, d'Espagno. Mau, à l'ouro d'aro, es ternen. Se fai gaiard. A d'evanc. Dison qu'es de iéu que tiro. Nous lou fau sauva.

— Sauven-lou! diguè l'ase. Mai coume fau faire?

— Pèr empega li gardian, diguè Ròu, prendren just dóu rebous lou cop que nous a tant bèn servi emé toun pastre. Soulamen que li nostre soun mai degourdi e qu'an pas gaire pòu di bano. E, pèr-dessus lou marcat, mouton de chivau adré e soun acoustuma de nous faire prendre virado.

— Em' acò?

— Em' acò, pièi, fau, tu, que m'ajudes.

E Ròu, pan pèr pan, faguè coumprendre à l'ase çoq ue voulié d'eu. E quand fuguèron au jour que se devié tria li biòu de la curso d'Arle, Mau coumanda pèr Ròu, soun paire, se tenguè sus l'orle de la palun e entre que veguè s'agandi li cavalié, se boutè à se sourti dóu rousèu e pièi a mai intra e pièi à mai se n'en sourti, d'aquí que li cavalié, en s'avançant, l'aguèsson bèn signala e couneigu. E tant-lèu li vèire à cinquanto pas, tout à peno, e ausi la voues dóu Baile que disié : « Tè,

— Et, pour cette course, on a désigné, entre autres bêtes, mon fils Mâo, dit le Dogue. Il doit y combattre à mort contre des hommes d'Espagne. Mâo a trois ans. Il est robuste. Il est brave. On prétend qu'il me ressemble. Il faut le sauver.

— Sauvons-le! dit l'Obscur. Mais que faire?

— Pour tromper nos gardians, dit Rô, nous recommencerons en sens inverse ce qui nous a réussi avec ton berger. Seulement, les nôtres sont plus déliés et n'ont pas trop peur des cornes. Ajoute qu'ils montent d'excellents chevaux et savent, d'ordinaire, nous faire céder.

— Alors?

— Alors, il faut que tu m'aides.

Et Rô, très exactement, expliqua à l'âne ce qu'il attendait de lui. Et quand le jour fut venu où devaient être triés les taureaux destinés à la course d'Arles, Maô, sur l'ordre de Rô, son père, se tint au bord du marais, sur la lisière et, sitôt qu'il vit arriver les cavaliers, il se mit à sortir d'entre les roseaux, puis à y entrer, puis à en sortir encore, jusqu'à ce que les cavaliers, en s'approchant l'eussent bien remarqué et reconnu. Et dès qu'il les vit à cinquante pas à peine et qu'il entendit la voix du Baile qui disait : « Tiens, justement, voilà le Dogue, » il se faufila doucement et s'enfonça au plus épais du fourré.

Mais, quand les cavaliers commencèrent à tout rassembler, l'âne qui s'était tenu tapi à l'endroit où le taureau s'était montré, commença à détalier devant eux, d'un peu loin, cependant, et de façon à ne laisser voir

just, vejeici lou Dogo », esquihè plan-plan e se cougnè au gros dóu fourni.

Mai, s'un cop li cavalié coumencèron d'acampa, l'Ase qu'avié resta d'acaton au rode ounte lou biòu, en proumié, s'èro fa vèire, l'ase se bouté à se leva de davans, d'un pau liuen pamens, en fasènt negreja just soun esquino que fusavo dins la sagno en fourmant un endaioun, e lis entendié ansin que cridavon :

— Oi! Hohòu! Anen, zóu, avans, avans!

— Lou Dogo, aqui, l'as toujours?

— O, o, l'entre-veze aqui davans, disié lou Baile.

E, à la fin, quouro li bèstio, en sourtènt de la palun, se fuguèron menado sus un rode bèn propre e bèn ras pèr li recounèisse e li tria, lou Baile venguè :

— E lou Dogo? Vesès lou Dogo, vous-autre? I a pas à tourtiha, es pas aqui. E pamens, nous lou fau mena, Zóu, zóu, que se cèrque.

Dous cavalié se virèron pèr repassa la palun e, dóu tèms, en lis esperant, tout en mantenènt li bèstio, lou baile, tout d'uno, venguè :

— Es aquelo bourdiho d'ase, crese, que me gislavo davans dins la palun. De que pigno, aquéu, sus la bouvino? Farié pas mies de batre emé si bedigo? E soun pastre, que noun lou venguèsse querre? Vas vèire se te lou vau leva dóu rode.

E lou Baile touquè soun chivau, virè dins li bèstio coume se vouliè tria un biòu, passè darrié l'ase en lou pounchounant mé soun aste, ié faguè faire ansin qu'auqui pas e.

que son échine sombre glissant dans un sillon de roseaux et il les entendait crier :

— Oï! Hoho! Allons, allons, qu'on avance!

— Le Dogue est toujours là devant?

— Oui, oui, j'entrevois, disait le Baile, son échine entre les roseaux.

Et, à la fin, lorsque les bêtes, hors du marais, eurent été conduites sur une place bien rase et bien nette, pour être reconnues et triées, le Baile cria :

— Et le Dogue? Vous voyez le Dogue, vous autres? Il n'y a pas à dire, il n'y est pas. Je dois l'emmener, cependant. Allons qu'on le cherche!

Deux cavaliers retournèrent battre le marais et pendant qu'on les attendait en maintenant les bêtes groupées, le Baile remarqua tout à coup :

— Je crois que c'est cette saleté d'âne qui filait devant moi dans le marais. Qu'est-ce qu'il plante, celui-là, au milieu des bêtes de bouvine? Il ferait mieux d'être avec ses moutons. Et son berger, que n'est-il venu le chercher? Tu vas voir, si je vais te l'ôter de là.

Et le Baile poussa son cheval, circula au milieu des bêtes, tout comme pour trier un taureau, passa derrière l'âne qu'il toucha de sa longue hampe, le fit marcher devant lui et, dès qu'il le vit sur le bord de la manade, il lui bondit dessus en criant, le sépara des autres et partit en le pourchassant :

— Je n'arriverai donc pas à toucher du trident cette bourrique? sacrait l'homme en tâchant en vain de piquer l'Obscur qui, en zigzaguant, alerte et adroit, se déro-

entre que lou veguè sus l'orle, ié boumbiguè dessus en brament, lou recoupè dis autre e l'abrivè.

— Arrivarai belèu pas à lou clava, aquéu bardot? venié en sacreiant e en fasènt soun proun pèr ferrouia l'Escur que, en crouchetant, lèste e avisa, se levavo de davans. Mai en bèn prenènt soun moumen, feniguè pèr encapa e ié lardè un bon cop de ferre dins la grupo, que l'ase partiguè en reguignant, la co revechinado e la tèsto entre li cambo, en s'enant, d'aqui qu'alín, liuen, bèn liuen, à la galoupado, s'esvaliguèsse.

A la Pourceleto, ansin, faguè lou Baile, ié poudra dire que i aven signa si papié.

Pamens, lis ome, en s'acampant lèu, venguèron dire que lou biòu, de ges de modo, se poudié trouva e, estènt que l'ouro butavo, lou Baile, en roundinant, n'i en fauguè tria un autre. E pièi, la courso envirounado pèr li chivau, emé soun dountaire en tèsto, — qu'èro Bou-Bou, — agantè, grand trin, lou camin d'Arle.

Quàuquis ouro après, Mau di lou Dogo, au coumandamen de Ròu, se sourtiguè di boutarèu d'uno roubino que coustejavo li pau e moute avié resta alounga coume uno lèbre dins soun jas; e l'ase, tambèn, en vesènt li cavalié liuen, avié tourna à la manado.

— M'as sauva moun enfant, diguè Ròu, sies un brave ase. D'acò, me n'ensouendrai.

Gaire après, pièi, lou pastre de la Pourceleto, — aquéu que gardavo la curaio, dóu tèms que l'escabot estivavo

bait. Mais choisissant enfin son moment, il réussit à lui clouer un bon coup de fer sur la croupe, ce qui fit que l'âne partit en ruant, la queue en trompette et la tête entre les jambes, galopant, éperdu, jusqu'à ce qu'il disparût dans le lointain.

— A la Porcelette, fit le Baile, il pourra dire qu'on lui a signé son passeport.

Cependant, les hommes, bientôt de retour, déclarèrent que le taureau était resté introuvable, l'heure du départ s'avavançait, le Baile, fort contrarié, dut le remplacer et la course, encerclée par les cavaliers, avec son bœuf conducteur en tête, — c'était Bou-Bou, — prit, à grande allure, la direction d'Arles.

Quelques heures plus tard, Maô, dit le Dogue, sur l'ordre de Rô, sortit d'une roubine pleine d'herbe qui côtoyait la clôture où il s'était tenu aplati entre les joncs comme un lièvre au gîte, et l'âne, sitôt les cavaliers disparus, était revenu à la manade.

— Tu as sauvé mon fils, dit Rô, tu es un excellent âne; je m'en souviendrai.

A quelque temps de là, le berger de la Porcelette, — celui justement qui gardait les bêtes de rebut, tandis que le gros du troupeau passait l'été dans la montagne — le berger rencontrant, par hasard, un des gardians, lui demanda s'il n'avait pas revu l'âne qu'il cherchait.

— Ton âne? Et que ne venais-tu le prendre?

— J'y suis bien allé, dit l'homme, mais un de vos taureaux m'a poursuivi. C'est que j'en ai peur, moi, de ces sales bêtes!

en mountagno, — pèr cop d'asard, s'embrouquè à-n-un di gardian e ié demandè mai de l'Ase.

— Toun ase? E que noun lou venguèsses querre?

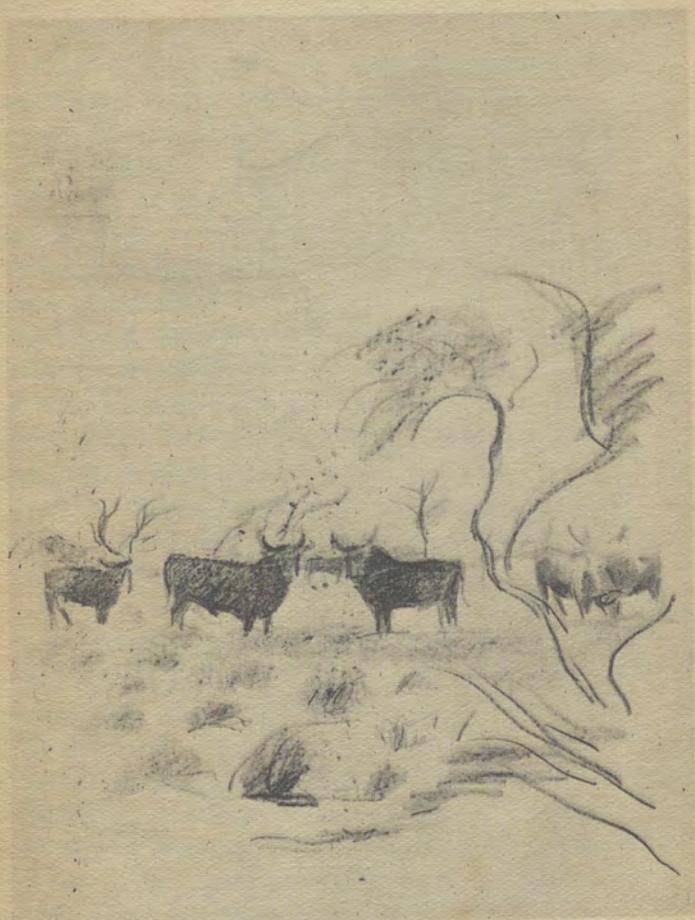
— Ié siéu proun ana, ié diguè l'ome, mai un de vòsti biòu m'a enrega. Es que n'ai pòu, iéu, de voste marrit bestiari!

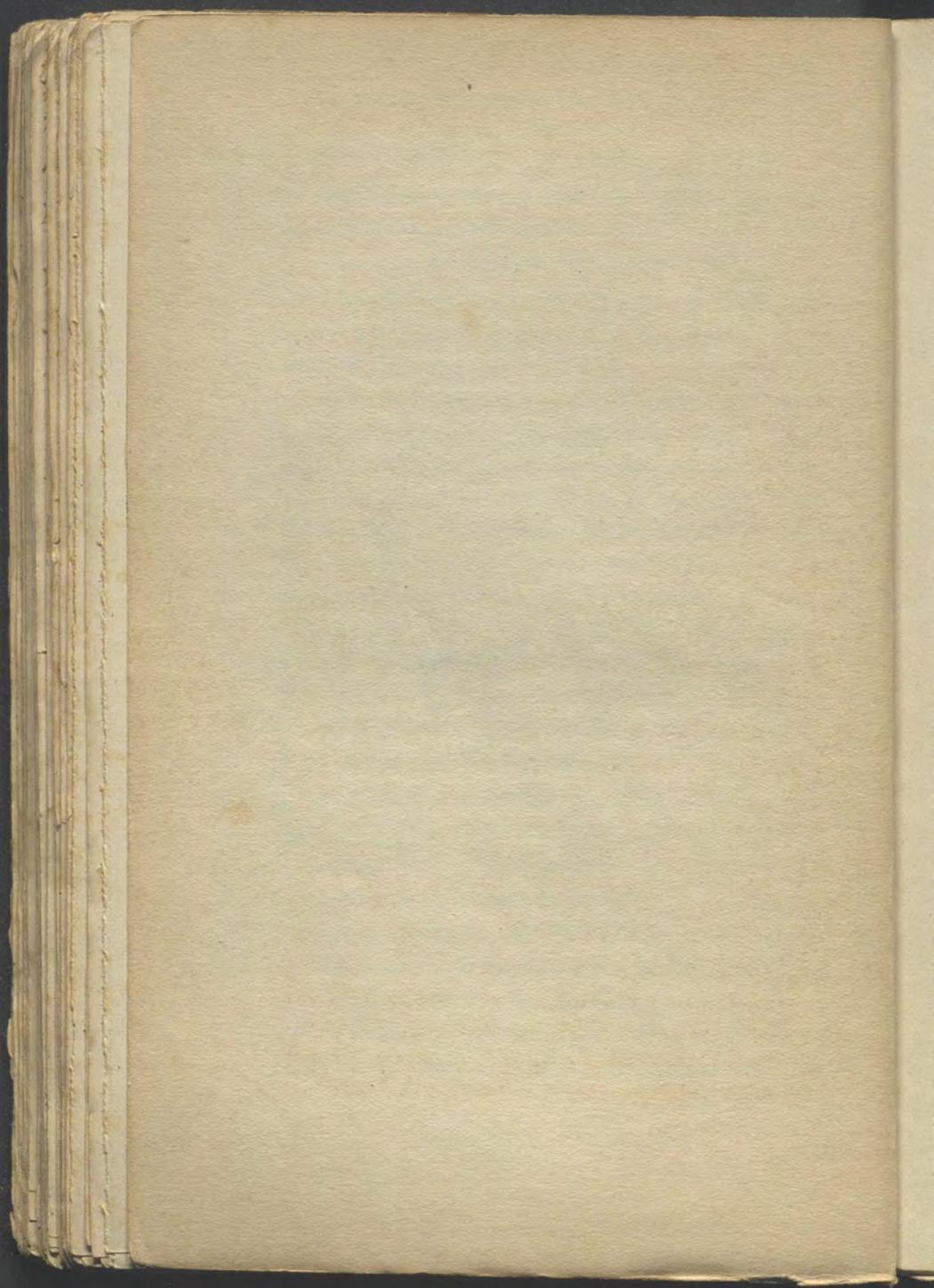
— Fau èstre un gavot de la mountagno, pèr avé pòu di biòu, rebriquè l'autre proun ragagnous, — que pastre e gardian, à l'acoustumado, soun pas trop coutrio, — pèr quant à toun ase, tout ço que te pode dire, es que l'avèn plus. Lou Baile i a signa si papié em' un bon cop de ferre dins la quiéulado. E n'a pas demanda l'ouro qu'èro. Aura mai vira, proubable, sus quauco palun.

Lou pastre, de l'afaire, tournè plus. Mai, just au moumen que li pichot de la Cambeto coumençavon de se faire galant e de carga si plumo, un bracounié, en furant, i avenguè de passa dins l'enviroun. E, en espinchant la palun, tout d'uno, dins éu se diguè :

— Tè, alin vese de Cambeto que voulejon sus la palun. Quau saup se i a ges de nis, emai, dins li nis, de pichot que coumençon de veni galant e de carga si plumo?

Intrè dins la palun en tastejant mé lou pèd, pèr vèire se pourtavo e s'avancè en escartant la sagnasso. E, tant-lèu desvista lou nis de la Cambeto emé li pichot au mitan, se sarrè pèr li groupa, dóu tèms que la maire, de pèr-dessus, alejavo en quilant, qu'èro uno pieta. Mai, coume aloungavo deja la man e s'agrouvavo, entre-veguè tout d'un





— Il faut être un gavot de la montagne pour avoir peur des taureaux, répliqua l'autre assez rudement, — car gardians et bergers, ordinairement, ne s'aiment guère. — Quant à ton âne, tout ce que je puis te dire, c'est qu'il n'est plus là. Le Baile lui a signé son passeport, d'un bon coup de trident dans le derrière. Il n'a pas demandé son reste. Sans doute a-t-il gagné quelque autre marais.

Le berger, de ce fait, ne revint donc pas. Mais au moment même où les petits de la Jambe-Rouge commençaient à se faire jolis et à se couvrir de plumes, un braconnier, en furetant, vint à passer dans les environs. Et, en regardant le marais, le braconnier se dit tout à coup :

— Tiens, je vois, là-bas, des Jambes-Rouges voltiger sur le marais. Qui sait s'il n'y a pas des nids, avec des petits qui commencent à se faire jolis et à se couvrir de plumes ?

Il pénétra dans le marais, après avoir tâté du pied pour voir si la vase n'était pas trop molle et il avança en écartant les roseaux. Et, dès qu'il aperçut le nid de la Jambe-Rouge avec les petits dedans, il s'approcha pour s'en emparer, tandis que la mère voltigeait en poussant des cris lamentables. Mais comme il allongeait déjà la main en s'accroupissant, il vit remuer non loin de lui, dans l'entre-croisement des roseaux, quelque chose de gros et de sombre.

— Nom d'un chien ! dit le braconnier en se jetant en arrière, nom d'un chien, un taureau !

Cependant, comme il était d'Arles, qu'il chassait souvent en Camargue et que même, dans sa jeunesse, il

tèms, ras d'èu, dins lou mesclun dóu rousèu, quauco-rè d'espès, qu'en boulegant, soubrejavo.

— Noum d'un gàrri! diguè lou bracounié en se bandidssènt arrié, noum d'un gàrri, acò es un biòu!

Pamens, estènt qu'èro d'Arle, que batié souvènt la Camargo emai que, jouvènt, tant avié raseta dins lou round après li coucardo, sabié de qu'èro de biòu e coumençavo de se leva de davans à soun aise, de requiéroun, quouro, en vesènt l'ase que cabassejavo, coumprenguè que s'èro engana.

— Aquelo empego! s'escriuè lou bracounié en cacalejant, es pas un biòu, acò, n'es qu'un ase. Arri, àrri, pauro bèstio!

E revenguè mai sus lou nis.

Mai, la Cambeto, sènsò s'arresta d'aleja, en quilant qu'èro uno pieta, tout au cop, cridavo :

— L'Escur, hòu, l'Escur! A iéu! Regardo aquéu moustre d'ome que me vai rauba mi pichot! Li biòu soun liuen; siéu souleto. A iéu!

Alors, l'ase balancè plus. Mespresa dins soun ounour e voulènt, pièi, sauva li pichot de la Cambeto, alounguè subran lou mourre, pleguè sis aurihasso e, en fasènt fiò di dènt, lis iue feroun, se rounsè sus lou bracounié.

— Aquel ase es foui, de tout segur, faguè l'autre en se lou vesènt veni dessus.

E, plantant lou nis aqui, se sourtiguè de la palun en tres cop de cambo, se boutè à landa sus lou ferme tant que n'avié, dóu tèms que lou saquetoun e la bouito dóu

avait couru dans les arènes pour enlever des cocardes, les taureaux ne lui faisaient pas trop peur et il s'apprêtait à se retirer, doucement, à reculons, quand l'âne ayant relevé la tête il s'aperçut aussitôt de sa méprise.

— Celle-là est forte! s'écria le braconnier en riant d'une façon méprisante, ce n'est pas un taureau, ce n'est qu'un âne. Hue, hue, mauvaise bête!

Et il revint vers le nid tout aussitôt.

Mais la Jambe-Rouge continuait à voltiger en poussant des cris lamentables et, en même temps, elle disait :

— L'Obscur, oh l'Obscur! A l'aide! Regarde cet affreux homme qui va prendre mes petits! Les taureaux sont loin; je suis toute seule. A l'aide!

Alors, l'âne n'hésita plus. Blessé dans son amour-propre et désireux de sauver les petits de la Jambe-Rouge, il allongea tout à coup le nez, rabattit ses grandes oreilles et, les dents en avant, les yeux fous, se rua sur le braconnier.

— Cet âne est enragé, pour sûr, se dit celui-ci en le voyant se précipiter de telle manière.

Et, sans plus penser au nid, il sortit du marais en trois enjambées et se mit à courir sur la terre ferme tant qu'il pouvait, tandis que son carnier et sa boîte à furet lui ballottaient dans le dos et que l'âne le poursuivait en faisant claquer sa mâchoire.

Bientôt après, les petites Jambes-Rouges prirent leur vol, personne ne vint plus trouver l'Obscur et, comme il se cachait dès que les cavaliers arrivaient pour faire leur tournée, il passa le reste de la saison tout à fait tranquille.

furet ié bacelavon dins l'esquino e que l'ase ié rasclavo après en fasènt peta li maïssu.

Lèu, pièi, li pichòti Cambeto fuguèron pèr prèndre sa voulado, res anè plus chagrina l'Escur e, en s'amagant quand vesié li cavalié s'agandi pèr sa tournado, acabè la fin de sa sesoun, tranquile emai siau qu'es pas de dire.

L'estiéu, autambèn avié fusa. E, après l'estiéu, aro, l'autouno deja coumençavo de n'en prèndre. Uno vesprado, Ròu s'envenguè mai trouva l'Ase.

— *Escouto, diguè Ròu, li niue d'à-cha-pau aro, fresquejon, li tamarisso despampon, lis engano se fan rouginasso e lèu, la palun, pèr dessout la sagno seco, s'encapara negado pèr de mesado. Escouto mai. De la Cambeto — que, pèr lou mouien de l'auceliho, se tèn assabentado dóu trin di mas, — vène de saupre que toun escabot a rintra, fai quàuqui jour, à la Pourceleto. Parèis que lou Baile-Pastre te vòu mau. Saup que soun coumpagnoun t'es vengu cerca pèr pas rèn, sus la manado. Pèr quant au bracounié, que tant voulountous, l'as courseja pèr apara la Cambeto, a desgaugna dins tóuti li café d'Arle — entre que s'espíncho un cassaire de-galis nous-autre, es li mémi falabourdo, — que tu l'avies courseja mai de miejo-lègo e que, pèr pas èstre estrassa viéu, i'avié faugu escala uno gacholo, mounte i avies fa passa niuechado, qu'en lou vesènt ansin en terro sauvo, t'ères coucha au pèd de l'aubre pèr lou teni d'à-ment jusco à la primo-aubo. Couneissèn aquéli conte. Coume que vague, a alena de-pertout qu'un ase fèr o, tant-lèu, assóuvagi en*

L'été, cependant, avait pris fin. Et après l'été, déjà l'automne, à son tour, était avancé. Rô, un certain soir, vint trouver l'âne.

— Ecoute, dit Rô, les nuits deviennent plus fraîches, les tamaris se dépouillent, les salicornes rougissent et, bientôt, le marais, sous les roseaux secs, se trouvera inondé pour plusieurs mois. Ecoute encore. Par l'intermédiaire de la Jambe-Rouge — qui, au moyen de certains oiseaux, se tient au courant de ce qui se passe autour des mas, — je viens d'apprendre que ton troupeau est rentré, depuis quelques jours, à la Porcelette. Le maître-berger, paraît-il, est furieux contre toi. Il sait que son subalterne est venu te chercher en vain parmi nous, quant au braconnier que tu as courageusement poursuivi pour sauver la famille de la Jambe-Rouge, il a raconté, dans les cafés d'Arles — dès que nous regardons un chasseur de travers, tu sais, pour nous, ce sont des bourdes pareilles, — que tu l'avais pourchassé pendant plus d'une demi-lieue, que pour ne pas être dévoré vif, il avait dû grimper, à la fin, sur une gachole où tu l'avais contraint de passer la nuit, car, en le voyant hors de ton atteinte, tu t'étais couché au pied de l'arbre, surveillant l'homme jusqu'au petit jour. Nous connaissons ces histoires. Mais, quoi qu'il en soit, le bruit s'est répandu qu'un âne farouche, devenu sauvage et vivant avec les faureaux, ne craignant pas de foncer sur l'homme, enragé peut-être, avait élu domicile dans nos parages. Et, assommé par ces racontars, craignant, d'ailleurs, d'avoir des histoires, le Maître-Berger a décidé d'or-

vivènt sus la bouvino, une ase qu'a pas pòu d'enrega l'ome, emai belèu foui, quau saup? avié pres tengudo dins nòsti parage. E, enmasca d'aquéli sansougno, en se dounant pòu, pièi, d'avè d'afaire, lou Baile-Pastre a tira lou plan de te bousca de-pertout, de te mena, de t'aganta, de t'encourdela se fau e, pulèu que de te leissa, de te faire peta sus plaço. Iéu te dise ço que m'an di. Aro, sies pas un asenoun que teto e sabes de moute es ta viò. Tóuti çarian countènt, segur, de te mai garda emé nous autre. Tóuti, eici, te regardan pèr un brave ase que sies. Enjusco di qu'auqui biòu tihous e jalous de l'erbo que t'aviéu parla, aro, n'i aurié pas soulamen un pèr te faire signe. Mai sènso alòngui, vau mai, crese, que te rendes. E pièi de-que risques? D'aquéu biais, tout s'adoubara. Se te vèi tourna manse e pausa, toun Pelot sara bèn countènt de te mai prèndre. S'ère que tu...

— As resoun, vai, diguè l'ase, ansin farai.

E, en se virant tèsto-pouncho, se diguèron, à la modo, sis adessias, lou tau en gratejant lou coui de l'ase mé soun lengau que raspavo, l'ase en pessugant amistousamen mé si dentasso lou coutet pelous dóu tau. Em' acò, lis adessias acaba, se virèron chascun dóu siéu.

L'endemàn, lou Baile-Pastre, en se levant à pouncho d'aubo, pèr ana arriba lou capitau, desvistè un ase que rasclavo lou germe davans la jasso de la Pourceleto.

— Oi, tè, diguè, i a un ase... Mai tron de milo, o bèn iéu penèque encaro, o bèn acò es l'Escur!

ganiser une battue, de t'emmener, de te capturer, au besoin, avec des cordes, et, peut-être, de te tuer. Je te dis ce que j'ai appris. Tu n'es pas un ânon de lait et sais ce qu'il te reste à faire. Nous serions tous contents, tu le sais, de te voir rester parmi nous. Tout le monde te regarde ici comme un brave âne. Même, de ces taureaux mauvais coucheurs et jaloux de leur herbe que je t'avais signalés, aucun n'oserait seulement te menacer. Mais, sans hésiter, je crois qu'il est préférable que tu rentres. Que risques-tu? Cela, au contraire, arrangera tout. S'il te voit revenir sage et tranquille, ton maître sera bien content de te retrouver. A ta place...

— Tu as raison, dit l'âne, je vais faire ainsi.

Et, s'étant tournés l'un vers l'autre, ils échangèrent leurs adieux selon l'usage, le Taureau en grattant le cou de l'âne avec sa langue rugueuse, l'âne en tirant une pince amicale avec ses longues dents, dans le garrot velu du taureau. Et, ces adieux finis, ils se séparèrent.

Le lendemain, le Maître-Berger, se levant au point du jour pour aller donner à ses bêtes, vit un âne qui, avec ses dents, tondait l'herbe rase devant la bergerie de la Porcelette.

— Tiens, dit l'homme, un âne. Mais, tonnerre de sort, ou je dors encore, ou c'est l'Obscur!

Et il s'approcha, caressa l'âne qui, non seulement se laissa toucher, mais se pencha pour se faire gratter la tête.

— E s'avancè, flatejè l'ase que, noun-soulamen se leissè maneja, mai encaro, ié virè lou su pèr que lou gratèsse.

— Hòu! Vène un pau eïçal se boutè à brama en sountant lou coumpagnoun. Despacho-te, hòu! Qué, digo-me un pau se couneiries pas aquel ase?

— Tron d'un goi, Bel-Ome! faguè lou Pastre emé li brassus la tèsto, o bèn iéu penèque encaro, o bèn acòes l'Escur.

— Sies reviha, vai, diguè lou Baile, es proun l'Escur. Mai jougariéu que l'animau a passa tout soun estiéu en ribejant aperaqui alentour, quasimen souto toun nas, dóu tèms que tu, coume un badalas, l'anaves cerca sus li manado moute li gardian te mandavon, espès pèr te faire enrega. Nous a jouga un èr, l'Escur, ié lèvo pas d'èstre la crèmo dis ase. Mai tu, que te vese aqui, planta sus ti dos cambo e dre coume un ome, te pos flata d'èstre forço mai bardot qu'aquéu. E pièi, ti conte d'ase foui e d'ase fèr, au regard d'aquéu brave Escur, lis anaras faire i couiòti!

Lou Pastre, sot coume un panié, se virè pèr entamena sa batudo e, dóu tèms, lou Baile encoulassè l'ase e lou menè dins la jasso emé lis autre. Mai en intrant, l'Escur ié mandè un cop de hi-han que lis estrementiguè tóuti, talamen èro countènt de se mai vèire sus lou troupèu, de poudé, sènso mai s'escoundre, roudeja dins li claus de la Pourceleto, emé, pièi, tout l'ivèr davans, pèr tira soun plan e saupre, s'aquest cop, à la partènço, s'enanarié, ase d'escabot, estiva en mountagno, o se tournarié mai, pèr palun, faire l'ase fèr, en seguissènt la bouvino.

— Hé, viens un peu ici, viens! cria le Maître en hélant l'autre berger. Allons, dépêche! Dis-moi, ne connaîtrais-tu pas cet âne?

— Nom de sort! Bel-Homme! fit le Berger en levant les bras au ciel, ou je dors encore, ou c'est l'Obscur!

— Tu es réveillé, va, dit le Maître, c'est bien l'Obscur. Mais je parierais que l'animal a passé tout son été à marauder par là, tout autour, presque à ta barbe, tandis que toi, comme un nigaud, tu allais le chercher sur les manades où les gardians t'envoyaient exprès pour te faire encorner par leurs taureaux. L'Obscur nous a faussé compagnie, ce qui n'empêche pas que c'est un excellent âne. Quant à toi, tu as beau rester là debout, comme un homme, sur tes deux jambes, tu peux te vanter d'être plus bourrique que lui. Et quant à tes histoires d'enragé et d'âne sauvage, en ce qui concerne ce bon Obscur, tu iras, désormais les conter à d'autres.

Le Berger se retira tout penaud, pour aller reprendre son travail, tandis que le Maître, ayant mis un collier à l'âne, le ramenait à la bergerie, parmi les autres. Mais, en entrant, l'Obscur poussa un braiement qui les fit tous sursauter, tellement il se sentait heureux de revoir son troupeau, de pouvoir errer, désormais, sans se cacher, parmi les salicornes de la Porcelette, avec tout l'hiver devant lui pour établir son plan et savoir si, cette fois, le moment venu, il irait, âne d'« escabot », passer l'été à la montagne, ou s'il retournerait au marais, faire l'âne sauvage en compagnie des taureaux.

LE SERMENT DU LOUP

LOU SARRAMEN DÓU LOUP

Lou Loup (*), uno fes, batié la Camargo e se saup proun que trevavo encaro, i a gaire de tèm, de la man d'eila dóu Grand Rose, la Crau emé lou Plan-dóu-Bourg.

Adounc, uno niue, en avènt resta tout soun jour amaga dins li fourni dóu Riége, lou Loup se boutè en casso, lou vèntre cura, qu'avié rèn tasta de l'avans-vèio.

Sourtiuguè di Bos, coustejè lis estang e li palun, passè li sansouiro; e, s'estènt embrounca à-n-un embarrage que paravo un moussèu de prat, ié desvistè un galant poulinet camargue e se ié bandiguè dessus pèr l'estrangla. Mai, la maire cavalo que s'encapavo aqui souleto emé soun pichot, entre signala lou tiro-sang, se boutè à reguigna tant que poudié, en endihant coume uno perdudo.

En ausènt endiha ansin, lou Pelot, que se caufavo dins lou mas, alentour dóu fiò, s'aubourè lèu-lèu :

— De-que, diàussi, se passo, eilalin, dins l'embarrage? Entènde brama la cavalo.

E, en agantant soun ficheiroun de darrié la porto, se lancè, ni quant vau ni quant costo e, tant-lèu desvista lou Loup, qu'encaro avié pas pou scu faire piho, ié plantè, dins l'espaloun, un bon cop de ferre que lou vièutè.

Le Loup, autrefois, vivait en Camargue et l'on sait très bien qu'il rôdait encore à une époque récente, sur l'autre rive du Rhône, à travers la Crau et le Plan-du-Bourg.

Donc, une nuit, après avoir passé tout son jour, tapi dans les fourrés du Riège, le Loup se mit en chasse, car il avait faim, n'ayant pas mangé depuis l'avant-veille.

Il sortit du bois, côtoya les étangs et les marais, traversa la plaine inculte; et, s'étant heurté à une clôture qui encerclait un certain lopin de prairie, il y aperçut un joli petit poulain camargue et se jeta sur lui pour l'étrangler. Mais la mère jument qui se trouvait là, toute seule avec son petit, en reconnaissant l'assassin, se mit à ruer de toutes ses forces, en poussant des hennissements désespérés.

En entendant hennir ainsi, le Maître qui se chauffait, dans le mas, au coin de sa cheminée, se leva précipitamment :

— Que se passe-t-il donc dans la clôture? J'entends crier la jument.

Et saisissant son trident à taureaux derrière la porte, il se précipita sans hésiter et, apercevant le Loup qui

Lou Loup avié pica long di barro e, sus lou cop, vitamen, s'èro auboura, mai s'encapavo acantouna e l'Ome lou mantenié en ié fasènt lusi, souto lou nas, li tres pounchoun de soun ferre.

— *Ansin, es mai tu? ié cridè lou Pelot. N'as pas proun dis avé e di cabro que me saunes, aro es mi poulinet que te fau?*

Mai lou Loup, voulountous, maugrat que sentiguèsse giscla soun sang, enverina, frounsissié si brego e fasié blanqueja si crouchet au clarun de la lunado.

— *Aquéu poulin, eici, te sèntes de lou groupa, tourné lou Pelot, estènt que s'encapo soulet mé sa maire dins l'embarrage, Lou faries pas, pèr païs, sus la manado. Moun cavalin, sabes proun coume te recasso. Entre nifla toun óudour de ferunaio, en se fasènt signau, lèu-lèu s'arroudèlon, tèsto en dedins e groupo enforo : au mitan, ié recaton si poulin. Que noun t'asardèsses, aqui, de lis ana querre? Es que, belèu, sies pas sènso saupre que, tout à l'entour, abriva, lou grignoun varaio e qu'emé li bato e li dènt ié fai pas peno de cerca batèsto. Te vèn mai à-comte, pardiéu, de t'aganta en quauco bèstio escartado. Tiro-sang que sies, emai capoun!*

— *N'es pas questioun eici de tiro-sang, rebequè lou Loup en roundinant, e, mai digues, tu sabes que siéu pas capoun, Es questioun dóu viéure. Bousque, casse e, quand ai encapa, sagate e mange. Acò es moun trin.*

— *Bèn, diguè lou Pelot, s'acò es toun trin, auras de lou chanja o de peta. Siéu rebusa d'abari pèr tu mis agne-*

n'avait pu encore s'emparer de sa victime, il lui planta, dans l'épaule, un bon coup de fer qui le terrassa.

Le Loup avait roulé contre la palissade et s'était relevé bien vite, mais il s'y trouvait acculé, tandis que l'Homme le tenait en respect et faisait luire, sous son nez, les trois pointes de son trident.

— C'est donc encore toi? cria le Maître. Tu n'as pas assez des moutons et des chèvres que tu m'égorges, il te faut, maintenant, mes petits poulains?

Mais le Loup, courageux, bien que sentant couler son sang, retroussait rageusement ses babines et montrait ses crocs blancs à la clarté de la lune.

— Ce poulain, tu oses ici l'attaquer, continua le Maître, parce qu'il se trouve tout seul avec sa mère, dans une clôture. Tu ne le ferais pas en terrain libre, au milieu de la manade. Tu sais trop comment mes juments et mes chevaux t'y reçoivent. Ils te connaissent. Sitôt flairer ton infecte odeur, sur un signal, entre eux, ils forment le cercle, têtes au centre, croupes au dehors : au milieu, ils enferment les petits. Que ne te risques-tu alors à aller les y chercher? C'est que tu sais, peut-être, que, tout autour, l'étalon galope et, des dents et du sabot, n'hésite pas à entamer la bataille. Tu préfères, pardi, t'en prendre à quelque bête isolée. Assassin, lâche assassin!

— Il ne s'agit pas d'assassiner, répondit en grondant le Loup et, quoi que tu dises, tu sais bien que je ne suis pas un lâche. Il s'agit seulement de vivre. Je cherche, je chasse et, quand j'ai trouvé, je tue et je mange. Telle est ma vie.

lado e d'èstre de-longo en aio pèr mi vedeloun e mi poulin. E tu, pièi, tambèn, te vèn pas en òdi, de te toujours rebala mé lou mourre voucha de sang, e tiba de car d'innocènt o, tant-lèu, abrama, mé lis iue feroun e lou vèntre prim, cercant caturo, ahi dóu mounde e courseja, de-longo, coume un bregand que tu sies?

— E coume vos, demandè lou Loup, que iéu posque chanja moun trin?

— En chanjant, respoundeguè lou Pelot, en chanjant tambèn ta pitanço. N'en manco de bèstio que fan vido rèn que d'erbo, de graniho e de racinage? Faras coume éli.

— Sies malaut, roundinè lou Loup.

— Talamen siéu malaut, afourtiguè l'Ome en gounflant la voues e en sarrant que mai soun aste, talamen siéu malaut, que se te n'en fas pas fort aro de suite, — qu'aquest cop te tène acantouna, — te clave moun ferre dins la tèsto, em'acò, d'aquéu biais, tout sara regla.

— Anen, diguè lou Loup en se coumprenènt perdu, assajarei, d'abord que lou vos à touto forço...

— Assajaras? Mai talounes!

— Alors, diguè lou Loup en espinchant cop sus cop li pounchoun viéu dóu ferre e lis iue encara dóu Pelot, alors, sian d'acord ansin, d'abord que lou fau, te l'aproumete. Mai, tambèn, que vergougno, un loup, iéu, faire vido d'erbo!

— Un proumetre es pas rèn, recoupè l'Ome. Jurolou, autramen t'ensuque.

— Hé bien, dit le Maître, si telle est ta vie, tu vas en changer ou mourir. J'en ai assez d'élever pour toi mes agneaux et de trembler sans cesse pour mes veaux et mes poulains. Et, à ton tour, n'es-tu pas las de t'en aller toujours le museau sanglant et gavé de chair innocente, ou bien affamé, l'œil avide et le ventre creux, cherchant ta proie, haï partout et pourchassé toujours comme un bandit que tu es?

— Et comment veux-tu, demanda le Loup, que moi je change de vie?

— En changeant, répondit le Maître, de nourriture. N'y a-t-il pas d'autres bêtes qui se contentent d'herbes, de racines et de graines? Tu feras comme elles.

— Tu n'y penses pas, grogna le Loup.

— J'y pense si bien, affirma l'Homme en enfant sa voix et en serrant plus fort le manche de l'arme, j'y pense si bien, que si tu ne t'y engages sur-le-champ, — car je te tiens, cette fois, à ma merci, — je te plante un coup de mon trident dans la tête et, de cette façon, tout sera dit.

— Hé bien, dit le Loup se voyant perdu, je tâcherai donc, si tu l'exiges...

— Tu tâcheras? C'est une plaisanterie!

— Alors, dit le Loup, en considérant tour à tour les pointes vives du trident et les yeux résolus du Maître, alors, c'est entendu, puisqu'il le faut, je promets. Mais tout de même, quelle honte, un loup, moi, manger de l'herbe!

— Une promesse n'est rien, trancha l'Homme, jure ou je te tue.

— Enfin, diguè lou Loup en calant, vai bèn, te lou vau jura.

E l'Ome que sabié, pan pèr pan, lou Secrèt di Bèstio, ié faguè faire just e just lou sant sarramen di Loup, emé lis auriho plegado sus lou coutet e tres cop d'ourlado en se virant vers la luno.

Entre avé jura, lou Loup restè sèns muta uno passado e pièi, en aussant lou mourre, se virè vers lou Pelot.

— M'as souca, lou sabe, m'as souca. Desenant, m'atacarai plus en ges de bestiàri qu'ague vido. A-niue, paments, baio-me quicon, que la fam me curo.

L'Ome i anè querre un flot de pan e, tout en mastegant aquéu pastoun, proun fadaras e se, à soun idéio e que, quasimen, l'estoumagavo, tant-lèu, lou Loup ié venguè :

— Ai proun jura. Mai, pèr de-que sariéu soulet? Noun, acò es pas juste. N'i a ges d'autre, ansin, pèr s'ataca au bestiàri qu'ague vido? Sai-que lou Reinard...

— Bèn, diguè l'Ome, fai, se vos, jura lou Reinard.

E rintrè dins soun mas pèr s'ana jaire, dóu tèms que lou Loup viravo mai au Riege.

Lou Loup partiguè, coustejè lis estang e li palun, travessè, en troutejant, la sansouiro, s'abéurè, en passant, à-n-uno roubino e s'aplantè un moumenet, pèr lipa sa fichouirado qu'encaro saunavo. Tout en troutejant, dins éu se disié :

— Malavalisco ta vesprado! Ai aganta un lardoun qu'es pas, n'en counvène, di marrit : empacho pas qu'un ardoun es un lardoun. Mai sarié gaire, sènso aquéu sar-

— Enfin, dit le Loup vaincu, c'est bien, je vais jurer. Et l'Homme, qui connaissait bien le Secret des Bêtes, lui fit faire exactement le serment sacré des Loups, avec les oreilles couchées sur le cou, en hurlant trois fois dans la direction de la lune.

Aussitôt qu'il eût juré, le Loup demeura sans rien dire, un certain temps, puis, relevant la tête, il se tourna vers le Maître.

— Tu m'as lié, je le sais, tu m'as lié. Je ne m'attaquerai plus désormais à aucune bête vivante. Cependant, donne-moi, ce soir, quelque chose, car je meurs de faim.

L'Homme alla chercher du pain et, tout en avalant ce qui lui parut une pâte insipide et sèche et qui l'étouffait à moitié, le Loup fit remarquer :

— J'ai juré. Mais pourquoi moi seul? Non, ce n'est pas juste. N'en est-il pas d'autres qui s'attaquent aux bêtes vivantes? Est-ce que le Renard...

— Hé bien, dit l'Homme, fais donc jurer le Renard.

Et il rentra dans son mas pour se coucher, tandis que le Loup reprenait la direction du Riège.

Le Loup partit, côtoya les étangs et les marais, traversa, en trottant, la plaine inculte, se désaltéra, en passant, à une roubine et s'arrêta quelques instants pour lécher sa blessure qui saignait encore. Tout en trottinant, il se disait :

— Soirée malheureuse. J'ai reçu un coup de trident, qui n'est pas dangereux, à vrai dire : cependant, un coup est un coup. Mais ce ne serait rien sans ce serment. Cette fois, l'Homme m'a lié. Il faudra bien que

ramen qu'a faugu faire. Aquest cop, l'Ome m'a souca. Se faudra proun desmama de touto la bono biasso. Coume n'en farai? D'un biais o de l'autre, vole pas èstre soulet à manja, fourça, rèn que d'erbiho.

E, tout en remenant eiçò e en troutejant, intrè d'ins lou Bos e, just darrié uno mato, agùè lou Reinard que s'enanavo em'uno perdris i dènt.

Lou Reinard, coume de juste, faguè ensemblant de lou pas vèire e, pèr lou manca, alounguè soun pas.

— Ho, hòu! Reinard! sounè lou Loup.

Lou Reinard s'aplantè, en fasènt lou gracios emai l'estouna.

— Tè, acò es vous? Loup, m'escusarès. Talamen me devourissiéu que vous aviéu pas remarca.

— E aqui, ansin, de-que carrejes? demandè lou Loup.

— Aqui? faguè lou Reinard que, pèr en-cas, se mantenié au large, pòu! just, uno marrido perdris; proun maigro, segur, emai proun seco, qu'ai rèn poussu trouva autre, vuei, pèr i adurre à mi pichot. Li pàuris enfant soun alin, qu'en barbelant, de-segur, m'espèron...

Mai avans que lou Reinard se n'avisèsse, lou Loup, dins qu'un boumb, ié venguè pica davans.

— Laisso aquelo perdris. Lèu-lèu, que te lou coumande. Laisso-la; n'es pas, belèu, pèr ço que te penses. Te la vole pas manja. Mai, pèr forço, m'an fa jura de me plus ataca en ges de bestiari qu'ague vido. Laisso la perdris, proumié, laisso-la, qu'autramen, t'estrange.

Esquicha contro un pèd d'aubre e coumprenènt que,

je me déshabitué de toutes ces bonnes choses. Comment vais-je faire? En tout cas, je ne veux pas être le seul à ne manger, par force, que de l'herbe...

Et, tout en réfléchissant ainsi et en trottant, il pénétra dans le bois et, justement, derrière une touffe, il aperçut le Renard qui s'en allait avec une perdrix aux dents.

Le Renard, naturellement, fit semblant de ne pas le voir et, pour l'éviter, pressa le pas.

— Hé, là! Renard! appela le Loup.

Le Renard s'arrêta, en prenant un air aimable et surpris.

— Tiens, c'est vous? Loup, excusez-moi. J'étais si pressé, que je ne vous avais pas aperçu.

— Et que portes-tu là? demanda le Loup.

— Là? fit le Renard qui, prudemment, se tenait à une certaine distance, peuh! une mauvaise perdrix; bien maigre, sans doute, et bien coriace, mais je n'ai trouvé rien autre aujourd'hui, pour porter à mes petits. Les pauvres enfants sont là-bas qui, impatiemment, m'attendent...

Mais avant que le Renard s'en fût méfié, le Loup, d'un seul bond, était venu tomber devant lui.

— Lâche cette perdrix. Tout de suite, je te l'ordonne. Lâche-là, ce n'est pas pour ce que tu penses. Je ne veux pas la manger. Mais j'ai dû jurer, quant à moi, de ne plus m'attaquer aux bêtes vivantes. Lâche la perdrix, d'abord, lâche-là où je t'étrangle.

Serré contre un tronc d'arbre et ne pouvant, d'aucune façon, prendre la fuite, le Renard lâcha la per-

de ges de biais, se poudié leva de davans, lou Reinard leïssè la perdris e, proun espanta, veguè lou Loup, — èro, tout bèu-just, desalado, — que la regardavo s'enfusa en panardejant dins li mato e pièi s'avalì.

— O, tournè lou Loup, acò es ansin, de-bon, ai jura. Mai tu, juraras, parié, de te plus ataca en ges de bestiàri qu'ague vido e, desenant, de t'assadoula rèn que d'erbo, de racinage e de graniho. S'ansin jures pas, sus lou cop, sènso mai d'alòngui, iéu t'estrange.

— Mai, diguè lou Reinard en vesènt li crouchet dóu Loup que lusissien au clarun de la lunado, pèr te faire plesi, tant te proumetrai...

— Lou proumetre es rèn, diguè lou Loup, fau jura.

— Pamens, diguè lou Reinard, amariéu de saupre...

— Juro, que t'estrange!

— Vai bèn, diguè lou Reinard en calant, te vau jura...

E lou Loup, que sabié lou Secrèt dis àutri Bestio, ié faguè faire lou sant sarramen di Reinard, bèn coume se dèu, lis aurìho en l'èr, en gratejant la sansouïro, emé tres cop de japado en se virant vers la luno.

— Acò vai, diguè lou Loup. E s'empartiguè.

Pamens, la niue avié passa, l'aubo clarejavo e dóu tèms que mountavo lou soulèu, lou Reinard, souto un mourven, rousigavo de poumeto. Es un paure manja pèr éu, mai tambèn, se n'en countènto, quand se vèi rèn autre pèr s'assadoula. E, tout en rousigant, dins éu, disié :

— Malavalisco lou rescontre! De-bon, sabe pas pèr de-

drix et, à son grand étonnement, le Loup — car, elle n'était que blessée, — la regarda s'enfuir à travers les touffes en boitillant et disparaître.

— Oui, reprit le Loup, c'est ainsi, oui, j'ai juré. Mais toi, tu vas jurer aussi, comme moi, de ne plus t'attaquer à aucune bête vivante et de te nourrir, désormais, d'herbes, de racines et de graines. Si tu ne le fais pas, à l'instant, sans hésiter, je t'étrangle.

— Mais, dit le Renard, en voyant les crocs du Loup qui brillaient au clair de lune, pour te faire plaisir, je veux bien promettre...

— Promettre n'est rien, dit le Loup, il faut jurer.

— Pourtant, dit le Renard, il serait bon que je sache...

— Jure ou je t'étrangle!

— Hé bien, dit le Renard vaincu, je vais jurer...

Et le Loup, qui savait le secret des autres bêtes, lui fit faire exactement le serment sacré des Renards, avec les oreilles droites, une patte grattant le sol, en jappant trois fois dans la direction de la lune.

-- C'est bien, dit le Loup. Et il partit.

Cependant, la nuit avait passé, l'aurore s'était faite et, tandis que le soleil se levait, le Renard grignotait des baies de mourven. C'est un triste mets pour lui, mais, parfois, il s'en contente, quand il n'a pas autre chose à se mettre sous la dent. Et, tout en grignotant, il se disait :

— Quelle fâcheuse rencontre! Je ne sais, vraiment, pourquoi ce Loup féroce a exigé de moi un tel serment. Pourtant, il n'y a pas à dire, je suis bien lié. Mais est-ce

que aquéu saunaire de Loup m'a fourça de faire tau sar-
ramen. Pamens, coume que vague, siéu bèn souca. Mai
acò, ansin, es juste? Siéu-ti soulet, pamens, pèr viéure
de casso e m'ataca au bestiàri qu'ague vido?

Coume disié eiçò, ausiguè, tout d'uno, en l'èr, un gros
rounfle e veguè, ras d'èu, uno oumbrasso que, pèr sòu,
picavo e s'espandissié.

Ero la Rússia que venié d'encapa un lapin à jas.

Lou Reinard s'abrivè, se bandiguè sus la Rússia e,
avans que venguèsse pèr s'auboura, ié tanquè si dos
pauto dins l'esquino, ié groupè lis alo e, de pèr-darrié, i
agantè lou coui emé li dènt.

— Laisso aquéu lapin, diguè lou Reinard, laissez-
lou, que te coumande. N'es pas, vai, pèr ço que te penses
e lou vole pas manja. Mai ai jura de me plus ataca en ges
de bestiàri qu'ague vido. Es pas juste que fugue soulet.
Laisso aquéu lapin, proumié, laissez, que t'estrangele.

La Rússia, en se sentènt dins lou coui li pouncho
d'aquéli dènt fino, leissè lou lapin que tabousquè, tant-
lèu, desvaria, en fasènt blanqueja lou dessout de sa cou-
veto.

— O, tournè à dire lou Reinard, acò es ansin, de-
bon, ai jura. Mai tu, vas jura, parié, de te plus assa-
doula, desenant, que d'erbo, de racinage e de graniho.
S'ansin jures pas, sus lou cop, sènso mai d'alongui, iéu
t'estrangele.

— Mai, diguè la Rússia espavourdidò, te proume-
traï proun...

juste? N'y a-t-il que moi qui vis en chasseur et m'attaque aux bêtes vivantes?

Comme il se disait cela, il entendit, tout à coup, en l'air, un grand souffle et vit une ombre lourde s'abattre sur le sol, non loin de lui.

C'était la Buse qui venait de surprendre un lapin au gîte.

Le Renard courut, se précipita sur la Buse et, avant qu'elle pût se relever, appuya ses deux pattes sur son dos, lui tint les ailes et, par derrière, lui saisit le cou entre ses dents.

— Lâche ce lapin, dit le Renard, lâche-le, je te l'ordonne. Ce n'est pas pour ce que tu penses et je ne veux pas le manger. Mais j'ai juré de ne plus m'attaquer aux bêtes vivantes. Il n'est pas juste que je sois seul. Lâche ce lapin, d'abord, lâche ou je t'étrangle.

La Buse, sentant déjà, sur son cou, la pointe de ces dents aiguës, lâcha le lapin qui partit, affolé, en montrant l'envers de sa queue blanche.

— Oui, reprit le Renard, c'est ainsi, oui, j'ai juré. Mais toi, tu vas jurer comme moi, de ne plus vivre, désormais, que d'herbes, de racines et de graines. Si tu ne fais pas un tel serment, à l'instant, sans hésiter, je t'étrangle.

— Mais, dit la Buse épouvantée, je veux bien promettre...

— Promettre n'est rien, il faut jurer.

— Hé bien, dit la Buse qui commençait à perdre haleine, hé bien, c'est entendu, je vais jurer.

— Lou proumetre es rên, fau que jures.

— Vai bèn, diguè la Rùssio que coumençavo de rangouleja, vai bèn, sian d'acord, te vau jura.

E lou Reinard, que sabié lou Secrèt dis àutri Bestio, ié faguè faire, bèn coume se dèu, lou sant sarramen di Rùssio, emé lou coui estira e lis alo retoumbado e tres cop de quilado en se virant dóu soulèu.

— Acò vai, diguè lou Reinard. E se groupè mai à rou-siga.

Mai la Rùssio, en s'envoulant, rescountrè, un pau pus liuen, lou Ratié en trin d'espessa un gàrri que venié de prèndre. Ié levè e lou fourcè, tant-lèu, de faire, parié, soun sant sarramen, de jura que, desenant, s'assadoularié que d'erbo, de racinage e de graniho.

Lou Ratié, pèr forço, faguè sarramen, s'envoulè e, un pau pus liuen, en rescountrant lou Matre, lou faguè jura tambèn. Lou Matre faguè jura la Faguino, la Faguino faguè jura la Moustello, la Moustello lou Courpatas, lou Courpatas lou Galejoun, lou Galejoun l'Agasso, l'Agasso lou Bèu-l'òli, lou Bèu-l'òli lou Chot. E lou Chot, en rintrant, sus lou matin, dins l'aubre cura moute avié pres sa tengudo, encapè, long d'uno branco, lou Tarnagas qu'esplumassavo uno cardelino. Ié partiguè dessus e lou crouchetè mè soun bè.

— Laisso aquel auceloun, te lou coumande. N'es pas pèr ço que te penses, diguè lou Chot, e lou vole pas manja. Mai ai jura de me plus ataca au bestiari qu'ague vido. Sarié juste, que tu faguèsses ço qu'à iéu m'es pas

Et le Renard, qui savait le secret des autres Bêtes, lui fit faire exactement le serment sacré des Buses avec le cou tendu et les ailes basses, en criant trois fois vers le soleil.

— C'est bien, dit le Renard. Et il se remit à grignoter.

Mais la Buse s'étant envolée, rencontra, un peu plus loin, l'Épervier en train de dépecer un mulot qu'il venait de capturer. Elle le lui enleva et l'obligea aussitôt à faire, comme elle, son serment sacré, à jurer qu'il ne se nourrirait plus, désormais, que d'herbes, de racines, et de graines.

L'Épervier, par force, fit son serment, s'envola et, un peu plus loin, rencontrant la Martre, la fit jurer à son tour. La Martre fit jurer la Fouine, la Fouine fit jurer la Belette, la Belette le Corbeau, le Corbeau le Héron, le Héron la Pie, la Pie l'Effraie, l'Effraie la Chouette. Et la Chouette, rentrant, au matin, dans le tronc d'arbre creux où elle avait établi son repaire, aperçut, sur une branche, la Pie-Grièche en train de plumer un char-donneret. Elle se précipita sur elle et la saisit dans son bec crochu.

— Lâche cet oisillon, je te l'ordonne. Ce n'est pas pour ce que tu penses, dit la Chouette et je ne veux pas le manger. Mais, j'ai juré de ne plus m'attaquer aux bêtes vivantes. Serait-il donc juste que tu fasses ce qui ne m'est pas permis? Lâche cet oisillon, tout d'abord, ou je t'étrangle.

La Pie-Grièche lâcha l'oisillon qui retomba sur le sol, car il était déjà mort et la Chouette reprit :

permés? Laisso aquel auceloun, proumié, qu'autramen, t'estrangle.

Lou Tarnagas leissè l'auceloun que tombè pèr sòu, estènt qu'èro deja mort e lou Chot ié venguè mai :

— O, acò es ansin, ai jura. Desenant, pode plus manja que d'erbo, de racinage e de graniho. Mai tu, vas jura parié. E se lou fas pas, sus lou cop, sènsò mai d'alòngui, iéu t'estrangle.

— Te pode proumetre...

— Lou proumetre es rèn, fau jura.

— Bèn, diguè lou Tarnagas en calant, te vau jura. Mai pamens, es en coundicioun...

— Ges de coundicioun. Juro, que t'estrangle.

— Bèn, estranglo-me, s'es ansin, Mai, pamens, escouto. Te demande gaire. Quau t'a fa jura?

— Hòu, diguè lou Chot, es lou Béu-l'òli.

— E lou Béu-l'òli?

— L'Agasso.

— E l'Agasso?

— Lou Galejoun.

— E lou Galejoun?

— Lou Courpatas.

— E lou Courpatas?

— La Moustello.

— E la Moustello?

— La Faguino.

— E la Faguino?

— Lou Matre.

— Oui, c'est ainsi, j'ai juré. Je ne puis plus manger, désormais, que de l'herbe, des racines ou des graines. Mais tu vas jurer aussi. Et si tu ne fais pas un tel serment, à l'instant, sans hésiter, je t'étrangle.

— Je puis te promettre...

— Promettre n'est rien, il faut jurer.

— Hé bien, dit la Pie-Grièche vaincue, je vais jurer. Mais c'est, toutefois, à condition...

— Tu n'as pas de condition à poser. Jure ou je t'étrangle.

— Alors, étrangle-moi si tu veux. Mais, auparavant, écoute. Je demande peu de chose. Qui t'a fait jurer?

— Oh! dit la Chouette, c'est l'Effraie.

— Et l'Effraie?

— La Pie.

— Et la Pie?

— Le Héron.

— Et le Héron?

— Le Corbeau.

— Et le Corbeau?

— La Belette.

— Et la Belette?

— La Fouine.

— Et la Fouine?

— La Martre.

— Et la Martre?

— L'Epervier.

— Et l'Epervier?

— La Buse.

— Et la Buse?

- *E lou Matre?*
 — *Lou Ratié.*
 — *E Lou Ratié?*
 — *La Rússia.*
 — *E la Rússia?*
 — *Lou Reinard.*
 — *E quau a fa jura lou Reinard?*
 — *Es lou Loup.*
 — *Vai bèn, diguè lou Tarnagas entre avé jura, vau
 vèire lou Loup.*

*
 * *

*Lou Tarnagas encapè lou Loup qu'emé sis oungloun
 cavavo la sablo sus l'estiganço de trouva quauco-rèn que
 ié levèsse la fam.*

— *Loup, ié diguè, lou Chot m'a fa jura que, pèr
 m'assadoula, m'atacariéu plus en ges de bestiari qu'ague
 vido. Lou Béu-l'òli a fa jura lou Chot. L'Agasso, lou
 Béu-l'òli; lou Galejoun, l'Agasso; lou Courpatas, lou
 Galejoun; la Moustello, lou Courpatas; la Faguino,
 la Moustello; lou Matre, la Faguino; lou Ratié, lou
 Matre; la Rússia lou Ratié; lou Reinard, la Rússia. Es
 tu qu'as fa jura lou Reinard.*

- *O, respoundeguè lou Loup em'uno voues souto.*
 — *E tu, quau t'a fa jura?*
 — *Es l'Ome.*

- Le Renard.
— Et qui a fait jurer le Renard?
— C'est le Loup.
— Très bien, dit la Pie-Grièche après avoir juré, je vais voir le Loup.

* * *

La Pie-Grièche trouva le Loup qui, de ses griffes, fouillait le sable, dans l'espoir d'y trouver quelque chose pour s'ôter la faim.

— Loup, dit-elle, la Chouette m'a fait jurer de ne plus m'attaquer, pour me nourrir, aux bêtes vivantes. L'Effraie avait fait jurer la Chouette. La Pie, l'Effraie; le Héron, la Pie; le Corbeau, le Héron; la Belette, le Corbeau; la Fouine, la Belette; la Martre, la Fouine; l'Epervier, la Martre; la Buse, l'Epervier; le Renard, la Buse. C'est toi qui as fait jurer le Renard.

— Oui, répondit le Loup d'une voix morne.

— Et toi, qui t'a fait jurer?

— C'est l'Homme.

— L'Homme? Et pourquoi lui as-tu cédé?

— Parce que, sans cela, il m'aurait tué. Regarde mon épaule, tiens, elle est encore toute enflée; c'est un coup de trident qu'il m'a donné.

— Ainsi, reprit la Pie-Grièche en grinçant du bec, ainsi l'Homme t'a fait jurer de ne plus t'attaquer aux bêtes vivantes. Il a eu cette audace. L'Homme! Lui qui traque et tue tous les animaux sauvages pour se nourrir de leur chair et leur arracher leur peau. Lui,

— L'Ome? E coume vai qu'as cala?

— Vai, qu'autramen, m'ensucavo. Espincho moun espaloun, qu'encaro es tout enfle; es un cop de ferre que m'a planta.

— Ansin, venguè mai lou Tarnagas en fasènt cracina soun bè, ansin, l'Ome t'a fa jura de te plus ataca au bestiari qu'aguèsse vido. N'a agu lou front. L'Ome! Eu que secuto e chaplo ferun emai sóuvagino pèr s'assadoula de sa car e ié derraba la pèu. Eu que, pas proun d'acò, s'es entriga de priva de bedigas de moutoun e de cabro destimbourlado pèr li teni mies à-mand e, quand ié fai plesi, lis ensuca. Eu qu'estripo, escourtego, espiho touto meno d'innocènt pèr quauque tacèu de cuer o quàuqui marridi plumo! Bèn, vas ana, tu, trouva l'Ome...

— Ah, noun! diguè lou Loup, noun, noun!

— Tu vas, dise, ana trouva l'Ome. E, d'abord qu'a vougu chanja li lèi antico que nous menavon e n'en bouta d'autro à soun idèio, fau lou fourça de se ié soumettre. Tambèn coume nautre, aro, parié, fau que s'ataque plus en ges de bestiari qu'ague vido e, que s'assadoule parié d'erbo, de racinage emai de graniho.

— E se ié vole pas ana?

— Bèn, sounarai lou Reinard e la Rússia e lou Ratié, lou Matre, la Faguino, la Moustello e lou Courpatas, lou Galejoun, mé tóuti lis autre. E veiras que te saupren proun fourça. Vai dounc trouva l'Ome!

Lou Loup s'anè mai rebala, tourna, alentour dóu mas e rescountrè lou Pelot que s'envenié, à l'error in-

qui, non content de cela, a réussi à apprivoiser d'imbéciles moutons et des chèvres sans cervelle pour les avoir mieux à sa portée et, quand il lui plaît, les abattre. Lui qui torture, mutilé, écorche les êtres les plus innocents pour un bout de cuir ou quelques plumes! Hé bien, tu vas aller trouver l'Homme...

— Ah, non, dit le Loup, non, non!

— Tu vas te dis-je, aller trouver l'Homme. Et, puisque à d'antiques lois qui nous régissaient, il a voulu substituer d'autres lois, il faut que tu l'obliges à s'y soumettre. Il faut que, comme nous, il cesse de s'attaquer à toute bête vivante et qu'il se nourrisse, comme nous, d'herbes, de racines et de graines.

— Et si je ne veux pas?

— Hé bien, j'irai chercher le Renard et la Buse et l'Épervier, la Martre, la Fouine, la Belette, le Corbeau, le Héron et tous les autres. Et tu verras bien que nous saurons t'y forcer. Va donc trouver l'Homme!

Le Loup alla rôder de nouveau autour du mas et rencontra le Maître qui s'en revenait, au crépuscule, pour manger sa soupe. L'Homme ne put s'empêcher de sursauter en l'apercevant, avec son poil sec tout hérissé, son œil fiévreux et ses côtes maigres.

— Homme, il faudrait que je te parle.

— Hé bien, parle, dit le Maître, mais n'approche pas davantage, car ta voix porte mieux de loin.

— Tu as peur, ricana le Loup, parce que, cette fois, tu te sais sans armes. Rassure-toi. Ce n'est pas pour t'attaquer que je viens. Je veux seulement te parler. Mais écoute-moi.

trado, pèr manja sa soupo. L'Ome ressautè, souspres, en lou vesènt ansin, emé soun péu se, tout bourru, sis iue alabre e sa péu arrapado i costo.

— Ome, te voudriéu parla.

— Bèn, parlo, diguè lou Pelot, mai te sarres pas, que de liuen, ansin, ta voues a mai de pourtado.

— As pòu, richounejè lou Loup, qu'aquest cop, te sèntes ges d'armo. Tèn-te siau. Vène pas pèr t'agarri. Tant soulamen, te vole parla. Mai, escouto-me.

— T'escoute.

— M'as fourça de jura que m'atacariéu plus en ges de bestiàri qu'ague vido. M'as fa faire lou sant sarramen, emé tres cop d'ourlado, en me virant vers la luno. Iéu, pièi, ai fa jura lou Reinard. Lou Reinard, la Rússia. E, lis un pèr lis autre, tout animau cassaire a jura. L'Aiglo dis Aupiho tambèn jurara. Pèr quant au Capoun-Fèr de la Crau, fai vèntre que de carougnado.

— E pièi? demandè lou Pelot.

— E pièi, d'aqueu biais, en plaço de la lèi que nous menavo, n'as bouta uno autre. La seguiren, aro, d'abord qu'es ansin. Mai tu, la seguiras, tambèn.

— De-que vos dire?

— Vole dire que, desenant, coume nautre, quitaras de t'ataca à tout bestiàri qu'ague vido. A respèt de tu, de que soun nòsti rapino? Pas gaire. Bon, apoundeguè lou Loup emé d'iue qu'escandihavon aro, à l'escuresino, bon que me disies de tiro-sang! Autambèn, escouto. A coumta d'aro, t'assadoularas rèn que d'erbo, de racinage

— Je t'écoute.

— Tu m'as forcé à jurer que je ne m'attaquerais plus à aucune bête vivante. Tu m'as fait faire le serment sacré, en hurlant trois fois dans la direction de la lune. A mon tour, j'ai fait jurer le Renard. Le Renard, la Buse. Et, des uns aux autres, tous les animaux chasseurs ont juré. L'Aigle des Alpilles jurera aussi. Quant au Vautour de la Crau, il ne se nourrit que de chair morte.

— Hé bien? demanda le Maître.

— Hé bien, en ce faisant, à la loi qui nous dirigeait, tu as substitué une loi nouvelle. Nous l'observerons, maintenant, puisqu'il le faut. Mais toi-même, tu l'observeras aussi.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que, désormais, tu t'abstiendras, comme nous, de t'attaquer aux bêtes vivantes. A côté des tiens, que sont nos ravages? Bien peu de choses. Il est vrai, ajouta le Loup dont les yeux brillaient, maintenant, dans l'ombre devenue plus noire, il est vrai que tu m'as traité d'assassin! Ecoute donc. A partir de ce même instant, tu ne vivras que d'herbe, de racines et de graines. Tu ne tueras plus pour te nourrir. Tu ne tueras plus pour te vêtir. Tu ne tueras plus pour te parer. Tu ne chasseras plus; tu n'abattras plus les bêtes imbéciles qui vivent autour de toi. Mais, attention! Il t'est interdit, dans tous les cas, de manger leur chair, car tu serais assez rusé pour les faire périr à ta convenance.

Et comme l'Homme restait sans rien dire, il ajouta :

e de graniho. Chaplaras plus pèr te nourri. Chaplaras plus pèr te vesti. Chaplaras plus pèr te pimpara. Cassaras plus; ensucaras plus la bedigaio que tènes à toun entour. Mai, aviso! T'es enebi, coume que vague, de manja sa car, qu'auries, segur, proun routino pèr li faire peta à toun idèio.

E, dóu tèms que l'Ome restavo aqui sènso mai dire, apoundeguè :

— Tant te poudriéu faire jura. Sian soulet e me sarié gaire de peno. Mai, de-que? La fe de l'Ome, sabèn quant peso. Pas besoun de sarramen. Tant soulamen, qu'as un enfant. E se seguisses pas lou coumandamen que t'aduse...

— Lou coumandamen...? diguè lou Pelot.

— Lou coumandamen, o, de tóuti li bèstio qu'an jura, vendrèn, nautre, lou Reinard emé la Rússia, lou Matre, la Faguino e lou Ratié, embourgnarèn toun pichot, lou saunarèn e iéu, em' aquéli dènt que vèses, l'estranglarai. Acò, mai, tant te lou pode jura. E après toun enfant, vendra ta mouié e après ta mouié, sara pèr tu. As fa plan?

— O, diguè l'Ome, desenant manjarai plus la car dóu bestiari, m'assadoularai rèn que dóu creïs de la terro, d'erbo, de racinage e de graniho.

— A toun aise, lou veiren proun, ié respoundeguè lou Loup.

E partiguè en troutejant. Mai s'aplantè entre avé fa tres cambado.

— Hòu, l'Ome!

— Je pourrais te faire jurer. Nous voilà seuls et il me serait trop aisé de te contraindre. Mais, à quoi bon? Nous savons ce que vaut le serment de l'Homme. Ne jure rien. Seulement, tu as un fils. Et si tu ne te conformes pas à l'ordre que te j'apporte.....

— L'ordre...? dit le Maître.

— Oui, l'ordre de tous les animaux qui ont juré, nous viendrons, le Renard avec la Buse, la Martre, la Fouine et l'Epervier, nous viendrons tous, nous aveuglerons ton enfant, nous le saignerons et moi, de ces dents-là, je l'étranglerai. Je puis te jurer cela encore. Et après ton fils, viendra ta femme et, après ta femme, ce sera ton tour. Es-tu décidé?

— Oui, dit l'Homme, désormais, je ne mangerai plus la chair des bêtes; je ne vivrai plus que des produits de la terre, d'herbes, de racines et de graines.

— A ta guise, nous verrons bien, répondit le Loup.

Et il repartit en trotinant. Mais il s'arrêta au bout de quelques foulées :

— Hé, l'Homme!

— Qu'y a-t-il!

— Un mot encore. Tu réponds de tout ce qui vit dans ton mas et t'obéit. Tu réponds du Chat et du Chien.

Et il disparut dans la nuit.

— *De-que i a?*

— *Encaro uno resoun. Respondes de tout ço que viéu sus toun mas e t'es soumés. Dóu Cat emai dóu Chin, n'en respondes.*

E s'esvaliguè dins l'escur.

*
* *
*

A coumta d'aqui, tau coume lou Reinard e lou Loup e tóuti li qu'avien jura, l'Ome quitè de s'ataca au bestiari qu'avie vido.

Aquéu trin, en partènt, noun-soulamen ié fasié pas peno, mai, tant, de-fes, lou rendié countènt. Ié fasié gau de vèire s'espandi à soun entour aquelo vido di bèstio innoucento que ni éu, ni li manjo-car secutavon plus E, quouro, en caminant se vesié giscla davans quauque lapin o voula uno coumpagnié de perdigau que fasié peta sis alo, ié risié, amistous, emai, entre éu, ié venié :

— *Anen, anen, mignot, avès pas besoun de vous trevira, qu'aro, desenant, iéu vous respète e lou Reinard vous pòu plus cassa.*

Mai, pamens, s'assournissié, en se repassant, tambèn, la remouchinado dóu Loup.

Soulamen, de-fes, à la taulo, davans quauque bon bajan de faiòu garni o uno sartanado de merinjano, tant, pièi, lou drouloun venié :

— *Digo, Paire, quouro se manjara un bon pouletoun?*

— *Tè, vaqui pèr tu, fasié lou Pelot. L'entèdes, aquéu pichot acabaire?*

*
* *

A partir de ce moment-là, tout comme le Renard et le Loup et les animaux ayant juré, l'Homme s'abstint de s'attaquer aux bêtes vivantes.

Cette situation, tout d'abord, non seulement lui paraissait supportable, mais lui causait, parfois, un certain contentement. Il était heureux de sentir, autour de lui, s'épanouir la vie des bêtes inoffensives que ni les carnassiers, ni lui, ne menaçaient plus. Et lorsqu'il voyait, en cheminant, filer devant lui quelque lapin ou s'envoler, en claquant des ailes, une compagnie de perdreaux, il souriait avec amitié et leur disait, en lui-même :

— Allez, allez, petits, vous n'avez pas besoin d'avoir si peur, car, maintenant, désormais, je vous épargne et le Renard ne peut plus vous dévorer.

Et son front se rembrunissait, en se rappelant, tout de même, l'effrayante menace du Loup.

Seulement, parfois, à table, devant un bon plat de haricots garnis ou une poêlée d'aubergines, il arrivait que le petit garçon demandât :

— Dis Père, quand mangera-t-on un bon poulet?

— Tiens, voilà ta part, disait le Maître. Entendez-vous ce petit goulou?

— Et pourquoi, Père, ne nous apportes-tu plus jamais de lapins et de perdreaux. Et non plus de bécassons. Et non plus de canards sauvages?

— C'est, disait le Maître, que la chasse est défendue.

— E coume n'en vai, Paire, qu'aro aduses jamais plus de lapin e de perdigau. E nimai de becassoun? E nimai de canardaio?

— Vai, disié lou Pelot, qu'es defendu de cassa. E pièi, tout aquéu bestioulun tant brave, ié vau-ti pas mai leïssa la vido?

— As resoun, Paire, respoundié l'Enfant qu'èro amis-tous, acò vau forço mai. Sènso te coumanda, tè, baiome encaro un cuité de merinjano.

Lou Pelot s'èro mes à travaia mai que mai. Avié estrassa de sansouïro pèr faire de terro e proufitavo de l'ivèr pèr planta que mai d'aubre fruchau.

— Sauven-nous de prouvesimen, disié, d'abord que nous fau faire vido rèn que dóu crèis de la terro. Coumprene, pièi, qu'acò es proun juste e n'i a de tout segur, sout la capo dóu soulèu, que soun mai de plagne que iéu.

E, ansin, sounjavo au Reinard ém, au Loup, au Loup, lou mai e cercavo de de-que poudié faire vèntre, emé la sesoun di plouvinasso. Mai s'apensamentissié pas. Rèn qu'un cop, avié rescountra lou Loup, alentour dóu mas, emé soun péu d'iver, bourru e maigre e i avié bandi un tros de pan que l'autre, sènso mai dire, en renant, l'avé carreja.

Rusticavo de-longo e, en pradarié se relargavo, pèr poudé mies teni si couble e augmenta si faturo.

E tout ané ansin proun bèn, enjusco à la primo.

Mai à la primo, veici qu'en s'enanant vèire si terro, s'avisé, un bèu matin, que lou gran di samena sourtié

Et puis, toutes ces gentilles bêtes, ne vaut-il pas mieux les laisser vivre?

— Tu as raison, Père, répondait l'Enfant qui avait bon cœur, cela vaut bien mieux. Donne-moi encore, s'il te plaît, un peu d'aubergines.

Le Maître s'était mis à travailler davantage. Il avait défriché de nouveaux champs et profitait de l'hiver pour multiplier ses arbres à fruits.

— Faisons-nous des provisions, se disait-il, puis-qu'il nous faut vivre seulement de ce que produit la terre. D'ailleurs, je reconnais que c'est juste et, il y a des êtres, sous la calotte du ciel, qui sont, certainement bien plus à plaindre que moi.

Et il pensait alors au Renard et au Loup, au Loup surtout, se demandant ce qu'il pouvait bien manger, en cette saison de gelée. Mais il ne s'y appesantissait pas. Une seule fois, il l'avait rencontré, non loin du mas, avec son poil d'hiver, velu et maigre et il lui avait jeté un morceau de pain que l'autre, sans rien dire, en grondant, avait emporté.

Il travaillait sans cesse et étendait ses prairies pour pouvoir nourrir mieux ses bêtes de trait et augmenter ses labours.

Mais au printemps, voici qu'en allant voir ses champs, il s'aperçut un beau matin, que le grain semé levait mal ou, le plus souvent, ne levait pas, parce que les oisillons, par nuées, venaient s'y abattre et le dévorer.

— Petits brigands! dit le Maître, je vais vous épouvanter.

pas bèn, emai, pèr grosso part, sourtié pas, qu'à neblo lis auceloun ié picavon au mitan e lou becavon.

— Pichot bregand! diguè lou Pelot, fau que vous fague esfraia.

E mountè un ome de paio, emé dos escoubo de brusc pèr li bras, un capèu de raubo-galino sus la tèsto e, envirouna au capèu, un estras rouge, alanda, que flouquejavø à la mistralado.

Mai, tant-lèu passa quàuqui jour, lis aucèu, acoustuma à-n-aquest nouvèu coulègo, se boutèron à sautourleja long di brusc, fouirèron sus lou capelas e, sènso s'ènaura dóu rouge, bequèron que mai la semènço.

Li perdris fasièn bando em'éli. E lis agasso tambèn. Pièi, entre que li canoun de la civado e dóu blad verde-jèron au soulèu, coume uno erbiho, ié venguèron batre li lapin.

— Quant d'auceliho, fasié l'Ome à noun plus, quant de perdris e de lapin; emai quant d'agasso!

Mai aujavo pas ié rèn faire e, en se remenant la remouchinado dóu Loup, souspiravo.

Un peu pus tard, pièi, un gros auvèri avenguè pèr raport i poumo-de-terro. Precauciouna, lou Pelot n'avié samena tres terro que, de-bon, fasièn lume emé si regø bèn alignado, moute courrié, quand èro mestié, l'aigo pèr soun arrousage. Em'acò, just au moumen que venien de tounba flour, se vouguè ana rëndre comte, en ié gratejant lou pèd, dóu creïs qu'avien fa li tartifle.

Mai, davans lou proumié moussèu, faguè qu'un crid

Et il fit un homme de paille, avec deux balais de bruyère pour les bras, un chapeau de trimard sur la tête et autour du chapeau, un morceau d'étoffe rouge, flottant, qui s'agitait à la mistralade.

Mais, au bout de quelques jours à peine, les oiseaux, familiarisés avec ce nouveau venu, se mirent à sautiller le long des balais, fienter sur le chapeau de trimard et, sans aucune frayeur de l'étoffe rouge, continuèrent à picorer la semence.

Les perdrix s'étaient jointes à eux. Et les pies aussi. Puis, dès que les tiges d'avoine et de blé furent, au soleil, comme une herbe tendre, les lapins vinrent y brouter.

— Que d'oisillons, disait l'Homme exaspéré, que de perdrix et de lapins; même, que de pies!

Mais il n'osait rien leur faire et, se rappelant les menaces du Loup, il soupirait.

Un peu plus tard, un désastre eut lieu, à propos des pommes-de-terre. Prévoyant, le Maître en avait planté trois champs entiers, qui faisaient véritablement plaisir à voir, avec leurs sillons bien alignés où courait, quand il le fallait, l'eau d'arrosage. Et, justement, comme les plantes venaient de fleurir, il voulut aller constater, en grattant légèrement à leur pied, la croissance de leurs tubercules.

Mais en arrivant au premier champ, il poussa un cri, en présence de l'affreux spectacle qui l'attendait. La terre était bouleversée, les sillons détruits et les tiges arrachées et piétinées, brisées et meurtries, montraient pour la plupart, leurs petites racines qui ache-

en vesènt l'espèctacle afrous que l'esperavo. La terro èro bourroulado, li rego aplanado e, pèr grosso part, li planto derrabado e trepejado, chaplado e macado, viravon en l'èr si racineto, qu'à l'uscle dóu jour acabavon de se passi. I dous autre moussèu, èro parié. Ero uno desbrando. Sautavo is iue, e pièi lou trafé dins soun fres n'en fasié provo : aquéu doumage afrous venié d'uno grosso escarrado de senglié.

Alors, lou Pelot chifré e, quand aguè chifra, rustiquè que mai encaro. Avié tira lou plan d'enclaire si terro. Prenguè sus soun dourmi, se levè mai d'ouro, quitè plus lou chantié qu'à niue falido, en cavihant de pau e en adoubant d'embarrage.

Mai, entre que lis espigo, dins lou blad, l'òrdi e la civado, coumencèron de desfourèla, li gârri se ié rendèguèron tant espes, que quàuquís-un s'estènt entriga de trauca d'eici o d'eila entre li barro, tóuti, à-de-rèng, se i emboursèron e qu'éli pièi, en recavant, li lapin tambèn passèron. D'acò venguè que, pèr meissoun, la garbiero fuguè menudo.

Car, noun-soulamen lou ratun s'èro assadoula, mai tambèn l'aucelun de l'èr que ges de pau ié fan restanco. Memamen, li canard sóuvage, en barjacant, se i èron vengu tiba; e lou Pelot, maucoura, un bèu matin, i avié couneigu dins sa bando, la Rùssio e lou Ratié que fasièn piho, emé lou Tarnagas à soun coustat.

En venènt l'ivèr, lou mau noun faguè que crèisse. Li gârri dóu champ avien rousiga lis espigo pèr res-

vaient de se flétrir, au soleil. Les deux autres champs se trouvaient dans le même état. C'était une perte irréparable. Il ne pouvait y avoir de doute, et d'ailleurs, nombre de traces fraîches en témoignaient : ces affreux ravages étaient dus à une forte troupe de sangliers.

Alors, le Maître réfléchit et, après avoir réfléchi, travailla davantage encore. Il avait décidé d'enclorre ses champs. Il prit sur son sommeil, se leva plus matin, ne quitta la besogne qu'à la nuit noire, plantant des piquets et disposant de solides palissades.

Mais, lorsque les épis commencèrent à se former dans les champs de blé, d'orge et d'avoine, les rats arrivèrent si nombreux que quelques-uns étant parvenus à pratiquer, de tous côtés, des passages dans la clôture, tous peu à peu y pénétrèrent et, par ces passages élargis, les lapins passèrent aussi. Ce qui fit qu'à la moisson, la récolte fut des plus maigres.

Car, non seulement, les rongeurs s'en étaient nourris, mais tous ceux qui vivent dans l'air et dont aucune clôture ne peut arrêter les ailes. Même, les canards sauvages étaient venus s'y gorger en jacassant, et le Maître indigné, avait reconnu, en leur compagnie, un beau matin, la Buse et l'Épervier s'y repaissant, à côté de la Pie-Grièche.

L'hiver qui suivit fut pire. Les rats de la terre avaient rongé les épis au milieu des champs, les rats du mas s'attaquèrent au tas de blé, dès qu'il fut rangé dans la grange. L'Homme eut très peu de pain pour lui et les siens et se vit forcé de priver souvent ses chevaux d'avoine.

touble, li gàrri dóu mas se groupèron au mouloun, entre que fuguè dedins. L'Ome se trovè just de pan pèr éu e pèr l'oustalado e, souvènt se veguè fourça de plus acivada si chivau.

Au printèms, fuguè quasimen plus poussible de contro-ista. L'aucelun s'arrestavo pas de crèisse, lou ratun de s'espandi.

Lou travai dis embarrage em'aquéu di terro fasien pres-fa double e, de si forço, lou Pelot n'avié pas proun. E li raubaire, en sachènt que se ié farié ges de mau, rèn li treviravo plus. Emé tóuti li manjo-gran, fasien bando li manjo-car que soun sarramen i enebissié de cassa touto bèstio vivo. E aquéu fube d'acabaire encaro se creissié dóu bestiau priva, que l'Ome, en pas avènt dre de lou couta, i avié faugu bandi pèr se n'en leva la cargo. S'èro proun sauva quàuqui galino pèr lis iòu e quàuqui cabro, tambèn, pèr lou la, mai avié coucha si bedigo emé si porc pèr sansouiro. E aquésti, assóuvagi, coumençavon de faire nèblo.

Lou Pelot, pamens, s'encaré, estrassè mai de sansouiro, plantè mai de pau d'embarrage, samènè, assajè de meis-souna, jinquè de sauva lou gaire, qu'à la fin, pièi, emé tant de reboulimen, ié revenié. Mai, alors, faguè soun comte e s'avisè, tant prim chaplèsse, que ié soubrarié pas pèr se manteni, éu, sa famiho e si couble d'atalage. E, aquest cop, se sentiguè avani e despoudera.

— Vau trouva lou Loup, dins éu diguè.

Au printemps, la lutte était devenue presque impossible. Les oiseaux ne cessaient de croître en nombre, es rongeurs de multiplier.

L'entretien des clôtures, joint au travail de la terre, faisaient une tâche double et les forces du Maître n'y suffisaient pas. Et les pillards, sachant bien qu'aucun mal ne leur serait fait, ne s'épouvantaient plus de rien. A tous les mangeurs de grain, s'étaient joints les mangeurs de chair auxquels leur serment interdisait de poursuivre une proie vivante. Et cette armée dévorante s'augmentait encore des animaux domestiques auxquels, n'ayant pas le droit de les tuer, l'Homme avait dû rendre leur liberté pour diminuer ses charges. Il avait conservé quelques poules pour les œufs et quelques chèvres, aussi, pour avoir du lait, mais il avait chassé ses brebis et ses porcs à travers les terrains incultes. Ceux-ci, devenus à peu près sauvages commençaient à pulluler.

Le Maître lutta pourtant, défricha de nouvelles terres, construisit d'autres clôtures, ensemença, essaya de récolter, tenta de sauver le peu qui, en fin de compte après tant de peine, lui revint. Mais alors il fit son compte et vit que, même avec parcimonie, il ne lui restait plus de quoi se nourrir, lui, les siens et ses animaux de trait. Et il se sentit, cette fois, à bout de courage et de forces.

— Je vais trouver le Loup, se dit-il.

* * *

N'aguè lou rescontre, ras dou mas, un vèspre, tourna-
mai, à l'errour intrado. Lou Loup semblavo anequéli e,
segur qu'encaro n'avié perdu. La co sarrado e lou flanc
cura, s'enanavo en troutejant e, sènso se retarda, en res-
countrant lou Pelot, ié mandè, de-galis, uno uiejado.

L'Ome lou sounè :

— Hòu, Loup, escouto!

— Escoute, diguè lou Loup, ansin, que me vos?

— Te vole rèn, respoundeguè l'Ome, soulamen,
s'ieu avani e despoudera. Pòde plus teni.

— E de que i a?

— I a, diguè l'Ome, que li Senglié desviron mi
poumo-de-terro. Es uno pieta de vèire acò!

— Li Senglié? rebriquè lou Loup. Iéu, uno fes, li
manjave...

— Pièi, entre que samene, li Perdris vènon destapa
lou gran.

— Li Perdris? Lou Reinard, antan, li manjavo.

— E li colo d'Auceloun e la Couquihado...

— Lou Ratié, antan, li manjavo.

— Pièi, entre que lou blad, l'òrdi e la civado an
sourtie verdejon, de-pertout, coume uno erbiho, li Lapin li
vènon rascla.

— Li Lapin? La Rússia li manjavo, antan, e lou Matre
li saunavo.

*
* *

Il le rencontra près du mas, un soir, de nouveau, au crépuscule. Le Loup semblait exténué et devait encore avoir maigri. La queue basse et les flancs tirés, il s'en allait, en trotinant et se contenta, sans ralentir, de jeter un regard surnois en croisant le Maître.

L'Homme le héla :

— O Loup, écoute.

— J'écoute, dit le Loup, que me veux-tu donc ?

— Je ne te veux rien, répondit l'Homme, seulement, je n'ai plus de courage ni de forces. Je ne puis plus vivre.

— Et qu'y a-t-il ?

— Il y a, dit l'Homme, que les Sangliers bouleversent mes pommes-de-terre. Quel spectacle lamentable !

— Les Sangliers ? répondit le Loup. Moi, jadis, je les mangeais...

— Ensuite, dès que j'ensemence, les Perdrix viennent déterrer le grain.

— Les Perdrix ? Le Renard, jadis les mangeait.

— Et les tribus d'oisillons et l'Alouette...

— L'Epervier, jadis, les mangeait.

— Ensuite, dès que le blé, l'orge et l'avoine ont germé et sont, sur la terre, comme une herbe verte, les Lapins les broutent.

— Les Lapins ? La Buse les mangeait, jadis, et la Martre les saignait.

— Plus tard, quand les épis se forment, les Rats de

— Après, pièi, quand lis espigo an desfourèla, li Gàrri dóu champ, à milo, se i atacon.

— Li Gàrri dóu champ? Lou Chot, antan, li manjavo.

— E pièi, enfin, quand moun granage es recata, li Gàrri dóu mas, dins la granjo, n'en rousigon ço que soubro.

— Li Gàrri dóu mas? Mai, antan, toun Cat li manjavo.

— Sènso coumta encaro, diguè l'Ome, l'auceliho e touto la sóuvagino qu'en avènt jura, aro vivon sus lou miéu, e freton l'ourtoulaio e la graniho : la Rússia, lou Ratié e lou Tarnagas, lou Chot emé lou Béu-l'òli; sènso parla, pièi, dóu Teissoun, dóu Courpatas, de l'Agasso e dóu Galejoun. Meto-ié mai li Lapin, li Porc, l'Avé emé la Cabraio que me lis a faugu bandi. De-bon, noun, iéu pode plus abari...

— Ansin diguè lou Loup, s'apren à iéu?

— Coume? diguè l'Ome, es pas tu que m'as ennebi, emé de menaço que fan ferni, de m'ataca, desenant, i bèstio vivo?

— E, proumié, es pas tu que m'as fourça de faire lou sant sarramen? Emai que m'as clava dins l'espalo e qu'encaro me n'en sènte, rebequè lou Loup, mé d'ïue, que tout d'uno, se boutèron mai à escandiha.

— Escouto, diguè l'Ome, tant se pòu, de-fes, que ié fugue ana un pau vite. Mai d'abord que t'ai fa jura, te poudriéu pas leva lou sarramen?

— Tant lou poudries, diguè lou Loup.

— E, se te lou levave, me veiriéu-ti mai, coume antan, libre de faire à moun idèio, de cassa tau que m'agrado,

la terre, en bandes innombrables s'y attaquent.

— Les Rats de la terre? La Chouette jadis les mangeait.

— Et lorsqu'enfin, j'ai engrangé ma récolte, les Rats du mas, dans le grenier, m'en grignotent ce qui reste.

— Les Rats du mas? Mais, jadis, ton Chat les mangeait.

— Sans compter encore, ajouta l'Homme, les oiseaux et les bêtes qui, ayant juré, profitent, à présent, de ma peine, dévorent mes légumes et mon grain : la Buse, l'Epervier et la Pie-Grièche, la Chouette et l'Effraie; sans parler encore du Blaireau, du Corbeau, de la Pie et du Héron. Ajoutes-y les Lapins, les Porcs, les Moutons et les Chèvres que j'ai dû lâcher. Véritablement, non, je ne puis plus vivre...

— Hé bien, dit le Loup, est-ce de ma faute?

— Comment? dit l'Homme, n'est-ce pas toi qui m'as interdit, avec les plus terribles menaces, de m'attaquer aux bêtes vivantes?

— Et n'est-ce pas toi, d'abord, qui m'as contraint à faire le serment sacré? Même, tu m'as donné dans l'épaule un coup de trident dont je souffre encore, répliqua le Loup dont les yeux se remirent à briller.

— Ecoute, dit l'Homme, il est vrai que j'ai agi, peut-être, un peu précipitamment. Mais, puisque je t'ai fait jurer, ne pourrais-je te relever du serment?

— Tu le pourrais, dit le Loup.

— Et si je t'en relevais, redeviendrais-je, moi-même, libre comme autrefois d'agir à ma guise, de chasser comme il me plaît, d'abattre le bétail domestique, sans liguer contre mon enfant les bêtes qui ont juré?

d'ensuca la bedigaio, sènso vira après moun drole lou bestiàri qu'a jura?

— Resouno soulet, diguè lou Loup.

— He bèn, venguè l'Ome, tounsant sarramen, iéu te lou lève...

Mai aguè pas l'esi de n'en mai dire, que lou Loup venié de s'abriva à grand curso e tant-lèu, coume un fum, peralin, s'esvalissié.

Lou Loup, pamens, un cop passa li sansouiro, coustejè li palun e lis estang, arrivè à-n-un rode qu'eu sabié, monte un escaboutoun d'avé mé sis aret avié pres tengudo, dempièi que l'Ome i avié alanda la jasso, triè un anouge bèn gras, l'estranglè e lou carrejè sus lou Riege pèr lou manja. E, coume lou carrejavo, s'embrounquè au Reinard que, malancòni, soutu un mourven, mastegavo de poumeto pèr se leva la fam.

— Que carrèjes aqui? diguè lou Reinard.

— Lou vèses, diguè lou Loup proun afeciouna, un anouge bèn gras. L'Ome m'a leva lou sarramen; pode cassa.

— E iéu? demandè lou Reinard.

— Tu? diguè lou Loup, te lève lou tiéu.

E, de soun coustat, lou Reinard gisclè coume un lamp, veguè un poulit couvet à jas au bèu mitan d'uno engano, s'avancè à soun aise, — dempièi que manjavo rèn que d'erbo, i lapin fasié ges de pòu, — sautè sus lou lapin e l'estranglè.

Mai, coume èro en trin de lou mastega en empassant, glout, tout au meme cop, la car e la bourro, talamen ié venié à la dènt dempièi que n'avié ges tasta, ausiguè,

— Cela va de soi, dit le Loup.

— Hé bien, reprit l'Homme, ton serment sacré, je t'en relève...

Mais il n'eut pas le temps d'en dire plus, car le Loup venait de s'enfuir à toute vitesse et, déjà, disparaissait à l'horizon.

Le Loup, cependant, ayant franchi les espaces incultes, côtoya les marais et les étangs, parvint en un endroit qu'il savait, où s'était installé un troupeau de brebis avec ses béliers, depuis que l'Homme leur avait ouvert les portes de la bergerie, choisit un agneau bien gras, l'étrangla et l'emporta à travers le Riège pour le manger. Et, comme il l'emportait, il rencontra le Renard qui, tristement, sous un mourven, mâchait de petites baies pour tromper sa faim.

— Que portes-tu là? dit le Renard.

— Tu le vois, dit le Loup très affairé, un agneau bien gras. L'Homme m'a relevé du serment; je puis chasser.

— Et moi? demanda le Renard.

— Toi, dit le Loup, je te relève du tien.

Et, de son côté, le Renard partit comme une flèche, vit un joli lapin gîté au milieu d'une salicorne, s'approcha aisément, — car, depuis qu'il mangeait de l'herbe, les lapins n'en avaient plus peur, — sauta sur le lapin et l'étrangla.

Mais, comme il était en train de le dévorer en avalant goulument, à la fois, la chair et le poil, tant il y prenait de plaisir depuis qu'il n'en avait pas goûté, il entendit, tout à coup, en l'air, un grand souffle et vit

tout d'uno, dins l'èr, uno rounflado e veguè uno oumbrasso, pèr sòu, que ié venié pica ras.

— De-qu'eseicò? ié diguè la Rùssio, ansin, que manges aqui?

— Lou vèses, diguè lou Reinard, es un lapin; emai qu'es tendre. Quand pensas touto la bourdiho que, de tèms, nous a faugu entripa.....

— E toun sarramen?

— Lou Loup me l'a leva, diguè lou Reinard, e lou tiéu, iéu te lou lève.

La Rùssio, lèu-lèu, s'envoulè, que se languissié de tasta quauque verdau e, pèr camin, en rescoutrant lou Ratié, ié levè lou sarramen. Lou Ratié ié levè au Matre, lou Matre à la Faguino, la Faguino à la Moustello, la Moustello au Courpatas, lou Courpatas au Galejoun, lou Galejoun à l'Agasso, l'Agasso au Béu-l'òli e, aquest ié levè au Chot, qu'eu lou levè, pèr fenido, au Tarnagas.

E entre que lou Tarnagas, en s'estoumagant une idèio, aguè beca quàuquís auceloun bèn grasset, s'en anè, tournamai, trouva lou Loup.

Lou Loup ié faguè benvengudo, estira au soulèu, ras d'uno mato, fres e sadou, qu'à soun entour, se vesié encaro quàuqui brenigo, em' un mechoun de lano, qu'i brego ié lusissié.

— He bèn, Loup, venguè lou Tarnagas, me sèmblo que, vuei, as tua lou verme à toun idèio.

— De-segur, diguè lou Loup, e acò, te lou pode dire, i a de tèms que m'èro pas arriva. Sabe pas s'es la priva-

une ombre lourde, s'abattre sur le sol, à côté de lui.

— Qu'est ceci? dit la Buse, que manges-tu là?

— Tu le vois, dit le Renard, c'est un lapin; et même qu'il est bien tendre. Quand on pense aux saletés qu'i nous a fallu avaler pendant si longtemps...

— Et ton serment?

— Le Loup m'en a relevé, dit le Renard, je te relève du tien.

La Buse s'envola bien vite, pressée de déguster un canard et, rencontrant l'Épervier en route, le releva de son serment.

L'Épervier releva la Martre, la Martre la Fouine, la Fouine la Belette, la Belette l'Effraie, et celle-ci releva la Chouette, qui releva; enfin, la Pie-Grièche.

Et, quand la Pie-Grièche eut savouré, en s'étouffant un peu, quelques oisillons bien dodus, elle alla de nouveau, trouver le Loup.

Le Loup la reçut, étendu au soleil près d'une touffe, satisfait et le ventre plein, tandis qu'autour de lui, on pouvait voir encore quelques débris et, qu'à ses babines brillait un petit flocon de laine.

— Hé bien, Loup, dit la Pie-Grièche, il semble qu'aujourd'hui tu as déjeuné à ta faim.

— En effet, dit le Loup, et telle chose, je l'avoue, ne m'était pas arrivée depuis longtemps. Je ne sais si cela tient à cette abstinence prolongée, mais la chair des agneaux me paraît avoir gagné encore en saveur et en délicatesse.

— Comme celle des oisillons, remarqua la Pie-Grièche. Ce qui n'empêche pas, ajouta-t-elle un peu

cioun de-longo, mai lis agneloun, dirias que sa car s'es facho encaro mai goustouso e mai fino.

— Lis auceloun parié, diguè lou Tarnagas. Empacho pas, apoundeguè un pau aisso, qu'avèn tóuti proun rebouli, pèr ta gafado.

— Dise pas de noun, faguè lou Loup, mai en avènt agu dóu malur de me faire prèndre, e fourça, pièi, de jura, s'avieü pas, en fourçant lou Reinard, fourça tóuti à jura parié, me sariéu encapa soulet de coundana à cava de racinage e à rousiga de poumeto e, proubable que, d'aquesto ouro, sariéu à-mand de mourir d'anequélimen.

— Segur, diguè lou Tarnagas. Mai se pièi, t'avieü pas manda vers l'Ome pèr lou faire esfraie e lou fourça de segui la lèi qu'èu, ié plasié de nous ié soumetre, n'en sarian tóutis encaro à manja d'erbo emé de graniho e tant, belèu, pèr grosso part, se veirian à-mand de mourir d'anequélimen.

— Segur, diguè lou Loup.

E, tant-lèu se leissèron, lou Loup pèr s'entrevà d'un poulinet qu'avieü remarca dins un embarrage, lou Tarnagas, pèr teni d'à-ment uno nisado de cardelino, qu'à soun idèio, coumençavo d'èstre soun moumen.

A coumta d'aquí, coume paravans, lou Loup, lou Reinard, la Rùssio, lou Ratié e tóuti lis autre, pèr manja, cassèron. L'Ome, coume peravans, sagatè lou bestiau e la sóuvagino pèr manja, se vesti o se pimpara.

E, coume paravans, à coumta d'aquí, lis afaire sènso ana dóu mies, anèron, de-segur, forço mens mau.

aigrement, que nous avons tous assez souffert, à cause de ta maladresse.

— Je ne le nie pas, dit le Loup, mais, ayant eu le grand malheur de m'être laissé surprendre et, contraint, ensuite, de jurer, si je n'avais pas, en obligeant le Renard, obligé les autres par le même serment, à partager mon infortune, je me serais seul trouvé condamné à déterrer des racines et à grignoter des baies d'arbre et, sans doute, à l'heure actuelle, serais-je bien près de mourir de faim.

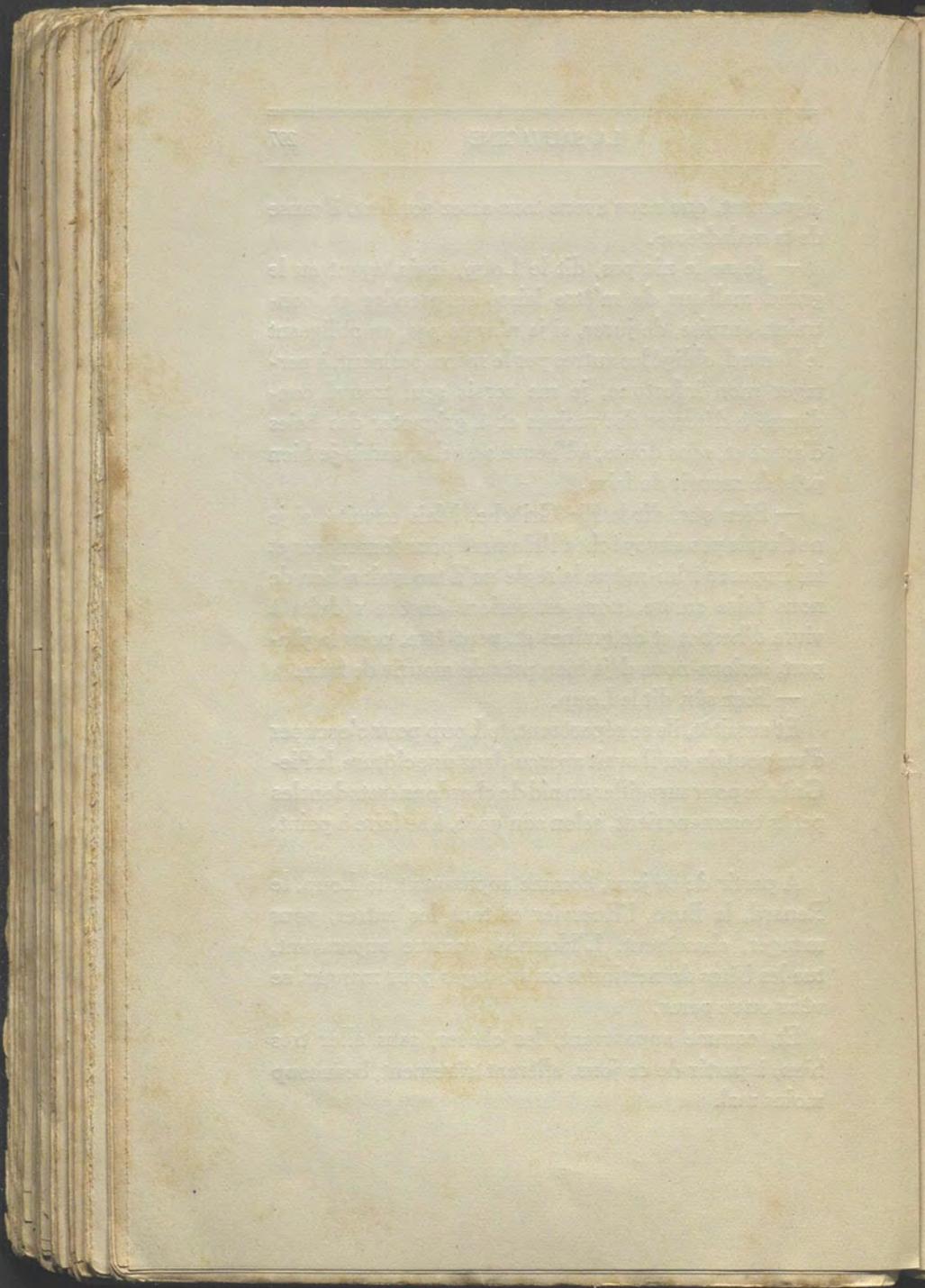
— Bien sûr, dit la Pie-Grièche. Mais ensuite, si je ne t'avais pas envoyé chez l'Homme pour le menacer et lui imposer à lui-même la règle qu'il trouvait si bon de nous faire suivre, nous en serions encore réduits à vivre d'herbes et de graines et, peut-être, pour la plupart, serions-nous déjà bien près de mourir de faim.

— Bien sûr, dit le Loup.

Et aussitôt, ils se séparèrent, le Loup pour s'occuper d'un poulain qu'il avait aperçu dans une clôture, la Pie-Grièche pour surveiller un nid de chardonnerets dont les petits commençaient, selon son goût, à se faire à point.

A partir de ce jour, comme auparavant, le Loup, le Renard, la Buse, l'Epervier et tous les autres, pour manger, chassèrent. L'Homme, comme auparavant, tua les bêtes domestiques ou sauvages pour manger, se vêtir ou se parer.

Et, comme auparavant, les choses, sans aller très bien, à partir de ce jour, allèrent, sûrement, beaucoup moins mal.



NOTES

Sansouiro. Sansouire (P. 10). Etendue alluvionnaire inculte. Plus étroitement, surface stérile et nue, couverte d'efflorescences de sel aux époques de sécheresse.

Roubino. Roubine (P. 10). Canal, grand fossé d'écoulement.

Gacholo. Gachole (P. 10). Gros tamaris monté en arbre et dont le pied, après un certain nombre d'années, arrive à former un véritable tronc.

Ensounaia, dountaire (P. 14, 15). Bœuf ensonnaillé, spécialement dressé et dont le rôle consiste à précéder, en route, les autres taureaux et à les entraîner à sa suite. Le *dountaire* sert encore, dans les courses provençales, à aller chercher dans l'arène le taureau qui a fini sa course et à le ramener au toril.

Rasetaire. Raseteurs (P. 16). Toréadors provençaux, amateurs ou professionnels qui, dans les courses à la provençale, tâchent de saisir la cocarde fixée au frontal du taureau. La feinte que, dans ce but, ils exécutent en courant, s'appelle *raset*.

Engano. Salicornes (P. 22). Plante littorale méditerranéenne, dont les touffes ligneuses donnent aux étendues camarguaises leur aspect caractéristique.

Cabano. Cabanes (P. 24). Les cabanes de Camargue, dont la façade est toujours orientée au midi, sont faites de roseau et de crépi. Leur arrière, arrondi pour donner moins de prise au mistral, est traditionnellement surmonté d'une croix légèrement inclinée qui semble conjurer les démons du Nord.

Baile. Baile (P. 26). Chef des hommes. C'est le baile-gardian qui dirige la manade, ayant, sous ses ordres, les gardians ou compagnons.

Carnage. Viande de boucherie (P. 28). Le bétail des manades de Camargue est, en principe, destiné aux courses. Cependant, chaque année, un certain nombre de bêtes, inutilisables ou hors d'âge, est vendu comme *carnage* pour être abattue.

Tria. Trié (P. 36). Le *triage* consiste à séparer l'une après l'autre du troupeau les bêtes destinées à être emmenées; il s'effectue à cheval, exige une monture très bien dressée et représente l'une des plus brillantes et, parfois des plus délicates opérations de la vie gardiane.

Abime. Abîme (P. 37). Fondrière de boue mouvante.

Lou Secrèt dis Anguielo. Le Secret des Anguilles (P. 75). Il n'y a pas très longtemps que ce secret est connu, grâce

aux travaux du savant docteur danois Yohan Schmidt. Vers le mois d'octobre, les anguilles âgées de huit ans, abandonnent étangs et rivières, descendent les fleuves et se rendent dans la mer où elles se mettent à suivre les grands fonds. Progressant à une allure de 25 à 30 kilomètres par jour, elles se rassemblent toutes dans la mer des Sargasses, non loin des îles Bermudes. Là, les voyageuses mourront, épuisées par leur voyage et par la ponte. Mais là, aussi, sur des fonds de 2 ou 300 mètres, dans les eaux tièdes, des œufs innombrables éclore pour donner naissance à des larves microscopiques. Ce sont ces larves qui, nous dit M. Paul Becquerel, entreprennent un formidable voyage de plus de 6.000 kilomètres vers les côtes d'Europe qu'elles atteignent le troisième été. C'est alors qu'elles se transforment en petites anguilles roses, appelées *bouiroun* en Provence, qui forment d'énormes colonnes et remontent les fleuves sans jamais redescendre vers la mer.

Tel est le mystère désormais élucidé, que la perfide anguille du Landre exploite, non sans le sophistiquer à sa manière, pour se venger du crédule Kélélé.

La marco à fiò. La marque à feu (P. 84). Presque toutes les manades marquent leurs produits, chevaux ou taureaux, au moyen d'un fer rouge au signe du propriétaire : initiales, blason ou emblème. La brûlure forme une empreinte indélébile. Le bétail bovin est, en outre, marqué aux oreilles par un découpage appelé *escoussuro*.

L'Estournèu. L'Etourneau (P. 96). Grand terrain d'élevage

ou « pays de taureaux », situé dans le Plan-du-Bourg, sur la rive gauche du Grand Rhône.

Seden. Lasso de crin (P. 110). Corde de crin, servant, en Camargue, de licol et de lasso. Le *seden* fait partie du harnachement du « cheval de taureau »; replié en deux, noué à l'encolure par une extrémité, il est, de l'autre, roulé à l'arçon de la selle. Ce sont les gardians eux-mêmes qui le fabriquent avec du crin de diverses couleurs, dont les combinaisons permettent de varier les dispositions décoratives.

Lou Vibre. Le Castor (P. 114). Bièvre, castor du Rhône-Bas-latin : *veber*; latin : *fiber*.

Ferre. Trident (P. 142). Arme du gardian de taureaux, constituée par un fer à trois pointes en forme de demi-lune, emmanché sur une hampe de châtaignier, longue de deux mètres, environ. Son nom spécifique est *ficheiroun*, *ficheron*, mais les gens de métier la nomment entre eux plus couramment : *lou ferre*, le fer.

La bramadisso. Un chant funèbre (P. 148). Autour du cadavre de l'un des leurs ou d'une autre bête, les taureaux se groupent en cercle, grattent le sol, font entendre de douloureux mugissements en entrechoquant leurs cornes. Comment s'empêcher de voir dans cette impressionnante mêlée, un éveil du sens de la mort et comme un premier effort vers un rite funéraire?

Mournés. Mornès (P. 169). Petite presqu'île sur l'étang du Vaccarès, où les flamants nichent et se rassemblent.

Lou Riege, li Riege. Le Riège ou les Rièges (P. 172). Bois formé par une succession d'îlots, au sud de l'étang du Vaccarès. On dit aussi : le bois d'Eriège, de Reirière, Riruge ou Reiruge. Son nom est dû, sans doute, à la Salsepareille d'Europe qui y abonde et qui s'appelle, en provençal, *Ariege* ou *Ariuege*.

Lis Emperiau, Counsecaniero (P. 178). Les Impériaux, Consecanière. Noms d'étangs en Camargue. Il faut retrouver, dans *Emperiau*, l'*Emporion* de l'époque gréco-ligure.

L'Agasso-de-Mar. La Pie-de-Mer (P. 178). Huitrier pie, *Hæmatopus ostralegus*. Oiseau sédentaire, nichant en Camargue; de nombreux individus y passent, en outre, en mars.

La Pourceleto. La Porcelette (P. 214). Mas important, situé dans le Plan-du-Bourg, sur la rive gauche du Grand-Rhône.

Cambeto. Jambe-Rouge (P. 220). Chevalier aux pieds rouges ou Gambette. *Totanus calidris*.

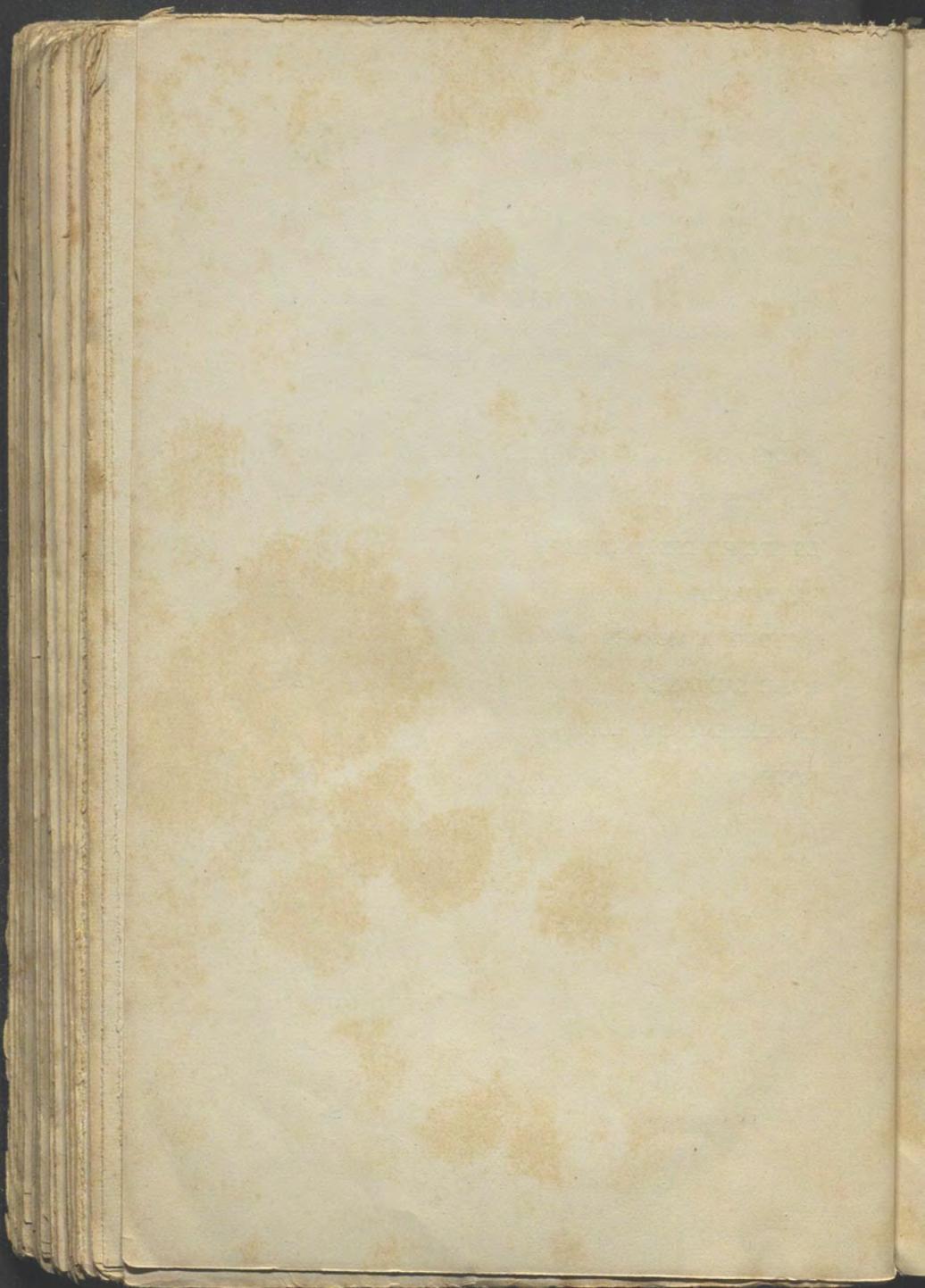
Gavot. Montagnard (P. 230). Le nom de gavot est donné aux montagnards en général, par les Provençaux et, plus spécialement, aux habitants des Alpes. Les bergers des *escabot* ou troupeaux transhumants sont, presque exclusivement, des gavots.

Draio. Draille (P. 230). Chemin rural où les troupeaux ont droit de passage.

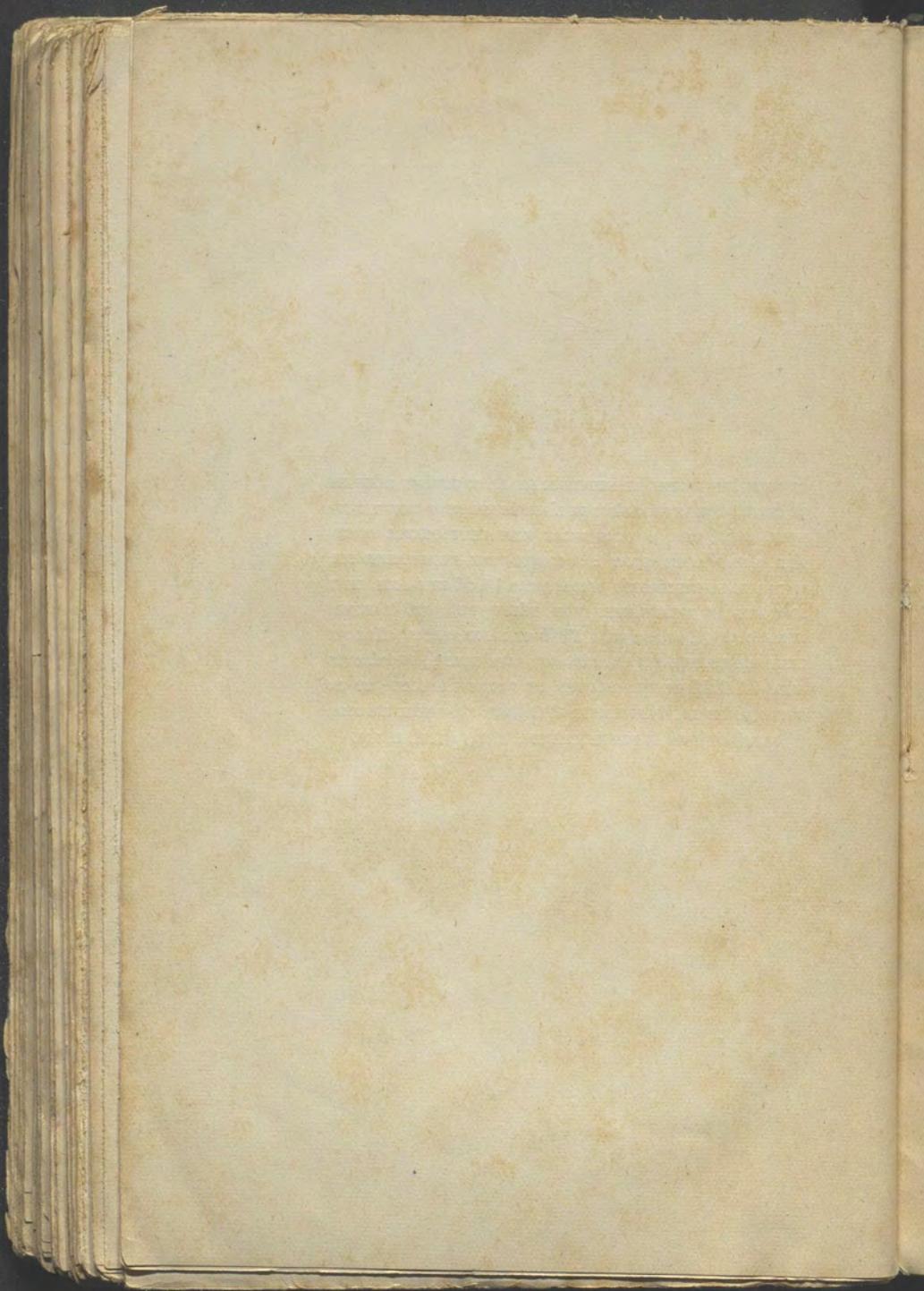
Lou Loup. Le Loup (P. 252). La disparition des loups sur la rive gauche du Grand Rhône remonte à une cinquantaine d'années et a succédé à l'abolition des grands marais et des étendues boisées. La dernière louve abattue, se trouvant, à la fin, toute seule de son espèce, s'était accouplée avec des chiens.

TABLE

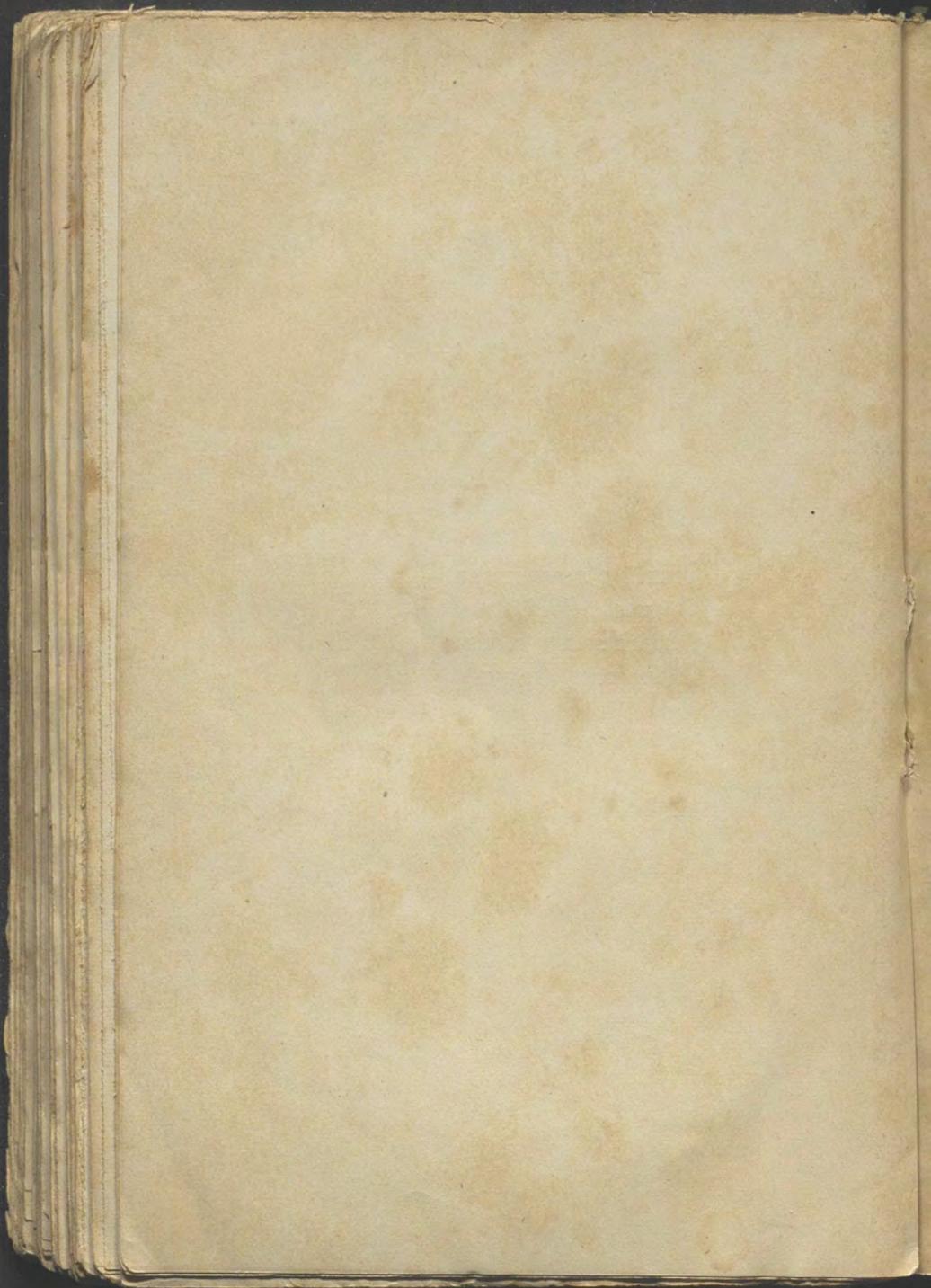
BOUAH-HOU	9
LES NIDS DE BUSES	47
LE SECRET DES ANGUILLES	75
LA RÉVOLTE	113
VICTOIRE A MORNÈS	169
L'ANE SAUVAGE	209
LE SERMENT DU LOUP	251
NOTES	299

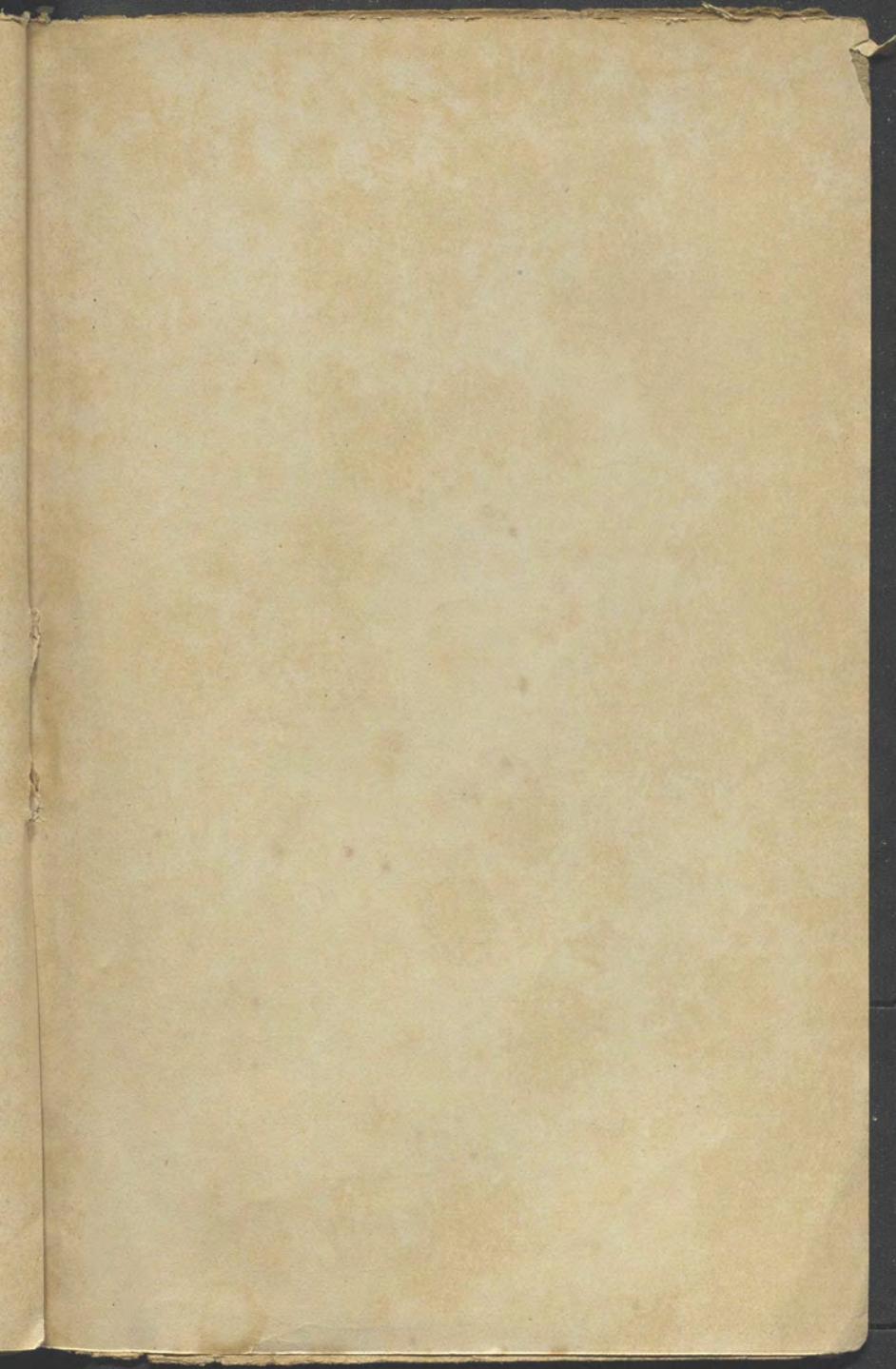


CE NEUVIÈME CAHIER, LE NEUVIÈME DE LA TROISIÈME SÉRIE ET DE CETTE SÉRIE LE TROISIÈME DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT VINGT-NEUF, A ÉTÉ TIRÉ A TROIS MILLE HUIT CENT QUATRE-VINGT-DEUX EXEMPLAIRES, DONT : SOIXANTE-DEUX EXEMPLAIRES SUR MADAGASCAR, NUMÉROTÉS MADAGASCAR I à 50 ET I à XII; CENT SOIXANTE-DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL I à 150 ET I à XX; TROIS MILLE SIX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR ALFA SATINÉ, NUMÉROTÉS ALFA I à 3300 ET EXEMPLAIRES DE PRESSE I à CCCL; ET EN OUTRE DOUZE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL CRÈME LAFUMA, NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL CRÈME L. H. C. I à L. H. C. XII.



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
9 MARS 1929 PAR
L'IMPRIMERIE FLOCH,
A MAYENNE (FRANCE).





LA PROVENCE chez GRASSET

ALEXANDRE ARNOUX	
Le Chiffre	12 »
JOSEPH D'ARBAUD	
La Bête du Vaccarès	15 »
<i>Préface de Ch. Maurras</i>	
ANDRÉ CHAMSON	
Roux le bandit	12 »
L'Homme contre l'histoire	10 »
Les Hommes de la Route	12 »
Le Crime des Justes	12 »
JEAN GIONO	
Colline	12 »
CHARLES MAURRAS	
La Musique Intérieure	12 »
ALBERT MARCHON	
Le Bachelier sans vergogne	12 »
L'Impasse	12 »
FREDÉRIC MISTRAL	
Prose d'Almanach	12 »
Nouvelle prose d'Almanach	12 »
JEAN-LOUIS VAUDOYER	
Beautés de la Provence	12 »
Nouvelles beautés de la Provence	12 »

61, Rue des Saints-Pères, 61. — PARIS